

**ERIXYS**

*Suivi de*

**BRILLANT FILS  
DU RAYONNEMENT**

\*\*\*

*Guillaume Bardou*



## ERIXYS



Vase grec antique brisé

*« Moins les hommes raisonnent, plus ils agissent avec violence »  
Thucydide, Histoire de la guerre du Péloponnèse - Ve siècle avant J.-C.*



*Grèce, années - 415 à - 412, années de guerre*

## I

Je m'appelle Érixys, j'ai dix-sept ans. J'habite Mykalessos en Béotie. Chez nous il n'y a que moi, mon petit frère Endios, trois esclaves et Ctésiphon. Mes parents ont disparu quand j'avais six ans, un peu avant la bataille de Délion. Tout ce que je sais c'est qu'ils étaient partis pour l'Eubée. Ctésiphon était le plus capable de nos esclaves, et c'est pour ça que nos voisins m'ont demandé de l'affranchir, pour s'occuper de notre petit domaine, quand je comprenais à peine ce que ça signifiait, étant tout jeune à l'époque. Voilà pour les présentations.

Je sais courir pour sauter sur le taureau et faire la culbute sur son dos. Nous faisons ce genre de choses, nous les jeunes, et quand nous sommes dans l'action nous ne pensons à rien d'autre que réussir, à éprouver notre valeur. C'est quelque chose que nous nous offrons les uns aux autres, même quand nous luttons les uns contre les autres. Nos pères nous regardent avec admiration et parlent de courage, pendant que nos mères tremblent car parfois il y a des blessés. Il y a trois jours, mon ami que j'aimais je l'ai estropié dans la palestre. Sans le vouloir, mais simplement en luttant trop bien et il est mal tombé. Nous sommes tous étonnés et tristes quand ça arrive, car au fond nous sommes comme des frères. Moi je crois qu'il y a un malin sort. Je n'irai plus dans la palestre. Je passe mes journées avec lui, en attendant que sa jambe cassée marche à nouveau, c'est ce que je demande aux dieux, pour Sostratos.

J'ai eu aujourd'hui une idée originale. Je crois que si je suis le serviteur d'Éros ou d'Apollon et aussi celui d'Arès, alors tous ceux que je blesserai ou tuerais seront les mêmes que je devais aimer. Ils viendront comme attirés de nulle part, se dégageant de la multitude et du hasard pour tomber sous mes coups volontaires ou pas. Et moi, je serai victime aussi comme ça. J'ai dit ça à mon ami Sostratos et il m'a dit qu'on ne peut pas savoir si j'ai raison, et que si par exemple on exécute des prisonniers ça semble au hasard. Alors j'ai dit que beaucoup de gens ne servent aucun dieu, ou un seul, et que ça suffisait pour expliquer le cas général. Il m'a demandé de lui masser plutôt le tibia avec la graisse, pendant qu'il réfléchissait à ce que je disais. Finalement il m'a dit que les dieux, s'ils existaient, avaient beaucoup d'empire sur les mortels, et que la façon dont ils agissaient n'était pas claire. Pour lui, il était préférable de ne pas croire aux dieux, mais seulement à l'homme, à sa volonté, à son intelligence et au hasard. J'ai bien vu dans ses yeux qu'il blâmait mon orgueil, de vouloir me distinguer par des extravagances qui n'étaient pas vérifiables. Je me suis couché près de lui et je jure que je voulais me faire tout petit et ne penser à rien, sauf que je voulais très fort qu'il guérisse et nous avons fait la sieste. Alors j'ai rêvé. J'ai vu un arbre

enraciné sur sa jambe et il était immense, je n'en voyais pas le haut. J'ai voulu, dans mon rêve, réveiller mon ami tout de suite. Il s'est assis et m'a dit qu'il avait dix-huit ans, c'était l'hiver et il était mort. Je lui ai dit que non, il était vivant. Il a dit non, il a dit qu'il était tombé du ciel profondément dans la terre parce que l'arbre avait des racines, et il s'est tourné et je l'ai vu de face, et la moitié de son corps était écrasée et ensanglantée.

C'était affreux. Et moi, quand quelque chose ne me plaît pas, je me mets en colère. J'ai juré par Hécate que je ne voulais pas voir ça. Alors je me suis réveillé, très agité, et j'ai retrouvé mon ami intact et je lui ai raconté mon rêve. Il a réfléchi et m'a dit qu'il valait mieux qu'il se soit cassé la jambe avec moi que tombé du ciel et mort parce que je l'avais réveillé en songe, avec un arbre dans le pied. Il m'a encore traité de fou, me disant que je lui faisais peur. C'est vrai, il a raison. J'ai décidé de calmer mon imagination et de me contenter de la réalité telle qu'elle est. Je ne veux pas servir de dieux, je pense comme mon ami. Finalement, demain, je retournerai à la palestre et désormais je ferai davantage attention à ce que je fais, tout simplement.

## II

– Comme tu es impétueux ! Impossible de te retenir... du moins parle-moi franchement avant de t'en aller, j'ai idée que tu as quelque chose à dire.

– Tu parlais de la réalité, tout à l'heure ? Elle est neutre, mon ami... tout est dans l'homme... il puise les impressions qui le confortent ou qui le gênent dans une réalité indifférente... fabriquant ses songes selon ses humeurs profondes. Combien de fois ai-je vu se former des sentiments ainsi ? Regarde nos démagogues, ils savent d'instinct fournir aux passions leur part de réalité, à tel point que devient une certitude ce qui n'est fondé que sur un tas de doutes... je ne crois pas aux dieux, Socrate.

– Il n'est pas nécessaire d'y croire pour s'en servir, comme citoyen. Tu le sais bien, ils sont utiles.

– Oui, mais s'ils sont utiles et qu'ils n'existent pas, alors je ne comprends pas. Ou bien ce qui existe et est utile doit encore être découvert.

– Intéressant ! Veux-tu que nous essayions d'accoucher ensemble de la vérité ?

– Non... Nous avons exporté l'esprit humain dans la nature, parce que c'était facile. Mais maintenant il faut, tel Prométhée qui n'est pas un dieu, le ramener dans nos têtes et reprendre notre pouvoir, tout notre pouvoir. À nous la connaissance et la liberté de s'en servir, comme je fais ! Crois-tu que nos temples se construisent par magie ? Il en est ainsi de nos vies.

– Ce discours n'est pas dialectique. Attention à la démesure, Alkibiades. Elle te fera rabattre ton caquet piteusement ! Tu ne seras pas le premier à masquer un

désir de puissance par des spéculations, malgré les apparences rationnelles de ton discours. Pensée magique ou pas, ou mélange des deux, ce sont des apparences auxquelles je ne m'attarde pas. Je cherche à reconnaître si tu es dégagé des croyances et confiant, ou pas.

– J'apporte ma note à l'existence comme toi, simplement parce que c'est possible. Et c'est nouveau et ça vient de moi. Comme toi tu l'as fait avec ta doctrine, moi je le fais avec la mienne.

– Considère seulement les conséquences du monde que tu préfigures, Alkibiades. Est-ce possible ? Te prends-tu pour un être assez fort pour supporter seul tes tas de doutes ? Te priver de cette nature devenue obscure, puisque tu t'en retires ?

– Mon cher Socrate, ce me semble honorable d'affronter les difficultés.

– Est-ce que les générations futures connaîtront encore les acquis de notre monde après toi ?

– Je fais ce qui me semble juste et je ne suis qu'un homme. Dans mon système, les hommes se corrigeront d'eux-mêmes, et tu sais bien qu'il n'en manquera pas... Je me moque des mystères chez moi parce que c'est une oppression. Et j'ai aussi cassé le nez de quelques Hermès, mais je n'étais pas seul.

– ... Alors vas-t-en... et moi on m'accusera un jour d'avoir corrompu la jeunesse, mais je reste.

### III

On peut dire que la vie me sourit. On est tourmenté de rien quand on aime et qu'on est aimé, et nullement obsédé. Tous les vices disparaissent devant la dignité d'Éros. Quand il est là, on ne peut le tromper, il emplit tout. Oui, la vie est belle dans notre campagne, quand on se hasarde sur les petits chemins bordés de figuiers et de pommiers, laissant un domaine en ordre pour s'en aller à la ville. Je marche dans la tiédeur de ces fins d'après-midi d'été, et je parle aux êtres et aux choses le long de mon chemin, et tout est en paix. Quoi de plus doux que de s'enivrer légèrement le soir, le long des remparts, après une bonne journée de labeur, jouant au cottabe avec ses amis. Et surtout Sostratos qui marche à nouveau. Et ensuite, au retour, j'irai sous la fenêtre de cette toute belle qui me plaît tant, et si le dieu le permet je lui donnerai une grande et grosse preuve de mon amitié... Éros, permet... permet, Éros.

... Voilà déjà les portes de la ville, j'ai envie de courir, mais je ne peux pas. Et je n'ai pas envie de jeter le bâton qui me soutient. Il y a deux jours, en déchargeant des paniers d'olives, j'ai fait un faux pas et je me suis tordu fortement la cheville, à crier par terre. Je ne l'ai pas fait exprès. Je dis ça parce que j'avais voulu partager la douleur de Sostratos, et que j'étais tout malheureux quand il s'est cassé la

jambe à cause de moi. Alors, oui, j'ai eu mal avec ma cheville, très mal, même qu'elle est encore toute enflée et que sans mon bâton je ne pourrai pas avancer. Sa jambe cassée, ma cheville tordue, qu'est-ce que ça signifie ? Je ne m'étais jamais tordu la cheville, pourquoi maintenant ? Nous avons reçu des douleurs que nous ne pouvons pas nous infliger volontairement. Est-ce donc la volonté d'un dieu ? Ça ne me semblait ni bon ni mauvais, quand je me roulais par terre, mais j'avais l'impression d'entrer dans une grande pensée et j'étais joyeusement étonné. Comme je l'avais imaginé, je parlais à Sostratos, et en même temps j'étais suppliant pour que la douleur s'en aille au plus vite.

Maintenant que je franchis les portes de la ville, je suis encore tout pénétré d'une joie diffuse et je refuse de me contredire en réfléchissant. Il est des moments où la bouche doit se fermer, pour garder en soi la semence divine. Quant à ma semence à moi, je la réserve pour ce beau brin de fille effronté, qui sait quitter sa poulinière. Et au retour, je compte bien que Protagoras me ramènera chez moi sur la croupe de son cheval. Oh, que la vie est belle... mais tiens, voilà des chariots de fourrage qui m'ont tout l'air prêt d'être expédiés pour des futures opérations militaires... la guerre. Je ne suis pas peureux, et je pense volontiers comme papa que la jeunesse offre aux dieux et aux hommes sa beauté et sa force, quand elle s'élançe à l'assaut de l'ennemi plein d'admiration. Mais pourquoi faut-il que des hommes en mal de reconnaissance se vouent à Arès pour cacher qu'ils ont peur d'à peu près tout hors de leurs rêves... étrange politique... pourquoi deviennent-ils si obstinés en suivant des dieux froids, qu'ils trouvent magnifiques, comme nous dans les palestres, alors que c'est autre chose qui l'est. Et pas ces obstinations qui finiront par les tuer. Il n'y a pas de mots dans ma langue pour exprimer cette « autre chose ». Je demanderai à Endios d'en choisir un, demain, pour qu'il l'oppose aux destins décevants... mais que je suis bête ! Il ne m'écouterà pas et fera mourir cette question sur mes lèvres, rien qu'en me fixant de ses yeux profonds et clairs qui me disent toujours que c'est lui qui questionne, et qu'il connaît les bonnes réponses.

#### IV

Avec le vieux Nicias et Lamachos le téméraire, Alkibiades faisait partie des trois stratèges commandants la première expédition vers la Sicile. Elle avait été votée sur ses conseils enthousiastes, il portait plus d'espoirs que les autres et les citoyens combattants le savaient. Alkibiades était le plus aimé des trois, c'était un jeune chef de trente-cinq ans, un aristocrate extravagant et fougueux qui séduisait les hommes par des vertus personnelles que les Athéniens voyaient rarement en politique. Il était talentueux, ils lui en étaient reconnaissants, les riches comme les pauvres. Déjà les arsenaux préparaient les vaisseaux. Les

vivres et les matériels divers d'une armée en campagne s'accumulaient sur les quais. C'était une importante expédition, répondant à l'audace folle d'asservir un pays entier pour ensuite gagner la guerre contre Lacédémone. C'était ainsi qu'elle avait été définie à l'ekklesia devant le peuple, contre l'avis de Nicias. C'était pour cette raison qu'elle avait été votée. Les trois stratèges sont à l'arsenal, penchés au-dessus d'une carte de leur monde. Nicias pointe du doigt la Sicile, sur le papyrus elle est dessinée à moins de la moitié de ses dimensions réelles, mais personne ne le sait.

– Messieurs, l'objectif est Sélinonte, afin de rétablir les Léontins dans leurs droits... oui, Lamachos ?

– Excuse-moi, Nicias. Je dois informer Alkibiades ici présent d'une contrariété qui concerne toute l'expédition.

– Je suis déjà au courant, l'interrompt Alkibiades.

– De quoi parlez-vous ?

– Des intrigues de Peisandros et d'Androklès, reprit Alkibiades.

– Il appelle ça comme ça. Moi je dis que cette fois tous les Hermès ont eu le nez cassé !

– Par Zeus ! On avait bien besoin de ça ! Tu compromets l'expédition que tu m'as imposée ? C'est toi qui me fous dedans, Alkibiades ! Nicias claqua de la main sur la table.

– Non ! Je me garde bien désormais de jouer à ces jeux-là.

– Il dit désormais ! Il a dit désormais ! Moi, Lamachos, entendre ça !

– Messieurs, calmons-nous. Je suis innocent de cette affaire, mais je comprends que Peisandros va monter le peuple contre moi quand je serai loin, et qu'il va faire monter la sauce de la conspiration antidémocratique pour m'éliminer... Nicias, il faut que je me disculpe avant de partir. Il faudra retarder le départ de l'expédition.

– Bien, disculpe-toi. Nous avons besoin de toi.

– ... Bien voir s'ils me laisseront faire. Ils veulent me faire la peau à distance, plutôt.

– Mais qui, nous ? Nous les stratèges ? Et personne ne daigna répondre à Lamachos.

Les hommes qui prenaient la tête de la faction démocratique étaient pour la plupart liés familialement à des réseaux d'oligarques. Ils avaient préservé ainsi, à environ deux cents ans d'antériorité, une aristocratie impuissante devant la masse, dont la vertu du « Kalos kai Agatos » liait le beau et le bon et l'utile à la contemplation et l'action. Il fallait empêcher les excès populaires et les décisions dangereuses, pour pouvoir jouir de vivre. Mais Athènes était devenu un riche empire, et le confort de la jeunesse dorée lui apportait l'ennui, les sophistes et le mépris des lois. Socrate l'avait vu : la vertu aristocratique s'affaiblissait. Il en

pleurait, il n'avait pas voulu ça. Les oligarques étaient de plus en nombreux avec les tributs que payaient les cités, et leur hubris grandissait pour la vengeance du mépris cuisant que leur vouait l'aristocratie vertueuse et mourante. Les mécomptes inhérents aux désirs individuels faisaient diverger les passions. Maintenant la cité était sacrifiée aux intérêts particuliers, et cette accumulation de force imposait de conforter la démocratie. La délégation de pouvoir au peuple constituait un arbitrage plutôt pacifique des luttes entre puissants, et ceux-ci l'avaient institué à cette seule fin. À condition qu'ils ne l'oublient pas et que la vertu aristocratique, les dieux et la cité soient conservés.

V

- Ctésiphon !
  - Je t'écoute !
  - Lampito est enceinte de moi.
  - Tu veux dire la Lampito de la mare aux grenouilles, qui habite seule dans une cabane ?
  - Elle-même. Et je veux l'épouser.
  - Tout doux, tout doux... elle est orpheline ? Fille unique ? De naissance libre ?
  - Oui pour tout ça.
  - Alors, vous êtes deux orphelins. Qu'est-ce qu'un mariage dans ces conditions ? Tu n'as pas besoin de l'épouser.
  - C'est précisément parce que nous sommes deux orphelins que la cité n'a rien à dire contre.
  - Mais pourquoi l'épouser ? Ce n'est absolument pas nécessaire.
  - Je ne veux pas qu'un autre me la prenne avec cet enfant que je veux légitimer. Endios ! Qu'est-ce que tu en penses ?
  - ... Mais si elle le veut, vas-y. Ça nous fera une belle fête ici. Mais si j'étais toi, j'attendrais un peu avant de la faire venir.
  - Il a raison, Érixys. Attends.
  - Pourquoi, Endios ?
  - Polyanéos dit que « ce qui est espéré dignement arrive ». Tu es sûr d'avoir assez attendu ?
- Érixys sortit de la cour avec son frère, autant pour aller donner de l'eau aux légumes du potager que pour parler de Lampito. C'est alors qu'Endios vit arriver son ami Étéocle. Ce dernier était venu avec une corde et lui proposa un nouveau jeu, il fallait tirer la corde chacun vers soi, et se mettre à tourner. « Mais attention ! Ne la lâche pas ou alors je vais tomber », insista Étéocle. Les deux enfants se mirent à tourner pendant qu'Érixys arrosait les plantes. Un furet fila en passant au travers de la ronde des enfants, et ceux-ci, surpris, s'arrêtèrent de

jouer pour s'allonger par terre et reprendre leur souffle, étourdis. Érixys vint s'asseoir près d'eux, leur parlant des animaux.

– Nous sommes des dieux pour eux. Ils ne comprennent sûrement pas pourquoi j'arrose les plantes.

– Et pourquoi ne comprennent-ils pas ? demanda Étéocle.

– Nous ne savons pas nous parler... Endios, c'est pour ça que nos dieux ne nous écoutent pas? Nous ne savons pas nous parler ?

– Les animaux nous parlent, répondit son frère. « Si nous prenons le temps de les écouter ».

– Alors nos dieux manquent de patience. Vois comment nous sommes avec les animaux. Nous les ignorons...

– ... Nous les utilisons, nous les enfermons... dit Étéocle

– Nous les castrons, nous les mangeons... nous en aimons certains... dit Endios.

– Les enfants... rendez-vous compte qu'ils ne savent pas pourquoi... est-ce qu'une abeille nous voit prendre son miel ?... Les animaux ne nous voient pas comme nous sommes... Endios... est-ce que voir c'est comprendre ? Est-ce que notre rapport aux dieux est le même aveuglement ?

– Tu vois, Étéocle, je ne suis pas le seul à poser beaucoup de questions. Mon frère aussi !

– Vas-y Endios, réponds ! Je suis sûr que tu vas faire une réponse extra !

– Bon... tu sais, les réponses extra, on les regrette toujours.

– N'empêche, vas-y.

– ... Ça fait peur, si les dieux nous traitent comme les hommes traitent les animaux. Il faut absolument trouver le moyen de parler aux dieux. Ils doivent avoir un autre langage que le nôtre. Et...

– ... Et ?

– Et ?

– C'est probablement le même que pour parler aux animaux.

– Tu n'as pas peur de te mettre à chasser des souris avec les furets, si tu leur parles ? demanda Étéocle.

– Tu penses que ceux qui se parlent risquent de se ressembler ? Je le pense aussi répondit Érixys.

– ... Allez, Étéocle, on rejoue. Mais on tourne dans l'autre sens, dit Endios.

## VI

– Polyanéos, Polyanéos !

– Érixys !

– Polyanéos, un instant seulement...

– Je t'écoute.

– Il y a eu un vote hier au conseil. Il a été décidé de reconstruire le rempart qui ceint notre cité et qui est beaucoup écroulé par endroits...

– Et tu viens me demander des bras parmi mes élèves.

– Exactement.

– Bien. Vous pensez donc que, malgré la distance qui nous sépare de la mer, nous devons craindre une attaque ? Dans ce cas, il faut dès à présent fermer les portes et appliquer un service de garde.

– Je suis d'accord avec toi, ce point a été évoqué. Mais plusieurs ont objecté que ce serait dépenser de l'argent en vain, si le rempart conserve ses brèches en cas d'attaque. Ils veulent d'abord utiliser les fonds pour reconstruire le rempart.

– Qu'est-ce qu'en pensent les archontes ?

– Ils ont fait les absents, sur ce point.

– Je peux vous trouver une trentaine d'enfants de plus de dix ans pour aider les adultes. Travaux tous les jours après l'étude, mais pas au-delà du crépuscule.

– À partir de quand ?

– À partir de demain.

– Je cours prévenir le conseil. Endios sera ravi de monter des pierres. Au revoir, Polyanéos !

– Attends ! Érixys !

– ... Quoi ?

– Est-ce que tu as récolté encore de tes excellentes poires, cette année ?

– Fraîches et sucrées !

– Demande à Endios de m'en apporter demain cinq, si tu veux bien, si c'est possible.

– Dix, si tu veux !

– Non, c'est trop. Cinq, s'il te plaît.

## VII

J'ai surpris Ctésiphon en train de porter l'outrage sur mon frère ! Quoi ! Cet affranchi depuis deux ans, qui sent encore son esclave à plein nez, avec toute sa crasse et ses envies, il pense pouvoir toucher Endios ? Mais c'est infâme ! La rue ne lui suffit pas ? Il s'imagine qu'Endios a besoin de lui, peut-être ? J'étais très en colère. Qu'il le sût ou non, il pouvait donner son visage à ce qui reste de ma famille en vouant mon frère à ses envies. Et ce n'était pas pardonnable à un Ctésiphon. J'ai foncé sur eux, arraché des mains de cette souillure mon frère qui s'est sauvé en courant, et j'ai frappé Ctésiphon d'une grande claque sur la poitrine. Lui, il s'est redressé, tout crâneur, et me jetant au visage sa qualité d'homme libre. Il m'a menacé de violences en retour. Je lui ai dit que s'il aimait Endios il ne devait pas songer à le toucher. « Il n'avait qu'à trousser les servantes

des autres aux bords des chemins, comme je l'avais vu faire, ou se contenter de cueillir des garçons serviles ». Alors il s'est assis sur le muret et voilà ce qu'il m'a dit : « Qu'est-ce que ton frère et toi vous avez de plus que les autres ? Endios, je l'ai torché, je l'ai mouché. Et toi-même presque autant. J'étais là quand vous aviez besoin de moi, si vous avez conservé vos champs et vos ruches, c'est grâce à moi. Le travail, c'est moi qui l'ai mené. Tu diras que j'ai été payé par mon affranchissement ? Par le toit que j'avais au-dessus de la tête et la nourriture quotidienne ? C'est vrai. Mais quoi ? C'est là toute ta reconnaissance ? Est-ce que je suis si indigne que ça ? ». Je perdais pied et me sentais rentrer sous une feuille de chou, ma colère devenait sel fuyant entre les mains. Je n'ai rien répondu et je suis parti à la recherche d'Endios. Je l'ai trouvé en haut d'un arbre, en train de se balancer sur une branche. « Depuis combien de temps il fait ça ! » lui ai-je crié. Mon frère a glissé vers moi et m'a regardé avec ses yeux limpides et désarmants. On y tombait comme dans le miroir de l'eau.

« Endios, depuis combien de temps ? », ai-je demandé. Il m'a répondu qu'il ne savait pas, mais qu'il avait toujours pu se dérober à l'outrage facilement. Je fus soulagé. Si Ctésiphon ne voyait pas ce qu'Endios avait de plus que lui, c'est précisément qu'il ne méritait pas mon frère. Je l'ai pris par la main et nous sommes allés vers notre chambre. Au passage, j'ai prévenu la cuisinière que ce soir nous mangerions de la viande. « Thratta, prépare un coq et l'autel pour un sacrifice à Asclépios », ai-je dit bien fort pour que tous entendent que j'étais le maître dans la demeure de mes parents. Désormais, j'avais un problème de cohabitation avec cet affranchi. Pas moyen d'oublier que je ne connaissais pas ses intentions. Nous vivions sur le même domaine, dans deux bâtiments séparés par une petite cour. Lui était en face, à l'étage au-dessus de l'atelier où dormaient les esclaves. Nous faisons de même dans le bâtiment d'en face, notre Thratta vivant en bas. Elle avait été notre nourrice, puis la servante de la maison, et maintenant elle se contentait de cuisiner. Je pensais soudain qu'elle avait sûrement dû deviner le manège de l'autre, quand je n'étais pas à la maison, et je descendis en courant l'escalier pour la trouver. Elle dressait l'autel dans la cour. Je demandais à mes gens présents d'attraper le coq. La Thratta me demanda : « jeune maître, qui va te réveiller matin, quand le coq n'y sera plus ? ». Je la pris par le bras et la menait à l'écart. « Panastée, depuis combien de temps Ctésiphon sollicite les faveurs de mon frère ? ». Elle me répondit qu'elle était vieille, qu'elle y voyait mal et entendait encore moins, « Mais que ça faisait bien trois mois ».

Trois mois ! Trois mois ! Je lui fis peur sans doute avec mon visage car elle s'enfuit. Ce n'était pas la peine de lui demander pourquoi elle ne m'avait pas prévenu. Le coq était dans la cage, et un autre coq sans ailes et à crête trop dressée se tenait à gauche de l'autel avec les esclaves, parmi lesquels il aurait dû rester. Je procédais au sacrifice dans les règles, offrant la vie de cet animal au

dieu de la médecine, et prononçant les paroles salutaires de préservation des maux et sorts malins pour ceux qui vivaient dans ce foyer. La Thratta emmena en cuisine la part de l'animal qui n'était pas donnée au dieu, sous les regards réjouis. Je laissai les reins sur la pierre d'autel, pour le feu du soir, et sans dire un mot je regagnai mes appartements. Endios vint me trouver et me pressa pour inviter des voisins, je cédai et les envoyai quérir avec leurs enfants. Ce soir ce serait fête. Je rajoutai deux lapins au menu et eux viendraient avec leurs surprises. Mes gens tout à leur joie s'empressèrent de sortir les tables dans la cour et de les décorer. Ctésiphon était sincèrement joyeux lui aussi et je voyais bien à son regard qu'il voulait oublier notre dispute. Moi je lui précisai sans équivoques, en remontant avec lui les amphores de vin, qu'il laissât désormais Endios tranquille. Il se contenta de hocher de la tête, regardant vers ses pieds. Ce n'était pas la franche réponse que j'attendais.

## VIII

Il fallait les voir, au conseil, comme ils riaient en douce. Vrais complices de tous les Ctésiphon du monde. Le sang bouillant, j'allai me confier à Polyanéos, le maître d'école. Il me fit parler, m'assurant que ma parole devait s'épuiser dans le silence de son oreille. Je lui racontais donc ce qu'avait fait Ctésiphon, et qu'après mon interdiction de fréquenter mon frère, il ramena chez nous un mignon trouvé dans la campagne, soi-disant pour en prendre soin et faire son éducation. Je n'avais pas le droit de l'en empêcher selon lui, et c'était vrai. Mais vivre avec un tel homme devenait impossible.

– Il n'est pas honnête avec ce garçon, qu'il utilise uniquement pour outrager Endios et moi-même en détournant sur un autre les présages ! Il a bien l'intention de s'en débarrasser après usage, j'en suis sûr !

– Ce sont là des façons de faire bien détestables, en effet. Ne peux-tu pas en avertir l'enfant ?

– Le pauvre se croit aimé. C'est un fils d'esclave qui survit comme il peut. En venant chez nous il rêve à une vie plus douce, il fait confiance à Ctésiphon qu'il croit être le maître.

– Pourquoi es-tu allé au conseil ?

– Mais... pour mettre un terme à la tutelle qu'il exerce sur moi, même si je n'ai pas l'âge ! Quand j'aurai tous mes droits de citoyen... je le chasserai !

Érixys raconte à Polyanéos qu'il a pris la parole devant l'archonte, pour réclamer sa majorité avant ses vingt ans, de façon à mettre de l'ordre dans son domaine. On lui demanda de préciser ce qui n'allait pas et Érixys raconta que son tuteur portait atteinte à l'honneur de sa famille par une conduite impie. Il fut sommé de s'expliquer davantage et alors il raconta tout sans exagération, mais

il fit rire tout le monde. Un des membres du conseil, ami de Ctésiphon, prit la parole pour défendre ce dernier et Érixys passa pour quelqu'un manquant de savoir-vivre. L'archonte décida qu'il n'avait pas l'intention de déroger à la loi pour un caprice de jeune homme. Érixys quitta le conseil en souhaitant à tous qu'ils n'aient pas à juger, bientôt, une affaire plus grave puisqu'ils ne l'écoutaient pas.

– Que me conseilles-tu, Polyanéos ?

– Tolère Ctésiphon. Quel est donc le mal qui te ronge, Érixys ? Pourquoi t'indigner si facilement ?

– Je ne sais pas... tu leur donnes donc raison ?

– Oui. Du moment que Ctésiphon laisse Endios tranquille et ne fait rien contre les lois, c'est qu'il te respecte. C'est ton hubris qui veut étouffer toi et ce pauvre homme, apprends plutôt à supporter les contrariétés... écoute : « instruis les hommes ou supporte-les ». Toi, tu me fais l'effet de ne pas savoir ni les instruire ni les supporter.

## IX

Alkibiades a été rejoint par la galère Salaminienne venue d'Athènes, alors qu'il croisait avec la flotte dans les parages de Syracuse. Elle lui apportait, ainsi qu'à d'autres qui avaient été impliqués dans l'affaire des Hermès, l'ordre de s'embarquer et de venir répondre au procès que leur intentait l'État. Alkibiades obéit, mais put s'embarquer sur son propre vaisseau, et tout fut fait pour que lui et ses collègues puissent s'échapper lors d'une escale. Il était vexé, on ne le prenait pas au sérieux. Tout en gagnant le Péloponnèse, il pensait qu'il ferait bien voir à ses ennemis leur erreur. La première chose qu'il fit en arrivant à Lacédémone, fut d'aller trouver un des éphores de la cité, et c'est ainsi qu'il fut introduit dans la salle du conseil pour s'expliquer, en présence des deux rois en charge, des cinq éphores et de l'assemblée des Égaux : « Homoioi, je suis Alkibiades fils de Klinias, stratège athénien. Certains d'entre vous ne me connaissent pas et je veux expliquer qui je suis, ce que je fais parmi vous. Je suis aristocrate, lié par mes aïeux à votre cité. J'ai ainsi l'amitié de votre éphore Endios. Poursuivi par la haine jalouse de mes ennemis, des oligarques sans honneur, j'ai été privé de mon commandement dans l'expédition de Sicile. J'ai été sommé de rentrer à Athènes pour répondre à des torts inventés, une accusation de sacrilège et de complot montée en mon absence, à dessein de m'écarter de la politique. J'ai préféré m'enfuir et vous rejoindre. Mes biens sont confisqués, et je suis certainement condamné à mort par contumace au moment où je vous parle. Homoioi, l'obéissance à la patrie vous est plus chère que la vie, vous l'avez montré aux Thermopyles. Ne me prenez pas en haine, je ne trahis pas la mienne. Athènes est une cité factieuse, vous le savez, et j'y ai ma place

autant qu'un autre. J'affirme donc que je sers ma patrie en cherchant à la débarrasser de mes ennemis. Mes ennemis m'accusent de complot antidémocratique parce que je les gêne pour gouverner le peuple à leur guise, eh bien ! Puisqu'ils l'ont voulu, je leur montrerai que je suis bien vivant ! Je souhaite la fin de cet odieux gouvernement et l'entrée de ma cité dans votre alliance. Mais attention, je ne la veux pas tributaire ! ».

Agis se leva et déclara que Lacédémone se battait pour la liberté et l'autonomie des cités menacées par l'impérialisme athénien, à commencer par Lacédémone elle-même. Pour Agis, si les spartiates gagnaient, les cités hellènes ne deviendraient pas tributaires. Après ce discours sobre dans la salle du conseil, Alkibiades fut invité à partager à titre d'invité exceptionnel le repas du soir. Pour continuer d'être utile, il devait donner de précieux conseils. C'est ainsi qu'il leur fit envoyer un spartiate pour aider les Siciliens. Il les poussa aussi à fortifier un point stratégique à cent vingt stades d'Athènes, d'y installer des troupes à demeure. Il leur fit voir que par l'occupation de Dékélia, Athènes paierait plus cher les approvisionnements de l'Eubée qui devraient passer par mer. De plus, la campagne athénienne pourrait être ravagée. C'était préparer l'avenir et, pour Alkibiades, favoriser un changement de constitution lui permettant de retourner dans sa patrie. Il s'installait à Lacédémone pour presque deux ans. Loin des raffinements d'Athènes, il s'attacha à vivre aussi rustiquement que les spartiates. C'était pour leur donner le plaisir de la ressemblance par lequel il escomptait toujours trouver de l'amour, comme il le faisait depuis sa prime jeunesse pour le contentement des autres.

## X

J'étais parti avec Lampito pour aller au temple d'Hermès, à seize stades de Mykalessos. J'avais décidé de la prendre pour femme et elle était d'accord. Nous étions partis sur mon cheval après-midi. Qu'avions-nous de mieux à faire qu'utiliser ce temps qui coulait si doucement, pour placer sous la protection du dieu notre foyer, et l'enfant à naître ? « Avant de s'abriter sous le temple, j'aimerais aller nager dans la mer », voilà ce qu'elle m'avait dit en passant devant les blanches colonnes doriques du sanctuaire. Moi, je ne sais pas vraiment nager. Elle voulait m'apprendre, et nous avons continué jusqu'au rivage de l'Euripe. C'est ainsi que, sous sa conduite, j'apprenais à faire mieux que flotter entre les vagues. J'entrais dans l'eau en pensant que mes parents s'y étaient peut être noyés, et j'entends encore Lampito me dire à ce moment qu'au cas où mes forces m'abandonneraient, il fallait faire la planche pour récupérer. Nous vîmes le soleil se coucher de l'autre côté de la mer, et nous nous sommes unis délicieusement sur cette petite plage de sable fin, enserrée dans une crique.

Nous goûtions le sel sur nos peaux et j'arrosai généreusement mon enfant. Lampito était heureuse et me parlait de l'avenir. Nous avons quitté ce sanctuaire d'éros pour arriver à la tombée de la nuit au temple d'hermès. Il fallait que nous mangions, nous voulions y passer la nuit. Arrivé sur place, je déchargeais de notre cheval une paillasse roulée et de la nourriture. Je fis du feu devant le temple, là où un âtre en pierre sert à cela. Soudain, je fus entouré d'hommes. C'était six guerriers thraces. Je compris péniblement ce qu'ils me disaient, je perçus qu'ils voulaient se reposer, et je les invitais par prudence à partager notre repas. Au fond de moi, j'étais inquiet. Lampito s'était cachée dans le temple, mais elle devait nous observer.

C'est alors que le gros de la troupe arriva. Ils s'établirent pour bivouaquer et je fus conduit devant leur commandant, qui me demanda qui j'étais et d'où je venais. Je dis que j'étais Érixys de Mykalessos, fils de Pyrilampe. Il me déclara qu'il était Athénien, et m'invita aimablement à partager son repas. Inquiet pour Lampito que les guerriers la trouvent, et pensant que le plus sûr était de faire confiance, je lui dis que ma femme se cachait dans le temple et il me fit escorter pour la trouver. Je partis donc à la recherche de Lampito, traversant ce campement de plusieurs centaines de guerriers en train de s'installer tout autour du temple. Entendant ma voix, ma douce amie se dévoila. Elle avait grimpé à l'étage, cachée derrière le tympan de l'édifice. C'est ainsi que je la ramenais devant la tente du commandant Diitréphès, sous les regards farouches de cette armée en campagne. Notre escorte fut bien utile pour empêcher que Lampito et moi-même leur servions de passe-temps funeste. Ceux avec lesquels j'avais partagé une marmite de lentilles nous réclamaient déjà comme prise de guerre à ce que je crus comprendre. Je jetais un coup d'œil à l'endroit où j'avais attaché notre cheval, il n'était plus là.

Finalement, nous nous assîmes dans la tente de ce Diitréphès, en compagnie de deux chefs thraces, Sfarax et Dytilas. Le repas fut cordial, nous mangeâmes de la viande, nous bûmes du vin. Lampito, ensemencée d'un enfant, n'avait pas grand appétit, et je leur déclarais qu'elle était enceinte de moi, ce qui ne se voyait pas encore sur sa silhouette. Je me souviens avoir récité des vers d'Eschyle pour les charmer. Le repas prenait fin et notre sort était en suspens. Lampito demanda timidement si nous pouvions récupérer notre cheval puis être escortés jusqu'à la route de Mykalessos. Diitréphès échangea un clin d'œil avec Sfarax et Dytilas et ils se mirent à rire, déclarant que si nous patientions jusqu'à l'aube, c'est toute l'armée qui nous escorterait jusqu'à cette ville.

Mon sang se glaça, ce qui les fit encore plus rire. Je comprenais qu'ils voulaient piller ma ville. Je savais que nous n'étions pas préparés à nous défendre et qu'ils allaient réussir. Je voyais aussi qu'ils avaient fini leur repas. Les chefs thraces se levèrent. Il y eut un moment de silence plein d'appréhensions. Nous étions jeune

homme et jeune femme bien sains, et même distingués, donc assurément monnayables ou utilisables. Diitréphès commença par nous dire que ses bagages étaient pleins, mais finalement il eut pitié de nous. Il ordonna à ses gens de nous passer le carcan des esclaves, nous mettant ainsi à l'abri de cette masse d'hommes pleine de convoitise, puisque nous devenions sa propriété. C'est ainsi que nous sortîmes de la tente, Lampito et moi, reliés l'un à l'autre par un double collier de fer. Le reste de la nuit se passa à la belle étoile, couchés autant que possible sur deux paillasses qu'on nous apporta. Nous n'avons presque pas dormi. À l'aube Diitréphès et ses lieutenants se rassemblèrent en armes au milieu du campement et crièrent à cette troupe, qui l'ignorait encore, l'ordre de route de cette journée. J'entendis alors la clameur féroce et joyeuse qui se répandait dans cette armée. C'était pour le sac de Mykalessos.

### *À la recherche d'Endios*

*« – Alors voilà, il a fait comme les autres qui se refilent des radotages sur quelques noms parmi d'autres de mon époque et montés en épingle dans l'imaginaire des hommes. Il a ressorti Socrate et Alkibiades. Preuve qu'il est bien dans l'imaginaire. Eh, oh ! Je suis là !*

*– Endios, crois-tu que je sois stupide d'essayer de faire ici autre chose que de l'art, avec ces pauvres mots qui me limitent et mon ignorance ?*

*– Si tu t'adresses à moi, regarde-moi, suis-je beau ?*

*– Très beau.*

*– Veux-tu me détruire ?*

*– Autant que je veux me détruire.*

*– Alors parle, puisque c'est ton langage. Essaie.*

*– ... J'essaye de représenter le réel étendu. J'ai la vision d'une forêt un peu bizarre, des troncs sur des racines, des branches sur ces troncs, des branchilles sur ces branches et puis d'autres arbres sur ces branchilles. Et même d'autres arbres un peu sur partout l'arbre, et ainsi de suite. Ces objets baignent notre réalité, mais nous ne connaissons que leurs intersections avec la réalité à quatre dimensions dans laquelle évoluent nos esprits. Et ces intersections sont les êtres et les choses et les mouvements de notre monde.*

*– Est-ce qu'il y a des oiseaux qui chantent dans tes arbres ?*

*– Ils n'auraient pas la place dans une équation. Mais vue autrement, chaque partie de la forêt est déterminante par la complexité de ses ramifications, j'ai envie de nommer ces parties d'un espace des « atropos », à cause de leurs finalités intrinsèques absolument implacables.*

*– Atropos ? C'est... le nom de la Moire qui coupe les fils des destins des hommes ?*

– Oui.

– Tu aurais dû nommer ton idée « Clotho », la fileuse, sœur d'Atropos. Tes branches ressemblent à des fils.

– Pas possible, ce nom ne fait pas aussi sérieux.

– Ah la la !

– Ce que les atropos déterminent, ce sont des symptômes, c'est-à-dire des clones dans notre réalité. Par exemple, des « tas » d'espace vide dans le cosmos sont les symptômes d'une branche de cette forêt mathématique, des « tas » de lumières sur des poussières sont les symptômes de deux branches, des tas de choses qui mènent à des tas de mondes selon la complexité des atropos. Nous, en tant que symptômes vivants, nous sommes la trace de l'atropos d'une zone complexe de la réalité étendue. Mais nous sommes inertes si la conscience n'est pas là. Impossible de m'empêcher de spéculer, Endios. Activité inductive comme la trace de quelque chose qui bouge. Ça ressemble à un cerveau cette forêt, non ? Je pense que l'ouverture des possibles est plus probable dans la complexité des cerveaux que dans le vide. La conscience, dans nos cerveaux, c'est la modification de traces d'atropos à l'intersection des deux mondes. Des embranchements de déterminismes les uns sur les autres qui font la ressemblance avec les entrelacs de nos neurones... je sais que ce n'est pas assez précis et totalement spéculatif, mais ces immersions d'objets surdimensionnés dans notre réalité à quatre dimensions, c'est toi et moi et l'air que je respire.

– Tu sais, moi je suis très spécial. Je ne précise pas, la précision n'est pas toujours utile.

– C'est faux tout ça, pas vrai ? Hermétique sûrement... allez, va... inutile...

– Bah, un enfermement de plus où je me ferai rare.

– ... Désespérance au long des atropos, absence de conscience, absence de beauté et de plaisir esthétique. J'envie les physiciens théoriques qui utilisent les concepts mathématiques. Aide-moi Endios, j'ai l'air ridicule !

– Ben oui, mais du moment que tu t'en doutes, ça va. Et puis de toute façon, tu ne peux pas t'en empêcher, alors continue comme tu peux, moi je t'écoute. Et je trouve ce que tu dis merveilleux pour ton monde. C'est ainsi parce que tu m'aimes au travers des êtres qui m'aiment autant, en miroir devant toi, et je te fais évoluer patiemment et inlassablement vers le bonheur dans cette noblesse de beauté. Continue, je t'en prie, de dire les mots de ce que vous vivez, de ce que vous devenez.

– Alors... alors... il y a des réalités physiques qui permettent une échappée. Ce sont des points de contact entre causalités différentes, des passages. Ce sont des ouvertures sur l'improbable, sur des enchaînements symptomatiques distincts de ce que nous sommes. Il y a échange de symptômes, ils sont nouveaux, inédits pour la mémoire, saisissants comme des visions. Ce sont des êtres mentaux...

*Zut ! Ce n'est pas cohérent dans ma tête ce que c'est que « cet échange de symptôme ». Et c'est si long cette recherche de mots !*

*– Pfff... fais comme si je n'étais pas là.*

*– Il y a contact avec de l'étrange et ça se mémorise parfois. L'être mental permet un commencement symptomatisé, ces nouveaux symptômes sont peut-être la trace d'une bifurcation d'atropos traversants. Est-ce que tu es un être mental, Endios ?*

*– J'en étais sûr qu'il voudrait me décrire avec ses mots. Tu crois que je n'appartiens qu'à toi ?*

*– ... Les multitudes de vies, au long des existences, bifurquent d'une ramification à l'autre des possibles, ces entrelacs de traces de vies qui sont peut-être toujours présents... car je n'imagine pas la forêt s'effaçant...*

*– Voilà, il ne m'écoute plus.*

*– ... Brèves incursions reposantes, Endios. Jamais destructrices, toujours joyeuses... mais trop rares. Il en faut de la patience au long d'un atropos !*

*– Ca oui, faut de la patience. »*

## XI

– Sfarax, conduis la fille sur mon vaisseau et...

– Ce genre d'ordre tu le réserves à tes esclaves, Diitréphès.

– Mmm... Eschinadès ! Eschinadès ! Où es-tu bougre d'abruti !

– ... Me voilà, me voilà !

– Conduis la fille sur mon vaisseau et là, tu lui ôteras les fers, et tu la traiteras comme la patronne. Tu me comprends ? Tu lui serviras à boire et à manger du meilleur... le garçon reste dans les fers et tu l'accroches à une longe au cul de mon cheval. Je l'emmène.

Érixys avait dix-huit ans désormais et un léger duvet recouvrait ses joues, qui se colorèrent de pourpre quand l'esclave le sépara de Lampito. Eschinadès agissait doucement, s'efforçant de donner des réponses rassurantes à leurs questions angoissées. Il mentait même pour se faciliter la tâche.

– Ne vous inquiétez pas.

– Pourquoi tu nous sépares ?

– Ne t'inquiète pas, toi, tu vas la rejoindre... mais d'abord tu dois accompagner notre général.

– Où m'emmènes-tu, idiot ? demanda Lampito.

– C'est vrai que je suis bête. Tu vas sur le vaisseau du maître. Tu vas être traité comme la patronne, qu'il a dit.

## XII

Mykalessos... Les portes des remparts sont ouvertes et personne ne les garde. Les enfants ont reconstruit quelques pans de mur, mais les maçons qui devaient réaliser le gros œuvre n'ont toujours pas commencé leur travail. À l'aube, les hommes se lèvent de leurs lits laissant leurs femmes sous les couvertures. Certains vont aux champs, d'autres à leurs échoppes, d'autres dans des assemblés du point du jour. Il est trop tôt pour se rendre en clientèle. Beaucoup ont dormi dans des lieux de rencontre, souvent autour de feux hors des remparts. Les étoiles brillent encore dans un ciel dégagé qui s'éclaircit lentement, et les processions d'enfants se rejoignent sur les chemins de l'école. Certains viennent de la campagne, d'autres sortent de la ville, tous vont vers l'édifice blanc situé sur une butte, à un stade des remparts.

– Dis, Endios, c'est vrai que tu vois les étoiles en profondeur ?

– Oui. Ça va bien pour toi ce matin, Étéocle ?

– Oui. Mais je regarde en haut et c'est tout plat pour moi.

– Imagine que ce sont des feux dans la plaine, et pense que la plus brillante est la plus proche.

– Mais... un grand feu derrière un petit feu n'est pas le plus proche, Endios... Endios ?

– C'est vrai ce que tu dis. Ce soir j'essaierai de voir les vraies distances. Peut-être que je n'arriverai plus à les voir en profondeur, les étoiles, maintenant.

– Comme ça tu ne te tromperas pas, en tout cas.

– Oui... mais elles ne sont pas à plat les étoiles, Étéocle. Parce que c'est trop beau ce que j'ai vu... hé ! C'est Cottalos et Aristippe devant nous ! Allez viens, Étéo, on les rattrape !

## XIII

J'ai vu Lampito être séparée de moi, mais le commandant, se faisant aider pour grimper sur son cheval, me promit qu'elle serait bien traitée. Il partit en avant, avec ceux que j'avais vus sous la tente, me traînant au pas de son cheval avec une corde. J'avançais, les mains liées, mêlé au gros de la troupe qui prenait la route de Mykalessos. Nous avions seize stades à parcourir, et je calculais que nous arriverions à l'heure où mes concitoyens seraient dans la campagne ou à leurs affaires, les armes restantes accrochées aux murs des maisons. La cité serait prise, la surprise serait totale, je le sentais. Je ne pensais pas trop à mon propre sort. Pourquoi m'emmenaient-ils ? Sûrement pour rien de bon. J'étais surtout inquiet pour mes concitoyens, je n'avais pas encore eu l'occasion de voir un assaut dans ma jeune vie. Je savais que les Thraces étaient des guerriers

redoutés et barbares. Mon imagination s'emballait, tandis que je cherchais à deviner l'avenir sur ces visages impénétrables qui se coloraient lentement avec la lumière montante. Mon pied buta sur une pierre, réveillant la douleur de ma cheville mal guérie. Je traînais l'allure, la corde se tendant. On m'aida à avancer en me battant les fesses du plat des épées. Ce n'était rien, c'était normal. Mais cette succession d'évènements ? Était-ce normal ? La jambe de Sostratos, les outrages de Ctésiphon, mon pied, la séparation d'avec Lampito et maintenant le sac de ma ville... tout cela en un an à peu près.

Et mes amis ? Et mon petit frère ? Comment allaient-ils traverser cet orage ? Je pense que je ne raisonnais plus sainement. L'inquiétude et une confiance stupide me poussèrent à dire au commandant : « j'ai un frère à l'école, commandant. Vos hommes ne font pas de mal aux enfants, j'espère ? ». Le mot se répéta dans la troupe, engendrant rires et choc d'épées sur les boucliers, et parfois cris obscènes. Diitréphès se retourna et me regarda avec pitié en disant : « Crétin, on n'agit pas un os devant des affamés ». Je ne me souviens pas des paroles des chefs thraces. Effrayé, je me tus quelques instants avant de réagir. « Tu ne les commandes donc pas, tes hommes ? ». Sa réponse se fit attendre le temps de quelques pas de cheval, puis d'une voix forte il cria « interdiction de tuer des enfants ! ». Son mot se perdit dans le silence de la troupe qui avançait. Alors nous fûmes en vue de la ville. Les portes étaient ouvertes. À un stade de distance, le commandant donna le signal de l'attaque en lançant son bras en avant. Les peltastes nous dépassèrent au pas de course. Puis des cavaliers, des chariots et encore des hommes à pieds. Tous se ruèrent à l'intérieur de la ville, avides de butin, rassurés par leur nombre, confiant en leur force. Le commandant se mit à l'écart du chemin avec ses valets, et nous assistâmes au spectacle funeste depuis un petit tertre surplombé d'un rocher. Je le connaissais bien pour y avoir flâné souvent avec Endios. Des cris. Des groupes de fuyards, petites silhouettes éparées dans la campagne. La cité semblait les rejeter par à-coups. Des cavaliers les rattrapaient comme en volant lentement sur les herbes, donnant ce qu'il fallait de coups d'épée pour les faire tomber et s'en aller vers d'autres. On voyait alors se relever quelques silhouettes qui continuaient de vouloir échapper à cette danse. Et puis des fumées d'incendie. Le temps passa indifférent sur le petit tertre où nous étions. Enfin les chariots pleins de vaisselles, de meubles, d'armes, d'outils, commençaient à sortir de la ville, ainsi que des hommes et des chevaux alourdis de ballots, de coffres, de n'importe quoi. Le commandant, qui n'avait pas quitté sa selle et son poste d'observation, revint alors vers nous. Nous bûmes tous d'une outre d'eau et il fit trancher la longe qui m'entravait, me déliant, me disant « Va, tu es libre. J'espère ne jamais te revoir... que les dieux te soient favorables ». Je le vis s'éloigner avec ses valets sur la route de la mer.

## XIV

Je m'appelle Endios, j'habite Mykalessos en Béotie. J'ai douze ans. Je sais que la Grèce est en guerre, notre maître d'école nous l'explique. À l'école, nous apprenons l'écriture, la musique et nous écoutons les poètes. Nous apprenons aussi à respecter les dieux et les lois. Notre maître Polyanéos nous dit que la piété nous protège. Je l'aime bien, il se soucie de nous, c'est un gentil vieillard. Une fois, en hiver, nous avons levé ensemble les yeux vers les étoiles. Mon maître m'a dit qu'en reliant les points lumineux on pouvait imaginer les figures des héros, comme dessinés sur une surface. « Maître, je les vois en profondeur », je lui ai répondu. Il m'a demandé de m'expliquer, j'ai dit que je les voyais en relief, comme des feux dans la plaine. « Comment fais-tu ? » demanda-t-il. Nous étions assis sur un talus. J'ai répondu en continuant de regarder le ciel, qu'il fallait sentir la distance entre ici et la première étoile, la plus brillante, ensuite la profondeur avec la suivante apparaissait, et ainsi de suite. Il essaya de faire ainsi. Je ne sais pas s'il entra dans cette bulle... mais il me demanda comment j'avais appris à faire le chemin jusqu'à la première étoile. Je lui répondis que c'était l'amour qu'il avait pour moi. J'ai bien senti de l'émerveillement. Il me serra l'épaule de sa grosse main, puis s'amusa à faire sauter des cailloux du chemin avec son bâton. Mon maître alors me demanda, à moi, ce qu'étaient les dieux. « Maître, c'est toi qui nous l'apprends », je lui dis. Il me demanda ensuite ce qu'étaient les hommes. Je répondis que c'était les dieux qui nous l'apprenaient. Ensuite j'en avais assez, je le laissai sur le talus et je rentrai chez moi.

Ce matin nous venons d'entrer dans l'école et nous écoutons les rythmes musicaux. Mais mon maître blêmit soudain en regardant au-dehors et s'interrompt. Tous, nous voyons de petits groupes d'hommes sauter les haies de notre cour. Ce sont des guerriers, ils sont armés. Des cris viennent du centre-ville. Notre maître dit que ce sont des Thraces qui investissent la ville. Nous avons tous peur, ils ne sont pas nos parents. En moi je vois un ludion et tout de suite je pense que je vais mourir. Si les hommes connaissaient ces ludions, ils feraient un saut hors des paroles, des actions et hors d'eux-mêmes pour s'y reposer. Les dieux n'auraient plus tous leurs pouvoirs.

Soudain ils entrent dans la classe et bloquent toutes les issues. Tandis qu'ils commencent d'égorger mes camarades, je crie à Polyanéos : « maître, je vais faire un saut hors de toi ! ». Lui, il remonte à contresens des enfants, qui se pressent vers le centre de la salle, terrorisés, hurlants. Le bâton levé et menaçant, il exige l'arrêt du massacre, et commence à taper sur ces hommes qui ne l'écoutent pas. Je vois bien l'épée qui le frappe, car je suis monté sur son banc pour tout voir. Certains des enfants essaient de défendre les autres, d'autres sont comme endormis. Les hommes qui nous attrapent et nous tuent font ça

avec un étrange calme. On dirait qu'ils voudraient éviter de nous affoler. Je suis si triste. Je ne verrai pas les étoiles ce soir avec Étéocle. Ça vient vers moi. C'est drôle, mais je n'ai pas peur comme quand j'ai refusé, avec mon frère, de sauter du rocher du tertre. Nous étions trente-huit, je dis ça pour les regrets, si les regrets s'écrivent quelque part.

## XV

Moi, Érixys, je courais vers l'école, sur la butte située au sud de la cité, à un stade des remparts du côté opposé à moi. Par crainte, je restais dans les herbes et contournais la ville, croisant certains de mes concitoyens qui erraient, hagards. Ils m'appelaient par mon nom, me demandant où j'allais. Quelques-uns me suivirent. Aucun n'était armé et tous se défiaient encore des cavaliers. Mais pour cette bande malfaisante l'heure était à la retraite et la menace s'estompait pour nous. Je n'osais pas regarder du côté des remparts, et bientôt j'atteignis l'école. Je me souviens... des femmes s'arrachent les cheveux et se griffent le visage devant. Je suis essoufflé et je boite. Je ne pense à rien. Je vois les premiers petits corps qu'un vieux dispose en rang à l'extérieur. J'entre. C'est silencieux, plein de cette odeur écoeurante du sang et des sanies. Je vois le dos de Polyanéos par terre. Je ressors de cet endroit qui les insulte, sans avoir eu le courage de chercher mon frère. Des femmes me tendent le poing, me demandant ce que je fais ici au lieu de combattre. J'ai dû ensuite m'avancer vers les remparts... mon sang cognant aux tempes, faisant signe à des errants... je me souviens de Sostratos qui me rejoint, soutenu par un citoyen au manteau maculé de terre et de cendre. Sostratos est blême, il me reconnaît, me disant que ça ira. L'autre dit que le carnage est impitoyable pour tous ceux qui sont piégés dans la cité. Un autre encore dit que le carnage est déjà fini. Lentement, les rescapés que nous sommes longent les remparts, restant à distance de la colonne des barbares qui évacuent la ville. J'ai pensé « c'est tout, c'est fini. Je ne me serai pas battu », et j'avais honte et peur.

Et c'est alors que c'est venu sur nous. Une clameur. Je me retourne. Au loin des jeunes guerriers dévalent des forêts et des collines en hurlant, au pas de course, boucliers et lances en avant. D'où viennent-ils ? Tournant la tête vers la colonne des Thraces, je vois l'instant où elle s'immobilise, l'effroi tombant sur eux. Bien que sans commandement, les ennemis accélèrent leur retraite en essayant de conserver une posture défensive, leurs rangs de boucliers se formant contre cette charge. Mes souvenirs sont très précis. Pleine de fougue, l'avant-garde qui nous dépasse est la jeunesse de Thèbes et elle leur tombe dessus ! Pris dans cette formidable force, je me mets à courir aussi, exalté, sûr comme eux d'accomplir un geste parfait. La douleur de mon pied s'efface, ma peur aussi, et j'assiste aux

premiers contacts. Je crois me souvenir avoir vu un de ces héros tomber. C'était donc ça, la belle mort que chantaient nos poètes. Le choc. À dix coudées derrière ces deux murs glissants l'un sur l'autre, je criais qu'on me donnât des armes. Et puis une nouvelle clameur joyeuse a parcouru nos rangs et nous nous sommes écartés, laissant le champ libre à la cavalerie thébaine.

Les Thraces devant moi se sont fait enfoncer, fuyant sur le chemin de la mer vers leurs vaisseaux, se regroupant là où les cavaliers ne pouvaient manœuvrer. J'ai pu ramasser un bouclier et une épée, et avec les autres je me suis lancé dans la mêlée qui s'était reconstituée plus loin. J'ai alors senti l'essoufflement, la sueur, l'envie de renoncer dans l'éreintement. Quand je fléchissais, un Thébain me remplaçait et je me reposais quelques instants. Pas les Thraces. J'ai bien essayé d'abattre des hommes, mais la lutte était longue et je manquais de mordant comparé aux Thébains. Eux poursuivaient ces ennemis qui abandonnaient par terre leur butin, leurs blessés et leurs morts, fuyant vers la mer tout en combattant. Peut-être une dizaine de Thraces sur le carreau et un Thébain, voilà ce que je vis quand je renonçai à les poursuivre. Avec d'autres je suis alors entré dans la ville.

Je me souviens d'être arrivé en forte compagnie jusqu'à un groupe de ces pillards qui étaient restés coincés à l'intérieur. Là, j'ai pu tuer à mon tour, effacer le masque de l'épuisement du visage d'une victime. Je ne voyais pas loin autour de moi, constatant seulement que tous les Thraces qui étaient pris étaient mis à mort. J'étais certain que la contre-offensive de notre cité maîtresse signifiait la victoire. Pour moi, c'était fini. L'épée à la main je retournais vers l'école à la recherche de mon frère. Je croyais qu'il allait me féliciter, j'étais fier et gorgé de rage et fou. Quand j'y repense, j'étais un vivant qui avait partagé cette souffrance sans le vouloir, mon corps meurtri en témoignait. Cet épuisement que les dieux miséricordieux m'offraient m'empêchait de tourner le feu du remords contre moi. Je le sentais confusément en arrivant devant l'école... Endios me regardait de ses beaux yeux clairs éteints, allongé avec les autres dans les herbes... égorgés... morts.

## XVI

– Diitréphès, on a trois hommes sous le portique qui demandent à servir Athènes.

– Athènes n'embauche plus, le trésor est vide. Dis-leur ça... passe-moi des figues, ma petite fille.

– ... Voilà, mon petit père... est-ce que nous allons encore rester longtemps dans ce port pouilleux ?

– On a tout à gagner à y attendre encore un peu. Tu t'ennuies vraiment ici ?

- Il ne se passe rien. Je ne me promène pas comme toi, moi.
- ... Commandant, ils insistent pour te voir, ça n'est pas pour une solde. Ils disent qu'ils sont d'Argos et qu'ils ont des révélations à faire.
- Des Argiens ici ? À moins que ce ne soit pour autre chose ! Va chercher Ditylas, Sfarax et Eschynadès en armes et amène-les-moi s'il te plaît. Vérifie bien qu'ils n'ont pas de poignards autour de leurs petits culs.
- ... Tu crains quelque chose, petit papa ? C'est à cause des Thraces que tu dois reconduire chez eux ? Peux-tu me parler ? Veux-tu me parler ?
- ... Ils sont arrivés trop tard pour partir avec Démosthène pour la Sicile. On ne pouvait pas les garder et c'est moi qu'on a choisi pour les reconduire chez eux... J'ai reçu l'ordre de les utiliser pour faire au passage tout le mal possible à nos ennemis... pour qu'ils rentrent gentiment en faisant beaucoup de butin, parce qu'ils grognaient déjà dans Athènes et qu'on n'avait rien à leur donner et que ce sont des brutes... sers-moi encore des figues, ma chérie.
- ... Voilà, mon bon, tes figues... raconte-moi, s'il te plaît.
- Nous avons fait une razzia à Tanagra, mais ce n'était pas suffisant pour leurs chefs et moi. Il nous fallait une ville. Alors on a pillé une cité de bouseux en passant par la Béotie, dans les terres, et... impossible d'empêcher ces barbares de tout massacrer.
- Quoi ? Même les femmes et les enfants ?
- ... J'observais la situation à distance et je ne suis pas resté sur place jusqu'à la fin. Je suis retourné les attendre aux vaisseaux. Mais on m'a dit que oui, tout, même les bêtes... ce peuple est des plus sanguinaire quand il n'a rien à craindre... et c'était facile, car il n'y avait pas de défenses... mais dans l'après-midi les Thébains les ont poursuivis et mes barbares ont lâché beaucoup de butin.
- Ce n'était pas la peine de faire tant de mal pour tant perdre.
- Tu parles à ton aise de la politique.
- Combien as-tu perdu... d'hommes ?
- Ça te fait frémir, hein, la mort... mignonne... deux cent cinquante sur mille trois cents. Soit un sur cinq. N'oublie jamais de relativiser, ma fille... la plupart des pertes eurent lieu dans les derniers arrivés, qui ne pouvaient pas embarquer sur les bateaux. Figure-toi qu'ils ne savaient pas nager... c'est que nous nous étions mis à l'abri des Thébains en reculant de la côte... et maintenant, comme tu vois, ils sont bien sages pour acheter leurs oignons dans les marchés du port... si tu étais un homme, il y a certaines choses que je te dirai sur l'homme.
- ... L'ennemi vous a quand même permis de venir récupérer vos morts ?
- ... Va dans la maison maintenant, voilà mes Argiens qui arrivent... dis-toi que les gens exagèrent naturellement avec leur jactance et se souviennent toujours du pire... Oh ! Sfarax ! Qui est-ce que tu m'amènes !

## XVII

- Cesse de pleurer, Ctésiphon. Qu'est devenu le petit Manès ?
- Je ne sais pas... il a disparu...
- Cesse de pleurer. Il faut quelqu'un de vaillant pour s'occuper du domaine.
- Reste... jeune maître. Ne pars pas, ne quitte pas ce qui reste de nous. Ou alors je t'accompagne... les chemins sont trop dangereux pour un homme seul.
- Comprends que je veux être seul. Je vais devenir fou ici. Je partirai à Delphes interroger l'oracle d'Apollon. Le domaine sera à toi si je ne reviens pas avant un an... et toi, si tu restes, feras-tu les libations d'usage sur la tombe d'Endios ?
- Oh... oh...
- Cesse de pleurer, je te prie.
- L'enfant n'ai...mait...pas le vin...

Érixys a perdu ses parents, son frère et des amis, mais son amante avec un enfant à naître vit encore. Où est Lampito ? Que fait-elle ? Où la chercher ? Personne pour le renseigner et les distances sont si grandes pour ceux qui ne peuvent que marcher. Mais il faut qu'il parte. Ses mots, ses actes, forment une errance confuse à travers la plaine de Mykalessos, où les vents dispersent la cendre de bûchers encore chauds. Au-delà de toutes les inquiétudes qui l'ont épuisé, il y a la torpeur des jours qui passent pour rien, et l'oubli. Il ne veut voir personne et tourne autour de ses attaches rompues qui l'occupent de visions obsédantes où il se plaît, parce qu'elles sont nettes. Elles sont les couronnes du vainqueur, le pain qui le fait vivre désormais. Mais Érixys frappe des animaux de basse-cour inutilement et ses esclaves disent qu'il devient démesuré. Il craint de rester avec la médiocrité de la peine de vivre après ce qu'il a vécu. Il ne peut pas devenir ce pitre délaissé, maintenu par rien, qui aurait perdu jusqu'au souvenir du regard impérieux de son frère. Alors il se jette sur les routes de l'Attique pour gagner Delphes et interroger la prêtresse. Il marche pour apaiser son hubris, comme il est certain que les affamés de son monde doivent le faire.

## XVIII

Message de Lampito fille D'Hermion à Érixys fils de Pylampe

Mon ami,

Je suis à Athènes où le stratège Diitréphès m'a fait conduire pour m'établir à ses côtés dans sa maison. Au fond, c'est un homme sensible et attentionné avec qui je m'entends bien, même s'il a presque deux fois ton âge. Il a perdu son épouse il y a trois ans, et a trois fils en âge d'homme qui servent dans l'armée. Je

lui plais et je suis ici la concubine. Il m'a demandé si j'étais mariée avec toi, j'ai dit que non. Il éduquera notre enfant comme le sien et m'a engagé à considérer uniquement l'avantage, pour une mère, d'entrer dans une riche famille noble. J'espère que tu comprendras. Ça veut dire qu'il va peut-être m'épouser. Dii ne devrait pas tarder à revenir de la Thrace et je l'attends. Puisque j'ai déjà la haute main sur sa maison, j'ai rédigé cette missive à ton attention avec un lettré faisant partie de mes dix domestiques. J'en ai mandé un autre pour te trouver et te la faire lire. Confie au porteur quelques mots en retour pour ta Lampito qui agit pour le mieux, ce sera aussi la preuve que tu as bien reçu cette lettre.

## XIX

– Sostratos, il y a ici un xénoi d'Athènes qui cherche ton ami Érixys, celui qui est parti pour Delphes.

– Que lui veut-il ?

– Il lui apporte une lettre de Lampito fille d'Hermion, de chez nous. Dis, Sostratos, est-ce vrai qu'Érixys était fiancé avec la Lampito de la mare aux grenouilles ?

– Il l'est toujours, Aditon... mais conduis-moi à cet étranger.

– Il est chez moi... dis, Sostratos, Lampito la grenouille a échappé aux barbares ?

– Forcément si elle envoie une lettre...

– Ah...

– ...

– On arrive bientôt, Sostratos...

– ...

– ... Voilà, c'est là... Hé ! l'homme ! Voici un ami de celui que tu cherches !

– Salut, à toi. Je suis Sostratos, ami de cœur d'Érixys. Tout le monde ici peut en témoigner. La raison de ta visite ?

– Je lui porte une lettre de ma maîtresse, mais j'en ignore le contenu, je ne sais pas lire.

– Autant te dire tout de suite que celui que tu cherches est parti sur les grands chemins pour Delphes, il y a quatre jours... alors c'est simple. Ou tu cours sur les chemins derrière quelqu'un que tu ne connais pas, dans un pays que tu ne connais pas, ou tu m'en laisses le soin.

– Je ne demande pas mieux que te satisfaire et m'en retourner d'où je viens, mais peux-tu m'écrire ou faire écrire ce que tu viens de me dire ? Ma maîtresse voudra avoir quelque chose à se mettre sous la dent.

– Alors d'accord, mais d'abord, donne-moi ton bout d'étoffe, je veux lire la lettre maintenant.

## XX

Sostratos a eu la chance de trouver un cheval. Il en a payé le loyer d'avance et garantit la valeur en priant sa mère de gager un bel objet, un magnifique plateau crétois récupéré sur la route de la mer. Ainsi il a pu quitter sa maison pour partir au lendemain de la réception de la lettre. Il espérait rejoindre Érixys avant deux jours, puisque tous les deux ne marchaient que la journée. Il fit comme son ami pour dormir, se mettant à l'écart de la route en des endroits cachés et protecteurs. Comme lui il utilisa les chemins de traverse pour remplir son baluchon de quelques nourritures. Mais il devait aussi faire paître son cheval. C'est ainsi qu'il attira l'attention d'une patrouille pédestre de quatre jeunes thébains, pas même entrés dans l'éphébie, qui faisaient un service volontaire dans la campagne entre les cités. Ceux-là se sont amusés à le guetter, s'exerçant à le rejoindre sans se faire repérer, rampant dans l'ombre à la clarté d'une demi-lune. Ils avançaient en groupe vers son taillis de pins et de garrigue, serrant leurs coutelas par crainte de l'imprévu.

Ces jeunes gens ont attendu que l'autre s'endorme pour passer à distance de son cheval couché sans l'effrayer, puis faire cercle autour du dormeur, dont l'aspect juvénile dans le sommeil les rassura, les fit sourire. L'un d'eux prit sa gourde et fit tomber lentement de l'eau sur les lèvres de Sostratos endormi, qui essayait de laper le liquide. Il s'éveilla et prit peur. Ces formes qu'il distinguait mal le rassurèrent aussitôt, et lui demandèrent ce qu'il faisait là. Il leur répondit qu'il devait « porter un courrier à son ami plus avant sur la route de Delphes », et les autres s'assirent pour continuer de le questionner. La conversation porta ensuite sur le désastre de Mykalessos, et ils se firent humbles devant ce fils unique, qui avait vu avec sa mère la mort de prés. Un des garçons proposa ensuite de commencer un tour de veille. Le groupe des jeunes se disposa pour dormir le reste de la nuit. Le veilleur s'éloigna un peu et sortit une flûte de dessous sa chlamyde, commençant de jouer un air du soir.

## XXI

- Tu es occupé, mon mari ?
- Non, ma chère. Quand tu me demandes je laisse tout tomber. Là !
- Est-ce que le personnage important que tu es connaît bien Alkibiades, celui-là même qui est la coqueluche des femmes de tes amis ?
- Il le connaît.
- Et qu'en pense-t-il ?
- Qu'il a des amis ici qui connaissent bien le caractère athénien. Le caractère des Hellènes en général d'ailleurs. C'est parce qu'on rumine sur l'Agora qu'il a

séduit la femme du roi Agis, de Lacédémone, n'est-ce pas, que les gens le trouvent sympathique ?

– Qui est Alkibiades, toi qui le connais ?

– Rien d'autre que l'enflure de l'imaginaire des hommes... donc, quoi dire ?... un jeune homme pleinement doué, de noble famille... de ceux qui normalement mènent une vie paisible, si une guêpe ou des adulateurs ne les piquent pas. À été élu stratège, a combattu avec nous. Il s'est opposé à Nicias qui déconseillait la première expédition de Sicile. Nous y sommes allés après un vote de l'ekklesia, sur ses conseils... tu sais ce qui s'est passé ?

– Oui. Avant le malheur qui frappa ma cité, tout le monde était stupéfait de votre audace. Attaquer un pays puissant alors que vous aviez déjà une guerre sur les bras...

– Des hostilités lancinantes qui ne nous ont jamais trop dérangés jusqu'à maintenant, et même favorisé le commerce. Voilà la vérité.

– ... Pas pour ceux qui habitaient Mykalessos...

– Ces Thraces des montagnes sont des barbares. Ce genre d'exaction est exceptionnel.

– Pourquoi... les as-tu jetés sur... nous ?

– Méfie-toi de ce que tu dis, bougresse... donc...oui, Lampito, si nous avions pris Sélinonte ou Syracuse, la Sicile serait tombée. L'apport d'argent et d'hommes aurait garanti notre succès ici. Notre empire aurait été doublé. C'était facile selon Alkibiades.

– ... Je... je... pourquoi n'est-il pas à Athènes, Alkibiades ?

– A été relevé de son commandement avec Nicias et Lamachos, pendant la première expédition de Sicile, et a filé à Lacédémone.

– Quoi ? Accueilli à Lacédémone ?

– Liens de parenté anciens avec certains éphores, là-bas.

– Tiens donc. Et pourquoi a-t-il fui à Lacédémone ?

– Mis en cause ici pour une affaire de profanation de nos hermès. Condamnation à mort probable en cas de retour.

– ... Je peux dire mon opinion sans t'offenser ?

– Oui.

– Il me semble... qu'il a été inculpé par ses amis qui complotent dans votre assemblée et avec lui contre Athènes... pour lui donner un prétexte de rejoindre ceux qu'il sert en réalité, parce qu'il sait qu'il fallait que vous soyez détruit là-bas pour en finir avec vous ici !

– Je ne sais pas. Tu es bien une femme Lampito, de trouver des explications préméditées aux circonstances... graine de factieuse... mais ne répète pas ça en public, tu risques de me faire du tort... maintenant, je ne serai pas surpris

qu'Alkibiades revienne ici et que nous lui tendions les bras... si nous sommes... Zeus nous en protège... défaits en Sicile.

– Vous êtes étranges. Ils doivent bien rire à Lacédémone, de vous faire avaler n'importe quoi.

– On ne rit pas des naïfs en Laconie.

### *À la recherche d'Endios*

*« – Il va être imbécile avec ses intuitions obscures, mais je l'aime beaucoup quand même... Alors ?... Vas-y !*

*– ... La conscience naît de la contrainte en reflets d'autres possibles et meurt de la contrainte en épuisements symptomatiques, la contrainte naît de la conscience en épuisements symptomatique et meurt de la conscience en reflet d'autres possibles.*

*– Je n'ai pas compris ce que tu veux dire. Où est la beauté ? Où le vérifiable alors ? Où le plaisir à l'oreille qui t'écoute ? Que crois-tu pouvoir faire avec des mots ? Ils sont les souvenirs d'émotions animales, d'usages pratiques de chasseurs et de cultivateurs. Tu ne peux rien dire de clair sans moi. N'oublie pas par contre que je suis élégant.*

*– J'oublie ma phrase compliquée, Endios. En voici une autre : « La conscience s'échappe du corps. Elle est un déterminisme inédit et éphémère sur un atropos étranger ouvert par des êtres mentaux, qui sont des points de passage. La conscience est un nouvel et bref enchaînement symptomatique, possible ou pas dans la dynamique d'une réalité différente ». Quelque chose comme la nouveauté, le début... la jeunesse dans notre réalité à nous...*

*– Pa pa pa la pa papa pa la...*

*– ... On devrait plutôt parler de traces de conscience, puisqu'on n'en ressent que des symptômes traduits selon nos sens. La conscience est un échange, une captation. Tu ne crois pas ?*

*– Oui.*

*– ...Mais ces atropos étrangers ont toute la profondeur de leurs enchaînements qui se perdent au-delà de l'horizon des vies... il n'y a pas d'autre réalité dans un déterminisme que l'enchaînement de symptômes privé de sens en soi, et qui se nomme « la contrainte ». Elle s'exprime en apparence comme autant de dieux somatisés.*

*– Ça pourrait être toi, si tu t'éloignes de moi.*

*– Je sais, Endios.*

*– Comment suis-je ?*

*– Comme la conscience qui va s'incarner.*

– *Mais oui ! Mais dans quel monde je reviens, et qu'est-ce que je deviens ? C'est toujours un peu pareil depuis si longtemps, aussi beau qu'on me voit. On m'a déjà fait du mal, tu sais. Le mal, c'est quand je ne suis pas là pour faire des pauses et empêcher la possession. Et j'ai fait du mal aussi, les fois où je grandissais.*

– *Comment ?*

– *Chaque fois qu'incarné je me laissais posséder, oubliant la douceur attentive et étrangère pour moi-même, sans me parler comme à un être aimé à qui j'aurais permis le repos et l'oubli. Seul sous la contrainte, j'avais toujours de bonnes raisons pour agir sous contrainte, et je ne faisais pas confiance à l'avenir... Mais maintenant tu sais que dans la seule bataille contre ce qui nous possède, il suffit de s'échapper dans cet autre qui passe par toi, et c'est pour ça que tu dois accepter le visage que tu me fais, pour l'aimer et pour t'aimer et pour vivre et ne pas me détruire et toi avec. N'oublie pas que je suis autre part que dans ta tête. Enfin, dans la mesure où je te suis utile. Je ne te demande pas de croire.*

– *Et moi, qui suis-je ?*

– *Expression passagère et renouvelée, héritage, conséquence de la dynamique d'un réel transcendant, qui étage les symptômes dans la réalité d'un univers dépendant, le tien, à commencer par ta propre existence. Mais en ce qui te concerne, je m'incarnerai fatalement avec ma jeunesse, mon innocence, ma joie et mes talents, pour t'encourager et te montrer ton avenir. Tu n'imagines pas les ressources de la réalité selon la conscience. »*

## XXII

Mon pied me faisait mal et je m'aidai d'un bâton. Je crois que j'ai fait pitié à ceux qui m'ont dépassé. Et puis j'entendis des bruits de sabots derrière moi. Sostratos passa à ma hauteur et me toucha du pied du haut de son cheval. Il sauta à terre et nous allâmes à l'ombre. Nous nous assîmes, enlevant nos chapeaux. Il savait que je voulais être seul, alors s'il était là, c'est qu'il devait avoir une nouvelle pour moi. Il me tendit un morceau d'étoffe roulé. Je lus, je le regardais. Je relus et le regardais encore. Il se leva et m'ouvrit son baluchon, me donna à boire. Mais je recrachai son eau, je cassai mon bâton sur une pierre ! Après je ne me souviens plus. Il a dû me suivre longtemps sur la route, tenant son cheval par la longe. J'avais envie de frapper, le visage en feu et la bouche sèche, boitant. J'aurai tué cette traîtresse et ce stratège pourri, tout me dégoûtait. Sostratos ne disait rien. Je jurai par les dieux d'être abandonné et me retournai pour le voir me tendant sa gourde. Je la lui fis sauter des mains, je voulais être seul, pourquoi me suivait-il ? Impossible de le regarder. Impossible de supporter son indifférence, comme s'il n'avait rien à prendre chez personne, celui-là.

J'invoquais Apollon Pythien à témoin pour qu'il se mette son oracle dans le cul ! Mais j'avancai... j'ai dû marcher longtemps avec cet air farouche, m'offrant en victime tant que ma peine réclamait de la peine. Et puis j'ai honte de dire ce que j'avais résolu. J'allai me jeter sur mon ami et le violenter, mettre au soleil sa chair palpitante et déchirer la fleur de nos vertus dans le silence de la route, au souvenir des petits cadavres alignés devant l'école. C'était simplement possible. Mais quand je me retournai pour lui sauter dessus, Sostratos avait disparu et je n'y crus pas. Fallait-il que je disparaisse moi aussi ? Je continuais la route, les yeux pleins de larmes. Me sentant renoncer à vivre, je ne savais plus à quels dieux me vouer, et je passais de l'extase à la colère, en venant à croire que je marchais derrière moi-même, qu'il y avait quelqu'un de différent derrière moi sur ce chemin. Quelqu'un pour qui Sostratos partit, Lampito et Endios, et tous... étaient devant lui. Je sentais un dieu qui leur taillait à tous leurs destins de mortels. Vers la tombée du soir, je bivouaquais aux abords de la route, espérant que quelqu'un passe, quel qu'il soit, à qui j'aurai parlé pour me préserver de moi-même. L'envie me prenait de me faire plaisir par tous les moyens et j'y cédaï, comme je cédaï au sommeil. Pourquoi si peu de mémoire pour anticiper l'heure future ? Après demain je devais atteindre Chéronée. Ensuite il faudrait aller vers l'ouest.

## XXIII

- Eh, l'homme !... L'homme qui traîne ta charrue !
  - Touklès ! Je suis Touklés !
  - ... Touklès ! Peux-tu me dire où je suis ? Où est Chéronée ?
  - ... Chéronée ? Chéronée ?
  - ...
  - Attends, j'appelle mon collègue, il est savant... Eh ! Clinias !... Clinias !... Un instant, l'homme, patiente un peu, il arrive...
  - ... Salut, Clinias. Je viens de Béotie pour me rendre à Delphes...
  - ... Ah, ah, ah... Béotie.
  - Par Hécate, vous êtes des simples dans la région ! Méfiez-vous, je suis fatigué !
  - Oh, oh, oh, excuse-nous, l'ami. Comme on dit : « homme fatigué cherche querelle ». Mais Delphes, c'est dans l'autre sens. Ici tu es en Locride, dans la campagne de Naupakte.
- Érixys se baigna dans un cours d'eau puis sécha avec ses vêtements au grand soleil de ce dernier mois d'été. Il arriva à l'agora de Naupakte et utilisa tout ce qu'il avait d'argent pour boire et manger. Les prix étaient élevés, à cause du stationnement d'une garnison athénienne. Le jeune homme se demandait dans quel état il arriverait à Delphes, maintenant qu'il ne pouvait plus compter que

sur les hasards des chemins pour se nourrir et dormir. Il s'adossa à l'ombre d'un muret, sur une butte de terre qui dominait l'agora, et s'assoupit. Des lueurs le tirèrent bientôt d'un sommeil sans rêves, qui se transformèrent en cascade liquide et fraîche. Ouvrant les yeux dans la lumière éblouissante il distingua la figure riante de Sostratos qui lui versait l'eau de sa gourde sur le visage. Il l'attira à lui et les deux amis, se tenant par les épaules, cognèrent leurs fronts l'un sur l'autre.

– Mais où est ton cheval ?

– Dans la nature. Libre à nouveau.

– Comment ça ?

– Pas moyen de te suivre discrètement, avec le cheval.

– Mais... Sostratos !

– ... Alors dis-moi plutôt où nous sommes ?

– Je me suis trompé de chemin dans les abords du Parnasse. J'ai dépassé Delphes de deux bonnes journées de marche, mon ami.

– Mais... Érixys !

L'agoranome qui faisait le tour des étals avait aussi l'œil sur les voyageurs désœuvrés et imprévoyants. Il repéra les deux éphèbes et alla vers eux. C'est ainsi qu'après les présentations d'usage et une discussion sur leur situation, il leur fit remarquer qu'ils avaient grand besoin d'argent. Il leur proposa de s'engager pour des opérations ponctuelles, comme rameurs sur les trières de l'escadre athénienne qui défendaient les convois de transports pour la Sicile, dans le golfe de Corinthe. Érixys et Sostratos objectèrent qu'ils étaient béotiens. L'homme rétorqua que ramer n'était pas combattre, et leur laissa le loisir de réfléchir ainsi qu'une adresse, le nom du navarque et ce qu'il fallait dire. L'attrait de la solde et de l'aventure décida les deux garçons, ainsi que la durée limitée de leur engagement. Ils imaginaient spontanément le futur selon leurs désirs, certains d'être forts ensemble.

#### XXIV

Si Alkibiades joue double jeu, les Laconiens ne doivent pas en avoir une conscience trop claire. Si Alkibiades se rit des serments devant les hommes il est peut-être aussi impie devant les dieux, et les austères assemblés Spartiates verraient les chefs refuser d'engager l'armée en campagne sur les conseils d'un impie, pour ne pas être punis avec lui. Alkibiades connaît son Homère, il est Ulysse rêvé dans les chaos d'un monde qu'il veut changer par son hubris, et Érixys rêve pareillement. Ils se rejoindront dans un évènement commun. Eux n'y sont pour rien, ils ne sont pas plus choisis que d'autres, mais simplement le monde des Grecs passe. Érixys rame sur une trière dans l'obscurité de sa

condition et Alkibiades banquette à Lacédémone avec tout son renom de puissant exilé, en compagnie d'Agis. Évènements ni bons ni mauvais, juste partagés autant que désirés, car entrevus chez les dieux qui se moquent de la réputation des hommes. Les évènements se rejoignent et résument les destins semblables dans une prise de conscience. Ainsi les exactions de Platées, de Corcyres, de Mélos et de Mykalessos devaient s'achever pour Athènes dans les Latomies, et ce désastre serait l'expression même du regret. C'était la parole d'un dieu à naître pour ces Hellènes, et il avait le visage d'un de leurs enfants, le plus beau.

Érixys et Sostratos sont sur le même banc depuis une décade, mais ce jour est celui d'un engagement contre les Corinthiens. La sortie de l'escadre au petit jour, l'attente en mer du convoi à protéger qui n'arrive pas, puis un moment d'indécision quand l'ennemi se présente. Mais la ligne de leurs vaisseaux vire de bord et ils font retraite. C'est le retour au marché du port pour permettre aux équipages de se nourrir, et c'est à nouveau l'alerte. Il faut rembarquer en catastrophe les équipages. Les Corinthiens sont déjà en formation offensive. La bataille va avoir lieu même sans convoi à protéger, parce que personne ne veut reculer. Érixys et Sostratos accomplissent leurs tâches, aux ordres du kéleuste qui rythme les efforts des rameurs. Ils n'ont pas le temps de penser. Une bordée de flèches annoncées dont les hommes du pont se protègent, et puis c'est la mêlée des vaisseaux. Les Athéniens sont expérimentés pour le combat naval, mais ils se sont fait surprendre par manque de temps. Une tentative ratée d'éperonnage de leur part, mais eux se font déchirer la coque. Leur triérarque ne veut pas manœuvrer pour revenir au combat sans soutien et sans moral, et surtout sans nécessité vitale. Il juge qu'il a perdu. Les vaisseaux athéniens sont battus ainsi. Ils regagnent leur port comme ils peuvent et les Corinthiens rentrent chez eux et élèvent un trophée que les Hellènes ne contestent pas. Les trois morts et treize blessés qu'il y eut dans l'escadre athénienne sont considérés comme des accidents, presque un défaut d'art, mais les morts ont droit aux honneurs. Les hommes ont honte le soir et jurent de faire mieux une autre fois. Pour un peu Érixys et Sostratos en oublieraient les horreurs de Mykalessos, mais ils ont été trop marqués pour cela. Entre eux ils savent qu'au terme de leur engagement, encore six jours, ils toucheront leur solde et continueront leur voyage.

## XXV

- Regarde mon cher, tout ce que j'apporte de nourriture !
- Oui... ce n'était pas la peine de dépenser autant d'argent.

– Je me suis arrangé avec le fourrier, mais n’en parlons pas... regarde ! Que des bonnes choses : petits pâtés, miel, lentilles bien sûr. Évidemment je ne pourrai pas manger tout ça... quoi ?... Tu ne veux pas que je t’accompagne ?

– S’il te plaît, Sostratos... comment me trouver moi-même si je ne suis pas seul...

– Bon, moi j’ai besoin d’être accompagné pour me trouver... mais... si c’est ta volonté, alors prends la moitié de tout ça, je ne pourrai pas la porter.

– J’accepte, mon aimé. Mais ne me suis pas, pars devant s’il te plaît.

– ...

– ... Donc, tu rentres à Mykalessos et tu vas voir un peu ce que fait Ctésiphon.

– D’accord. Et toi, garde-toi des détresseurs de chemin !

– La route de Delphes est sacrée. Mais tu me fais penser que nous devrions laisser chacun quelque chose au pied du premier Hermès des chemins que nous rencontrerons.

– Quoi donc ? Je sens que tu vas exiger une poignée de lentille.

– Au moins un pot de miel.

– ... Je n’ai pas vu grand-chose sous les bustes jusqu’à présent.

– Qu’importe, si la sécurité est à ce prix... mais voilà que je m’inquiète pour toi, maintenant.

## XXVI

– L’enfant est sain. Comment te portes-tu ?

– Je reprends des forces et mon cœur est avide de paix. Il m’arrive de penser au père de ce garçon et je me demande s’il a eu ma lettre.

– Quelle lettre ? Es-tu folle ? Veux-tu qu’on découvre qui tu es, as-tu oublié ce que nous avons décidé ?

– ...

– Laisse faire le temps, Lampito. Si tu dois croiser son chemin à nouveau, cela arrivera.

– Crois-tu, mon mari ?... Crois-tu ?

Diitréphès savait que l’enfant de Lampito, cet enfant d’étrangers, ne pourrait jamais devenir citoyen avec les lois actuelles. Il fallait que Lampito soit fille de citoyens athéniens, il fallait l’épouser, et il fallait aussi raconter que l’enfant était de lui. Le plus difficile était de changer les origines de Lampito, mais il était un homme puissant. Il y parvint. De tout cela, Lampito fut mise dans la confiance, et elle accepta. Il lui demanda aussi de couper tous les liens avec son ancienne vie, Mykalessos était lointaine. Pourquoi faisait-il tout cela ? Il s’était hissé aux plus grands honneurs, par la faveur démocratique qui choisissait ses magistrats au hasard de ceux des citoyens qui prétendaient servir au mieux la cité. Pourtant,

il était né bâtard d'un père citoyen et d'une concubine étrangère. Son inscription sur la liste des citoyens avait été faite en contrevenant aux lois, son père ayant payé pour corrompre un magistrat complaisant. C'était un secret, mais la mémoire de la rue est persistante. La rumeur était l'aiguillon de son dévouement, il fallait qu'il soit fort pour faire taire les délateurs. Mais Diitréphès, parce qu'il était le résultat d'une tromperie, voulait recréer une tromperie. Dès le soir où il vit Lampito dans sa tente près du temple d'Hermès, quand Érixys avoua qu'elle était enceinte, il évalua la qualité des géniteurs. Il imaginait déjà comment se moquer des destins avec ce qui se présentait. Toujours il avait dû servir la cité, maintenant il fallait qu'il la trompe, mais secrètement, pour ne pas perdre ses amis aristocrates. C'était une façon d'assurer sa mémoire, celle de ses origines, avec un enfant qui devrait être talentueux, comme lui-même l'avait été.

## XXVII

Le trajet de Sostratos jusqu'à Mykalessos ne dura pas cinq jours, mais seulement trois, car l'éphèbe eut l'étonnement et la chance de retrouver son cheval. L'animal broutait aux abords de l'endroit où il l'avait laissé, et ne s'enfuit pas à son approche. Sostratos passa le harnais qu'il avait conservé à un cheval en pleine forme, et put ainsi galoper à cru jusqu'à chez lui. Le cœur gros, il ne voulait pas penser à l'avenir, n'ayant en tête que son ami qui lui manquait, se jetant sur son lit dans la maison de sa mère aussi vite qu'il était arrivé. Il dormit toute la fin de cette journée, se réveillant au soir contre le corps d'une esclave jolie, que sa mère précautionneuse et intuitive avait fourrée dans son lit. Elle était nouvelle et accueillante, il l'interrogea à peine du regard. Comme elle écartait les cuisses, s'épancha ainsi la vigueur de son sexe qui ne demandait que cela. Dans le même temps, Érixys touchait au but de son voyage. Delphes, dans les montagnes, se profilait dans le crépuscule après une harassante journée de marche. Le jeune homme utilisa son argent pour se laver et coucher à l'auberge. Il s'endormit sur une paille à côté d'autres voyageurs. Cette nuit-là, il refit le rêve qu'il avait fait quand il avait dix-sept ans et qu'il avait malheureusement cassé la jambe de Sostratos. Son ami se tourna de la même façon vers lui, le visage en sang, et Érixys se mit à nouveau en colère. Et voilà que des rires et des moqueries tombaient des ramifications de l'arbre, tandis que Sostratos lui mettait dans la main une épée.

## XXVIII

– Viens par-là, l'homme... Je suis l'oracle de ce lieu. Qui es-tu ?

– Érixys de Mykalessos, fils de Pýrilampe. Tu es la Pythie ? Je ne croyais pas pouvoir arriver à te parler, quand j'ai vu tout ce monde. J'ai fait une longue route pour venir, tu sais.

– Je t'ai observé et j'ai été touchée par toi, tu ne m'as pas rencontrée par hasard.

– Pythie, merci de me parler non conventionnellement, en dehors de... l'adyton.

– Aussi, ce n'est pas le dieu qui va te répondre, mais un mortel qui va parler par ma bouche, une ombre. Allons, pose ta question avant que les prêtres nous dérangent.

– Pourquoi cette poésie, qui fait que mon frère a été tué, quand je croyais que lui, plus que tout autre, devait se conserver dans l'existence par ses aptitudes au bonheur ?

– ... Quelqu'un avait faim... regarde les hoplites sur les transports, ils ont faim aussi... hommes libres, esclaves, métèques... nous sommes tous affamés... et pour te parler franchement la chicane fait des ravages.

– Qui es-tu maintenant, Pythie ?

– Homme fuyant de chaque instant... J'ai deux procès sur les bras. Le mieux est de s'oublier dans l'action... je suis désolée pour ton frère, tu sais bien que jamais je n'aurai tué un enfant... la Grèce inquiète fait commerce de guerre. Sauf Lacédémone, qui est trop jalouse.

– Les Hellènes ont oublié l'amour ?

– L'amour est un masque... par peur l'amour est l'amour de ce que l'on domine, et la brutalité est un refuge et un isolement pour beaucoup de ceux qui essayent de vivre... notre ignorance suinte de nos appétits sur la terre comme la graisse des animaux que nous sommes et que nous mangeons, et cela coule dans les événements... on pense sacrifier pour des dieux, on sacrifie réellement sur l'autel de l'esprit individuel, au nom de la poésie de la peur, de la solitude et des désirs. Et le corps crie toujours son refus... va à Délos ! Va à Délos!... Et sers à la vieille Pythie une rasade du vin que tu tiens à la main. Ne me dis pas que c'est de l'eau !

– ... Tiens, bois... quand d'autres ont faim, toi tu as soif. Qu'est-ce que je dois chercher à Délos ?

– Un autre que ton frère a été sacrifié en imagination... voilà ce que nous mangeons... quelqu'un de talentueux, de beau.

– Pourquoi quelqu'un talentueux et beau ?

– Parce que le meilleur de l'homme se désespère de ne rien trouver de plus désirable que lui dans ce monde, il sait qu'il va s'abîmer. Alors il se corrompt et se détruit en imagination, pour exprimer ce qu'il est. C'est un appel au secours.

– Je ne te comprends pas, tu parles une langue étrange.

– Il n’y a aucun intérêt à sacrifier des médiocres ou des gens comme toi et moi. Il en meurt suffisamment tous les jours.

– Femme étonnante... comment peut-on sacrifier ceux qui sont bons et beaux ?

– Tu ne m’as pas comprise.

– ... Qui es-tu maintenant ?

– Moi. Simplement. Et je suis épuisée... je vais te dire le fond de ma pensée, à toi, car tu m’y forces comme jamais personne. Réfléchis à ce que va te dire la femme que je suis, mais ne le répète pas à n’importe qui au nom de la Pythie... dans l’histoire rêvée des hommes, il n’y eut jamais que cette poésie s’écartant d’un réel trop fade, trop ennuyeux et persistant, pour mentir et faire croire. Voilà les histoires que se racontent les gens sur eux-mêmes, dont ils héritent et qu’ils ressassent, puis qu’ils jettent dans le fossé qui sépare leur esprit de leur corps. Je crois bien que les animaux aussi aiment vivre dans ce fossé. Aussi tout n’est que poésies et malheur à ceux qui n’opposent rien aux mensonges de celles qu’ils perçoivent... n’oublie pas de mettre ton obole dans le panier en partant. Si tu veux un conseil très clair, tu es encore jeune, remplace celui que tu as perdu dans le ventre d’une femme. Si tu peux.

– Je ne retrouverai jamais l’esprit de mon frère, et même celui dont tu parles, j’en ai déjà perdu.

– Tu parles d’esprit ? Pour beaucoup, l’esprit n’est pas une chose tangible comme l’eau ou la chaleur, comme l’étendue ou le temps. Pour beaucoup, l’esprit n’existe pas au dehors de soi et n’a de puissance que sur le présent. Pour beaucoup, l’esprit est seulement la mémoire des gestes et on ne peut pas le fertiliser ou l’épuiser comme on fertilise ou épuise la terre des champs, car pour beaucoup il n’a pas d’étendue.

– Son étendue est froide et grise et désespérante, si tu veux savoir ce que je suis.

– Va à Délos, va à Délos, les réponses que tu cherches sont là-bas.

## XXIX

– Ne te fie pas à notre situation d’assiégés, Lampito. Nous sommes ouverts sur la mer et c’est par elle que les cités de notre alliance nous versent le tribut. C’est par ces routes maritimes que nous utilisons le nombre des cités que nous tenons contre celles qui pourraient faire défection, par la répression au besoin. C’est par la mer que sont alimentés nos marchés, et tant que notre marine sera puissante, notre empire se maintiendra au-dessus des factions...

– Mais... et le désastre de Sicile ? Cette jeunesse que nous avons fait partir toute armée...

- Quoi... impudente... ne m'évoque pas ce souvenir...
- Pardonne-moi ces larmes que je te fais verser, mon mari.
- Il en coûte, Lampito, de les retenir... Oh, il en coûte...
- Veux-tu que je m'en aille ?
- Non, au contraire, parlons. Il le faut
- Dis-moi...
- Notre armée expéditionnaire est anéantie, croupissante dans les latomies... des esclaves partout en Sicile... toute cette jeunesse que nous avons fait partir pleine de rêves et de confiance... quel malheur... nous sommes à bout de ressources Lampito, et je doute... déjà la cité est pleine de fureur et d'indignation et cherchent des coupables, quand nous devrions nous rassembler au contraire.
- Quel est le danger immédiat ?
- ... L'Eubée qui menace de faire défection, et nos cités d'Ionie que nous ne pourrions plus tenir... ce serait la fin de notre empire, de nos intérêts particuliers, du commerce et de la démocratie ici...
- Ce peuple qui vote la guerre...
- Crois-tu que le peuple soit complètement abandonné au populaire ? Mais il y tient, à la démocratie.
- ... J'ai vu en peu de mois que je suis ici la vie quotidienne perdre son insouciance, mon mari... les Athéniens en ont-ils assez de cette guerre ? Je n'ose pas parler pour les femmes, mais elles font le compte des larmes, tu sais.
- ... Certains réclament la paix. Mais nous ne pouvons pas traiter de paix dans notre faiblesse actuelle. Il faut un dernier effort.
- Un dernier effort...un dernier effort...

XXX

Aller à Délos ! Autant dire aller à l'autre bout du monde pour moi. J'avais eu l'honneur de recevoir l'oracle du dieu et je me devais de lui obéir. Pourtant j'aurai renoncé, persuadé de mourir sur le chemin, si je n'avais pas découvert quelques jours avant dans mon baluchon une petite bourse. C'était toute la solde de Sostratos, qu'il avait gagnée comme moi à ramer sur la trière, et qu'il me donnait. Comment le cher garçon avait-il fait pour trouver toute cette nourriture sans toucher à son argent était un mystère... oui, je crois que je serai retourné à Mykalessos sans cette aide, avec le sentiment d'un échec, dans le quotidien indifférent et insupportable de mon domaine. Je me serais sûrement promis d'attendre pour repartir dans de bonnes conditions, mais j'étais trop jeune pour accepter la patience, car je craignais l'oubli et l'imprévu. Le cadeau de Sostratos, joint à ce que j'avais, devait me donner des moyens. Mais lesquels ? Je ne savais pas. Je n'eus pas trop longtemps à attendre, sur l'agora de Delphes, pour

entendre parler de transports maritimes vers Délos, l'autre centre religieux consacré à Apollon.

Il fallait que j'aille au port, j'y étais dans la journée. Là, j'appris qu'il était possible de payer ma traversée et ma nourriture, en m'asseyant à nouveau sur le banc des rameurs. J'étais au comble du bonheur, mais je devais patienter onze jours avant de pouvoir m'embarquer. Je cherchai donc l'hospitalité en me présentant aux magistrats de la ville, et un nommé Androklès se trouva pour me l'offrir. Notre premier contact fut immédiatement chaleureux, et je fus forcé par lui de rester chaleureux pour ne pas contrarier son bonheur. Ces jours au port de Kirrha se passèrent de façon fort agréable. Mon hôte montrait son béotien à la société et je racontais pour la distraction, mais avec pudeur, les raisons de mon voyage. Je ne parlais jamais d'Endios. Ce qui pour moi n'était en réalité qu'efforts, doutes et attentes, devenait pour eux facile, certain et immédiat. Ce n'était pas de la simple politesse de leur part. C'est là que je compris combien les hommes aiment rêver et amplifier tout ce qu'ils entendent, et ne se souvenir que de l'insolite pour se tromper sur la normalité. Sur ce point je ne pouvais risquer des confidences avec Androklès, qui était mon hôte et ne voulait pas être dérangé. D'ailleurs il commençait par sentir en moi une sorte de menace, m'évitant en privé. Pourtant je trouvais, lors de ces journées, quelques personnes disponibles aimant la conversation et instruites des arts et de la politique. C'est là que j'appris beaucoup sur les peuples, les idées et les agitations de mon monde, sur des contemporains pour moi inconnus comme Démocrite d'Abdère, Zénon d'Elée... d'autres comme Aristophane, Alkibiades, Agis... je me renseignais sur Délos, apprenant qu'il était interdit de naître ou de mourir sur cette île consacrée. Enfin, je pris congé dans un banquet d'adieux de cette charmante société, persuadé plus que jamais d'être un sacré ignorant, et le lendemain j'embarquais sur le transport.

### XXXI

Le vaisseau d'Érixys a atteint l'isthme de Corinthe le lendemain. L'effort de la rame et la mésentente avec un voisin, un Éginète qui l'agaçait jusqu'à lui pisser dessus depuis le banc de rame supérieur, avaient été l'occasion d'une rixe aussitôt réprimée par des coups de fouet. Ça avait commencé par un échange de mots amical, entre deux Grecs qui ne s'estimaient pas étrangers l'un à l'autre. L'homme se disait originaire d'Égine, ancien esclave désormais affranchi, et vantait la beauté de son île. Mais il n'arrêtait pas de parler comme s'il cherchait quelque chose, et plus Érixys l'écoutait, plus il lui rappelait quelqu'un. Les autres autour d'eux s'encourageaient vaillamment à l'effort de ramer. Bientôt le jeune homme n'écoutait plus son importun compagnon. Une image traversa l'esprit

d'Érixys, celle du peltaste thrace de Mykalessos dans la gorge duquel il avait enfoncé son épée. Son voisin avait les yeux d'une victime et le jeune homme le regarda avec haine, depuis ce moment il ne put plus supporter son contact. Subitement, quelque chose n'allait pas dans l'esprit d'Érixys et l'empêchait de penser, presque de respirer. À Mykalessos, dans les suites du massacre, sa victime égarée dans les rues avait mérité son sort, comme coupable, et Érixys n'avait pas hésité à venger la mort de ses concitoyens, furieux qu'il était. Mais ce qui n'allait pas et le faisait douter, c'était ces mots qu'il n'arrivait pas à prononcer : tant que cette fureur le possédait, elle n'admettait pas qu'il perde sa propre vie. Le jeune homme venait de réaliser qu'il se pensait toujours survivant, victorieux. Était-il un lâche ? L'image du jeune Thébain qui s'était jeté le premier sur les boucliers des Thraces traversa son esprit... était-il furieux ou renonçait-il ? Tout en ramant sans écouter ce que l'Éginète lui disait, il se revit dans la palestre avec Sostratos. Comme si toute l'ardeur des jeunes, entraînés à faire l'unité dans la lutte, avec la fraternité et l'amour entre eux en récompense, aboutissait à une question qui n'admettait qu'une réponse affirmative.

– En es-tu capable ? lui cria l'Éginète.

– ... De quoi, sacré bonhomme ?

– De porter trois Thessaliens. Ah, ah !

– Bien plus capable de te trouver la panse, pourriture.

– ... Oh, oh, tout doux mon petit jeune homme. Moi je ne te ferai pas de mal.

– Moi, si.

– Tiens, voilà que tu me fais peur. J'ai envie de pisser.

De l'urine coula sur la cuisse d'Érixys, qui lâcha la rame pour lui balancer un coup de poing dans le thorax. La bagarre éclata et les rameurs poussèrent des clameurs excitées en lâchant eux aussi leurs rames, profitant d'une occasion de repos et de distraction. Presque aussitôt le kéleuste les sépara à coups de fouet, et assigna à l'Éginète une nouvelle place. Longtemps l'énervement et l'incertitude habitèrent l'esprit d'Érixys, qui prit le parti de ne plus penser, jugeant que sa colère saurait lui servir de guide. Il avait aussi besoin de se valoriser à ses propres yeux, et pensa à « ses devoirs envers les dieux qui le plaçaient au-dessus d'individus comme cet ancien esclave ». Érixys se coucha à vingt pieds de distance de son ennemi qui le menaçait encore dans une plainte lancinante.

Tous les hommes descendirent au matin au port du Lékhaion, et le pilote demanda à Érixys et à son adversaire de quitter immédiatement le transport. L'Éginète s'indigna, estimant être injustement traité, mais il reçut une volée de coups de la part des matelots. Érixys baissa la tête et se fit suppliant, sous d'autres moqueries. S'il restait planté là avec cet individu, ce serait trop honteux. Les hommes ont ensuite halé le vaisseau sur la terre ferme le long de la piste

aménagée, ce Diolkos qui permettait l'ouverture sur le golfe de Saronique. Érixys avait poussé de toutes ses forces à l'arrière du vaisseau, espérant qu'on ne le chasse pas. L'Éginète les avait suivis en l'insultant, jusqu'à ce qu'un matelot réussisse à l'atteindre d'une pierre dans la figure. Le jeune homme l'avait vu tituber et s'asseoir sur le chemin en silence. À mesure qu'il s'éloignait, Érixys avait beau avoir des doutes qu'il ne pouvait ni expliquer ni nommer, une sorte de satisfaction cruelle les recouvrait et elle le rassurait. Le vaisseau remis à flot après quarante stades d'efforts éprouvants leur ouvrait la mer Égée et la route de Délos. Bien des rameurs s'étaient opposés à ce que le jeune homme soit chassé à ce moment et il put continuer son voyage.

### XXXII

– Ce vaisseau est celui de Délos, il transporte une théorie de Delphes et ne peut pas être dévié de son chemin, au nom d'Apollon préservateur.

– Comme les autres, nous le détournons pour éviter que notre présence ici soit connue. Les ordres de Khalkideus sont clairs. Mais nous vous relâcherons juste avant d'atteindre notre objectif, ne vous inquiétez pas.

– Nous ne nous inquiétons pas.

– Amarrez ce câble à la proue de votre bâtiment. En cas de fuite nos trières vous éperonneront.

Alkibiades a persuadé les Lacédémoniens qu'il saurait provoquer la défection des villes d'Ionie, par l'exposé précis de la faiblesse d'Athènes. Il est ainsi parti pour assister un des leurs dans une escadre de cinq vaisseaux voguant vers Khios, contraignant les bâtiments qu'ils rencontraient à les suivre pour éviter d'être repérés. Le vaisseau transportant Érixys fut le second et dernier à être détourné, alors qu'il venait de doubler l'île de Sériphos, à une demi-journée de voile de Délos. Encadré de quatre trières, le convoi des captifs encordés au vaisseau amiral progressait à force de rame, aucun vent ne venant gonfler les voiles sur l'onde calme de la mer Égée. Tout en ramant en cadence, Érixys souffrait d'une balafre dans la paume de la main qu'il s'était faite en tombant sur le Diolkos. C'est à la tombée de la seconde nuit, quand les vaisseaux avaient jeté l'ancre dans des hauts fonds au large d'Icarie et que les équipages se reposaient, qu'un étrange spectacle se produisit. Un canot illuminé de flambeaux quitta le vaisseau amiral pour longer les flancs des bâtiments captifs. On y jouait de la flûte et du tambourin entre deux stances du poème de l'Odysée, et un homme debout et drapé de blanc chantait les vers d'Homère en y appliquant les accords d'une lyre. Les équipages appréciaient cette distraction inattendue. Érixys avec d'autres se penchait par-dessus bord pour mieux apprécier le spectacle. Quand le canot merveilleux passa à sa hauteur, il eut l'idée de se laisser tomber dans la mer. Il

bascula la tête en avant pour se retrouver surnageant entre les deux bateaux. Il avait l'intention de voir ce qui se passerait. De son bord les rameurs lui tendaient les mains pour qu'il remonte, mais il s'éloigna d'eux de quelques brasses maladroitement. L'homme à la Lyre croisa son regard et lui fit signe de venir. Quelques personnes sautèrent à la suite d'Erixys, mais tandis que ce dernier montait à bord du canot, Alkibiades donna le signal du retour à ses rameurs et le spectacle cessa. Il parla à Erixys en dialecte attique nuancé d'un défaut de prononciation, et le jeune homme qui ne savait pas qui il était se demandait s'il avait eu une bonne idée.

- J'attendais quelqu'un. Dis-moi ce qui t'amène, garçon.
- Je... souffre de ma main. Tu parais assez riche pour avoir des onguents.
- ... Montre-moi ça.
- ...
- Le pommeau de la rame est contre-indiqué. Je te propose de me tenir compagnie jusqu'à notre prochaine escale, le temps de te soigner.
- D'accord.
- Mais as-tu sous ton banc de rame quelques affaires à récupérer ?
- Rien d'autre que la ceinture de cuir que tu me vois porter en bandoulière.
- Attention à la rouille sur les monnaies béotiennes...
- ... Euh... je suis de Mykalessos, c'est vrai... Erixys, fils de Pylilampe...
- Salut, Erixys. Je te dirai seulement de moi que je suis comme Ulysse qui cherche le chemin d'Ithaque. Mais pour l'instant nous voguons vers... Khios.
- Khios ? Elle est pour Athènes, je crois ?
- On le dit.
- Et vous êtes des vaisseaux du Péloponnèse ? C'est ce qu'ils disaient à bord...
- C'est exact. Mais nous bavarderons mieux autour d'une coupe de vin. Passe devant et grimpe à l'échelle, je te prie.

### *À la recherche d'Endios*

- « – Voyons voir si il a évolué...
- ... Endios, encore une fois je te pose la question. Je vais faire ici ce qu'on ne doit pas faire avec des mots. Je vais contraindre des esprits en étant précis. Mais j'ai tant conscience des faiblesses de mon discours. Est-ce que je devrais me taire ?
- Mon maître ne nous battait pas quand nous disions des bêtises.
- ... Tiens, on dirait que j'ai les yeux mouillés... les atropos dominants éliminent les autres possibles, jusqu'à se désagréger eux-mêmes s'ils deviennent seuls. La conscience, exprimant les possibles, est toujours à la racine. L'esprit ne peut

*s'empêcher d'idéaliser des enchaînements de symptômes, toujours en opposition à d'autres atropos. Ça ressemble au fonctionnement d'un cerveau...*

*– Sauf que moi, la conscience, je ne suis pas dans ta tête ni même dans ta réalité.*

*– ... Tu es une pause libératrice, tu ne peux pas te trouver dans un atropos dominant, donc dans la réalisation des idéaux. Les actes des individus et même les évènements sont des enchaînements de symptômes déterminés par les similitudes que les atropos imposent. Ce n'est pas de la conscience, c'est du désespoir... si la volonté existe, c'est seulement pour stopper l'enchaînement, dans l'espoir de rencontrer des ouvertures de conscience pour redéfinir les symptômes. Les fameuses coïncidences d'évènement que la causalité n'explique pas cachent un sens plus vaste, ouvrent un univers de possibilités inédites. Quel est ton langage, Endios, là d'où tu viens ?*

*– Langage honnête des enfants qui aiment la vie.*

*– Ton déterminisme et le mien coïncident sur les mêmes symptômes ?*

*– Oui, car nous avons un tas de vécus en commun.*

*– Oh ! Maintenant je précise davantage, Endios. Peut-être que je te quitte, car je suis moi-même dans un atropos, dans un faisceau d'atropos, ou choc, ou superposition... je ne sais pas l'exprimer... maintenant je vais prendre des exemples... il le faut.*

*– J'aime et je crains ce mot !*

*– Tu m'écoutes ?*

*– Oui. Que vas-tu dire ? J'aimerais que tu conserves la verbalité seulement quand je suis là, moi ou le groupe de coïncidences affranchi des dimensions de ta réalité. Tu m'écoutes ?*

*– ... Dans le pays d'Olga, deux mille quatre cents ans plus tard, à l'époque où Édouard la rencontra, rien n'avait changé par rapport à ton monde, Endios. L'atropos de race était en opposition avec celui de l'argent, à moins que ce ne soit celui de la santé en opposition avec celui de la débilité. Chacun prétendait fatalement à devenir dominant et faire l'unité, en se servant des corps et des mentalités.*

*– Arrête de les nommer comme bon te semble, car tu viens de reconnaître que ce sont eux qui te possèdent maintenant et que tu n'y peux rien. Mais ton bonheur est ma présence. Et je ne sais pas qui c'est, Olga et Édouard. Si tu les nommes, tes atropos qui me cassent la tête, tu vas en faire des dieux à l'ancienne mode. Cherche plutôt pourquoi ils existeraient, tes atropos.*

*– Je parlerai de leurs traces, qui leur ressemblent. Elles sont les déterminismes de notre monde. Ils ont tous été des libérations joyeuses à leurs débuts, des preuves de consciences, preuves que les traces symptomatiques des évènements à l'intersection du réel étendu et des imaginaires avaient changées. Ils*

*prétendaient à l'universalité en idéalisant des possibles et la croyance était inévitable. L'utopie était souvent une société « amoureuse d'elle-même », de façon à mimer dans les symptômes la pause libératrice et joyeuse de la conscience. On avait alors imaginé la fraternité sans contraintes, à l'œuvre dans un lien social idéal, au-delà du « chacun-pour-soi quotidien » par exemple, mais ce n'était pas ce qui arrivait en l'état de la réalité possible. Les atropos déterminaient les symptômes, et l'un d'eux devenait dominant. Alors son lien social devenait contraignant pour la vie et la discorde ne tardait pas à symptomatiser les heurts inévitables avec d'autres traces d'atropos, pour retrouver de la conscience. Parce que c'était la structure de l'espace des atropos. Ce n'était qu'à la frontière d'un atropos faible, comme l'amour, que la conscience pouvait se trouver et ouvrir des mondes.*

*– Bah, au moins tu m'as trouvé une jolie place ! »*

### XXXIII

– Que vas-tu faire à Délos ?

– La Pythie m'a demandé d'y aller.

– L'oracle de Delphes t'a parlé ?

– Non conventionnellement, elle m'a dit.

– Mais demain, nous devons vous relâcher sur un point du continent, et nous conserverons vos vaisseaux pour l'armée.

– Mais comment je vais aller à Délos, alors ?

– Je ne peux pas te garder à bord, Khalkideus me l'interdit. Il y a un temps pour la distraction et un autre pour la guerre, tu sais. Au fond je suis de son avis.

– Tu as eu ta distraction avec moi, et maintenant je rentre dans l'ombre avec plus de problèmes qu'avant.

– J'enverrai un avis te chercher dans quatre jours. Tiens-toi prêt sur le port de Korykos, dès que ce bâtiment y accostera. Je trouverai bien un moyen de te débarquer plus tard à Délos.

– Mais qui es-tu ?

– Alkibiades l'Athénien, fils de Klinias. Poursuivi par la haine de mes ennemis.

– Alors j'ai confiance. Tu es un personnage puissant et tu me veux du bien.

– Pourquoi ? Ne compte que sur toi-même, car je ne suis pas maître des hasards de la guerre. Mais je ferai mon possible pour te plaire. Si le bateau n'est pas là, tu te débrouilleras.

– Il viendra, j'en suis sûr.

– Prends ces quelques drachmes.

## XXXIV

Les autres étaient partis chacun de leur côté pour gagner des villes portuaires à la chance des chemins, et Érixys était resté sur place attendant que son ami Alkibiades tienne sa promesse. Il avait été déçu, aucun vaisseau n'avait accosté au port pour lui. Il fallait donc qu'il se débrouille. Étranger dans cette bourgade, il avait été vite repéré et dépouillé de tout son argent durant un sommeil très imprudent sur la jetée du port. Toujours bloqué à Korykos après dix-huit jours, Érixys voyait ses ressources et ses espoirs s'épuiser. Il en était venu à aider les pêcheurs autant que ceux-ci lui donnaient quelques poissons, ou bien ramassait dans les restes des marchés de quoi se nourrir. Naïvement, il avait cru quelque temps que l'avis viendrait quand même, mais il était vain de l'attendre malgré ce qu'Alkibiades avait dit. Il pensait partir à Milet, dès que cette cité serait à nouveau ouverte aux liaisons maritimes vers Délos, car elle était bloquée par des opérations militaires. Il fallait survivre et patienter.

Érixys se trouva seul devant lui-même comme il ne l'avait jamais été. Polyanéos lui avait parlé de l'hubris, ce grand défaut des barbares, mais ce n'était pas suffisant. Inconnu de lui était cet enfermement qu'il ne voyait pas, et pour abattre ces murs sans résistance il devait soit se détruire dedans soit les nommer. Tandis qu'il s'exerçait à nager en mer et à flotter sur le dos, en souvenir de Lampito, il oubliait la piété et la mesure, seule façon qu'ont les hommes de conserver un peu de soins pour eux-mêmes. Un matin qu'il errait sur la plage, son regard se posa sur un rocher émergeant de la mer. L'écume de la houle l'ourlait d'une frange blanche, et il semblait proche. Érixys pensa qu'il ne devrait pas essayer de l'atteindre à la nage. Il fit quelques pas de solitude sur le sable, mais le dieu ne cessait pas de lui poser la question. Le jeune homme entra dans l'eau comme en rêve et nagea vers le rocher contre la houle. À mesure qu'il s'en approchait il goûtait d'avance la satisfaction de s'y reposer, mais à peu de distance de son but ses forces l'abandonnèrent soudainement. Il s'arrêta dans l'eau, se demandant s'il fallait poursuivre ou retourner vers la côte. Pour la première fois il se retourna, et il ne comprit pas pourquoi il était si loin dans la mer. Déjà la panique l'envahissait, et il se sentait couler. Il allait donc se noyer bêtement, et ne finirait pas son voyage. Où étaient les dieux ? Il n'y avait plus que lui. Ce n'était pas la peur devant la mort qui le possédait, c'était le désir d'abandonner, de se reposer, de finir de s'épuiser douloureusement à trouver des forces qui n'existaient plus. Érixys pensa que c'était tellement triste, et il eut pitié de lui-même. Son corps lui disait que la noyade ne serait pas douloureuse et la mort rapide, mais il refusa d'être d'accord puisqu'il pensa à faire la planche, et cet effort le sauva. Battant des pieds de façon moins épuisante, il commençait à récupérer quelques forces, gardant encore ses yeux fermés sous le soleil. Il

espérait que le courant le ramènerait vers la rive, et en regardant à nouveau le rocher qui s'éloignait, il reprit espoir. Ainsi c'était donc à ça que menait la fatigue de vivre ? La mort dans les travaux guerriers, c'était pour Éros prisonnier d'Arès ? Érixys, nageant et faisant la planche pour gérer ses efforts, put enfin regagner la terre ferme. Non seulement Ares ne lui donna pas Éros, mais il continuait de lui poser la question. Indécis, se craignant lui-même, il s'échappa le soir vers le bourg de Korykos, cherchant avec les prostituées du port les plaisirs d'une vigueur sexuelle accrue par le risque mortel qu'il avait vécu.

## XXXV

Personne n'est plus là et je m'aime si peu, que je suis sans défense. Je m'accroche à des images... je crois que le peltaste qui a tué mon frère ne pouvait même pas le voir. Je tourne autour du visage de mon frère. La nuit dernière j'ai essayé de le trouver dans les étoiles. On dit qu'elles sont des trous par où passe la lumière de l'Olympe... nous n'avons pas beaucoup de mots, mais c'est mieux que rien. Par Hécate ! Je ne peux pas laisser ce dieu tuer ce qui reste de ma race ! Il veut me remettre à la mer, mais je ne dois pas lui obéir ! Ne pas y aller avec cette hubris ! La nuit me dit que si je poursuis Arès en même temps qu'Éros, Endios sera sacrifié à nouveau. Pour que mon frère si talentueux vive, je ne dois répondre à la question d'Arès que s'il libère Éros aux ailes d'or. Alors, oui, je serai capable de bien des choses, et ce ne sera plus ce dieu humiliant et trompeur qui m'y forcera. Ce ne sera plus entre les murs de ce dieu double qu'elles s'accompliront. Pourtant il me possède encore, je le vois dans les tessons des poteries qui coupent, dans les parapets à franchir, dans les moindres choses où sa présence tuante trouve tant d'espace. Je suis sûr qu'il veut détruire tous ceux qui veulent le nommer, tous ceux qui veulent dire qu'Arès n'est rien sans Éros enchaîné. Je crois que cet imposteur ne libérera pas son captif tant que je ne libérerai pas moi-même l'enfant. J'y ai beaucoup réfléchi... je dois faire sortir de moi cet Éros. C'est plus une lutte qu'une prière, et si cela fait revenir mon frère, la volonté du dieu sera accomplie.

## XXXVI

Message de Lampito fille D'Hermion à Érixys fils de Ppyrilampe

Mon ami,

Je remets à nouveau Lykhas sur les chemins pour te porter cette lettre. Je t'ai déjà écrit, mais tu étais parti en voyage et je ne sais pas si tu as eu ma première

lettre. Elle a été confiée à Sostratos. J'espère que tu me répondras cette fois, si tu es rentré. Parle-moi de toi, s'il te plaît. Si tu as quelques rancunes pour ta Lampito, sache qu'elle ne les mérite pas et qu'elle s'est souvent préoccupée de ton sort. Ton fils est né ! Il vit, il a déjà huit mois, il s'appelle Eurymaque et il est vigoureux. Je te dirai qu'il a une petite tache sur la fesse, comme toi. Sache aussi que Dii m'a épousée. Tu sais, la condition des femmes à Athènes est moins libre que dans notre campagne, je m'en suis aperçue. Même si Dii est gentil et plus attentionné que bien d'autres, je songe souvent à toi. Tout ce luxe et ce confort que j'ai ne me font pas t'oublier, et nos courses sur la plage me manquent. Tu sais que j'aime être secouée, et Dii ne t'est pas comparable de ce côté-là. Il vient à nouveau de partir en expédition, du côté de l'Ionie cette fois. Tu peux venir nous voir à Athènes. Ton fils va grandir, il nous unira bientôt si tu le veux. Il aura bientôt un pédagogue rien que pour lui, et tout le reste aussi. Comprends-moi. Je prie Éros pour que nous nous retrouvions au moins une fois. Réponds-moi quelque chose si tu as cette lettre, ce que tu voudras, mais réponds.

## XXXVII

Les rumeurs d'Athènes sont venues jusqu'à Lacédémone, et Agis s'est complu à les croire. Le mal était toujours mieux cru que le bien s'il appartenait au passé qu'on ne pouvait modifier, il grandissait par l'obsession de tout vouloir maîtriser. Ceux qui initiaient la rumeur le savaient, mettant en évidence le défaut universel de ne pas faire confiance à l'avenir, et Agis est allé trouver sa femme. Il a interrogé cette valeureuse aux cheveux courts. Elle a déclaré des œillades avec Alkibiades, quelques privautés au détour d'un couloir, gardant le silence sur la douceur qu'elle avait voulu goûter chez cet homme. Il n'en fallait pas plus pour que la rumeur inventée à Athènes prenne les apparences de la certitude dans le cœur d'Agis, et que la somme des frustrations de sa vie s'exprime par ce prétexte. Il est dangereux pour un particulier, et même impie devant les dieux et absurde devant la raison, de détruire quelqu'un qui renforce l'État par ses services, quand le salut de tous passe par celui de l'État. Mais Alkibiades n'était plus utile depuis ses échecs en Ionie. Khalkideus s'était plaint dans une missive de ses extravagances. Alkibiades passait désormais pour un intrigant, pendant les austères repas collectifs des égaux. Cela devenait une affaire d'État, et cet homme était sûrement perfide pour les épheures de Lacédémone qui l'avaient en amitié, comme il l'avait été avec la reine Timaea. Cela devait servir l'État, Agis sentait le moment proche de punir le prétentieux. Personne ne s'opposa, lors du repas suivant, à ce qu'on se débarrasse d'Alkibiades. Une lettre fut rédigée pour le navarque de la flotte péloponnésienne, et Astyokos reçut une injonction en peu de mots, qui n'était pourtant pas un ordre. Alkibiades fut informé qu'on

réclamait sa mise à mort et comprit aussi qu'on ne le craignait pas, puisqu'il était averti. Pris de crainte et vexé à nouveau, il n'avait plus qu'à continuer d'intriguer, par ses conseils, auprès d'une puissance, cette fois-ci pour Athènes. Autant que le monde des Hellènes l'accordait à un homme, il se disait qu'il finirait par imposer son talent et sa valeur, bien décidé à donner un visage divin et fastueux, multiforme et plus qu'humain, aux froides passions humaines qui le menaçaient. Peu importait sous quelle constitution il rentrerait dans son Ithaque, son vrai visage dans l'imaginaire complaisant des hommes était écrit par eux dans les stables étoilées. Calé au fond de l'avisio qui naviguait vers Iasos où se trouvait le satrape de perse, pour la première fois depuis bien longtemps, il rendit grâce à Apollon.

## XXXVIII

Érixys a passé tout l'hiver à Korykos, vivant au jour le jour, sans trop savoir ce qu'il attendait. Deux fois il manqua une occasion de gagner Délos, s'il avait été au bon endroit au bon moment. Deux fois, il ne le sut même pas. Cette bourgade l'enlisait. Lentement il lui devenait difficile d'accomplir des choses, même simples. Il s'était décidé à agir à la belle saison, et quand le printemps arriva, il se força à aller à Milet. Il y avait si peu de nourriture dans son baluchon et encore moins d'espoirs dans sa tête, mais au moins il quittait cet endroit comme on s'échappe d'une prison envoûtante. Après trois jours de marche, il franchit les murs de Milet, puis se rendit à l'arsenal maritime. Là, il se proposa comme rameur sur les trières péloponnésiennes. Il ne fut pas engagé, les effectifs étant complets. Sortant du bâtiment, il était aussi perdu que dans sa nage vers le rocher au large de Korykos. Il avait faim, il était épuisé, il lui fallait trouver du repos pour se refaire des forces et éviter de mourir d'inanition, comme en une noyade terrestre. Il resta tout le jour aux portes de l'arsenal près d'une fontaine fraîche. Vaguement il se souvenait du port de Kyrrha et du succès qu'il avait obtenu là-bas, mais il ne pouvait pas faire ça ici, car il se sentait trop sale, trop usé, trop fatigué, trop vieux. Il ne dépendait pas seulement de sa volonté que les murs qui l'enfermaient s'effondrent, mais il avait la force de surnager, et tel un dériveur immobile il accosta encore une fois au rivage en la personne du navarque Astyokos. Cet homme au visage sec et nouveau rentra à l'arsenal. Il lui donna un coup de pied dans les fesses pour le réveiller.

– Alors, mon petit. Tu crèves de faim.

– ... Qui es-tu...

– Astyokos, navarque lacédémonien.

– Ah ! Au nom d'Alkibiades, seigneur, engage-moi ! J'ai faim !

– Au nom de qui ?

- Alkibiades !
- Mais, mon petit, ce gremlin intrigue chez nos ennemis, maintenant.
- Quoi ? Ah ? Ah bon ?
- Eh oui, bien sûr.

Érixys, une fois lavé et nourri, dut raconter à Asthyokos ce qu'il savait d'Alkibiades. Ce dernier l'écouta sans émotion apparente. Âgé de soixante-deux ans, la vieillesse ne le pénétrait pas en profondeur. Érixys, qui avait entrevu la mort, se disait que celui-là la connaissait bien mieux que lui. Le corps formé dans l'action depuis la jeunesse, il paraissait aussi très intelligent, endurant et volontaire. Quel dieu suivait-il ainsi ? Le jeune homme se rappelait ses propres pensées tout en se gardant bien de les exprimer. Il pensait à Éros captif d'Arès, avec sa question oppressante toujours réussie par des hommes comme ceux-là. Ils avaient des réponses, c'était des penseurs en actes, impassibles... mais possédés de ce dieu double, Érixys le sentait. Ce n'est pas sur le dos de ces taureaux qu'il aurait osé faire la culbute, car la force qu'ils avaient acquise à chercher Éros sans le trouver était impressionnante et dépassait la sienne.

- Veux-tu savoir pourquoi tu m'as relevé dans la rue ? Ce que je cherche ?
- Oui.
- Je voulais aller à Délos parce que la Pythie me l'avait commandé. Je viens de Béotie... Mykalessos, tu sais ? Il y a eu un massacre là-bas ? Mon frère...
- Bon, bon. Je t'engage comme épibate pour trente jours. Mais d'abord tu vas suivre une formation au métier des armes. On va te donner une épée.
- Bien... je...
- Xanthias !
- Oui, commandant !
- Inscris ce jeune homme sur le rôle des épibates et amène-le aux dortoirs ensuite... et... jeune homme !
- Oui, commandant ?
- Termine ton voyage à Délos.

### XXXIX

Le navarque Astyokos était pensif. Il tenait dans sa main une dépêche de Phrynokos, stratège Athénien commandant de la flotte qui se trouvait alors à Samos. Ce dernier l'informait qu'Alkibiades, réfugié en Perse, travaillait contre les intérêts de Lacédémone en réconciliant le satrape Tissaphernès avec les Athéniens. Cela, Astyokos le savait déjà. Tissaphernès était l'arbitre de ce moment de la guerre en prodiguant les subsides financiers du roi de Perse aux Lacédémoniens, et il était vrai qu'Alkibiades l'incitait à ne pas faire gagner ces derniers mais plutôt à user la puissance des Grecs les uns contre les autres en

prolongeant la guerre, servant ainsi beaucoup mieux les intérêts du grand roi. De fait, Astyokos recevait de plus en plus mal les subsides nécessaires à l'entretien de sa marine. Le navarque réfléchit. Il alla marcher sous la coursive, s'efforçant à ne pas faillir par naïveté et espérant par la patience s'éclaircir l'esprit. Il savait que les oligarques d'Athènes rechignaient à supporter les charges de la guerre, et que depuis le désastre de Sicile leur empire ne pouvait plus longtemps se maintenir. Alkibiades le savait aussi, et le but de ce fantasque était de rentrer chez lui. Il y avait là quelque chose à éclaircir, qu'il saisissait mal. Vers la fin de la journée il aperçut le jeune Érixys s'entraînant au maniement de l'épée. Il demanda à son intendant de le lui amener dans la soirée.

– Commandant, à tes ordres.

– Tu m'as dit que tu connaissais Alkibiades ? Dans quelles circonstances ?

– On a couché ensemble sous les étoiles.

– Tiens ! Par Zeus, tu vas venir avec moi le retrouver, ce drôle. Tu veux ?

– ... Je veux débarquer à Délos et me noyer dans la mer.

– Tu es toi aussi un extravagant. Ta présence inspirera peut-être Alkibiades et j'apprendrai mieux de lui ce que je veux savoir. Nous partirons pour Magnésie demain. Tiens-toi prêt. Xanthias !

– ... Oui commandant, j'ai entendu commandant.

Magnésie était sur le continent, sur cette frontière un peu floue avec le monde des cités, qui finissait à près de deux cents stades du littoral et se trouvait à une grosse journée de cheval de Milet en remontant vers le nord. Le convoi du navarque, constitué d'un chariot et d'une escorte de six cavaliers, se mit en route à l'aube et atteignit cette cité en fin d'après-midi. Le soleil déclinait derrière les collines quand le Navarque et Érixys se présentèrent devant la résidence de Tissaphernès. Le satrape était absent, Astyokos demanda à voir Alkibiades et l'intendant les conduisit vers les maisons des hôtes. Alkibiades, qui avait accepté de les recevoir, jouait de la lyre dans la cour. Astyokos alla vers lui avec la seule présence d'Érixys qui le suivait. Le jeune homme avait le cœur qui battait au rythme de l'angoisse et de l'espoir. Quand Alkibiades eut terminé sa mélodie, il se tourna vers eux.

– Tiens Érixys ! Bonjour mon bon, comment ça va pour toi ?

– ...

– Réponds à Alkibiades. Tu n'es pas là pour faire la carpe.

– Ça va, merci.

– Laisse donc, Astyokos. C'est un noble jeune homme, mais poétique d'une seule façon. Mon cher navarque, l'abolition de cet odieux gouvernement démocratique est proche. La fin des hostilités vaut bien quelques insuffisances à payer la solde, non ?

– Démontre-moi la fin des hostilités.

– Un conseil d'oligarques doit prendre le gouvernement à Athènes, des contacts sont pris un peu partout. Comment est-ce possible dans notre cité démocratique, le populaire étant si habitué à se penser libre ? La seule chose qui nous importe, démocrates, populaires ou aristocrates, c'est le maintien de notre empire. Là-dessus, pour des raisons diverses, tout le monde s'accorde. Comment le maintenir ? Il faut donner du mou. Cela se fera en laissant libre les cités de choisir leur constitution. Ça suffira aux hommes, ils accorderont leurs motivations et leurs espoirs sur ce chiffon. C'est là notre ultime marge de manœuvre.

– Vous croyez que les villes tributaires resteront avec vous quand elles seront un peu libres ? Vous ne craignez pas qu'elles viennent à nous ?

– L'argent du Perse aidera à les contenir. À terme, une alliance entre nos deux cités partageant les mêmes valeurs est aussi envisageable. Qui se ressemble s'assemble.

– ... Devant un ennemi étranger comme le Perse, oui. Sinon, la différence s'impose irrésistiblement. Vois où nous en sommes. Je ne suis pas convaincu.

– Si tu parles comme ça, navarque, tu empêches les hommes de trouver une raison pour s'être battus.

– C'est bon... lis cette dépêche que j'ai reçue.

– ... Évidemment, je ne suis pas surpris. Ce Phrynikos fait de l'opposition, et rien de ce que je fais pour ma patrie ne lui convient. Cet homme ne souhaite pas le changement de constitution.

– Je ne sais quand même pas quoi penser de toi.

– Demande à Érixys, essaie voir.

– Érixys, ton avis ?

– Je vais peut-être vous étonner, mais moi aussi je sais faire des phrases.

– Oh, oh, vas-y ! C'est notre spécialité !

– ...Obscur soldat sur vos bateaux, je suis quand même un homme, et un homme libre...

– Et alors, c'est tout ce que tu as à dire ? Tu vas t'en aller, mon bonhomme.

– ... Alkibiades manœuvre les désirs à son aise.

– Mais bien sûr, et alors ?

– Et alors tout ce qu'il fait croire maintenant, les autres se donnent la peine de le faire mais jamais lui... il n'y croit pas, il compte sur le temps pour faire croire ce qu'il faudra plus tard.

– Si, j'y crois sur le moment. Ce sont les meilleurs conseils pour qui m'écoute et je ne trompe personne. Après, ce sont les dieux qui décident.

– Tu crois aux dieux, maintenant ?

– Pour le coup, tu deviens importun Érixys. Depuis tout petit je fais ce qu'on attend de moi, et très bien. Tu vas peut-être t'en aller.

– Moi aussi je peux donner des conseils comme les tiens ! Commandant, proposez à Alkibiades d’écrire à Samos pour faire connaître que ce Phrynikos a essayé de vous rendre service. Il n’est pas nécessaire d’être Alkibiades pour savoir que ce sera mal accueilli !

– Comme il est intelligent ! Il devance mes pensées ! Astyokos, donne-moi cette lettre, et aide-moi à éliminer un adversaire de la paix... d’accord ?

– Ça n’empêche pas le soleil de se lever et de se coucher, toutes vos imaginations n’ont pas de force. Seul mon frère avait de la force et votre guerre l’a tué... Ah ! Tu me frappes !

– Tant pis pour ce coup de poing, mais il l’a mérité.

## XL

Alkibiades avait demandé à Astyokos à ce que le jeune homme reste avec lui, et le navarque avait accepté, tout en lui faisant remarquer que personnellement, il ne lui pardonnerait jamais sa conduite devant l’armée pendant son service pour Sparte. Pour toute réponse, Alkibiades eut un geste de dénégation et demanda à un domestique de conduire le jeune homme au bivouac, pour qu’il y rende l’équipement d’épibate qu’il portait, et qu’il revienne ensuite vers lui. Il lui fit aussi apporter une chlamyde pour se vêtir. Ce dialogue se passa devant Érixys, qui resta muet. Il lui sembla soudain que les dieux le favorisaient, et il retint l’expression de son bonheur tandis qu’il suivait l’esclave au dehors de la résidence. Alkibiades répondit alors à Astyokos.

– Un jour viendra où des hommes comme toi se serviront de ces amours pour faire des combattants efficaces, et après cette impiété notre monde aura passé. Puisse ce jour ne pas durer trop longtemps.

– Toujours tes bons conseils, hein ? Tu ne peux pas t’en empêcher. Maintenant tu fais le devin.

– Je garde ce jeune homme avec moi seulement pour lui permettre de terminer son voyage.

– Comme tu veux. Je te le laisse pour la même raison.

Astyokos s’en alla à son tour, il allait demander l’hospitalité chez le satrape de façon à pouvoir s’entretenir avec lui dès que possible. Il se demandait s’il fallait faire un rapport à Sparte en l’état actuel des choses. Cet homme croisa Érixys sur son chemin en lui posant amicalement la main sur l’épaule au passage, mais sans rien dire ni le regarder. Il était content pour ce jeune homme dont il n’avait pourtant pas pu évaluer l’abnégation. Alkibiades demanda à ce qu’on apporte un aulos, une lyre et une chaise, puis recommença à jouer de son instrument. Érixys arriva et s’assit de lui-même sans poser de question, ayant tout de suite

compris l'invitation. Comme tous les enfants grecs il savait jouer de l'Aulos, et un long moment la musique emplît la cour.

– Je ne t'ai pas fait trop mal en te frappant ?

– Non, mais tu m'as étonné. Que voulais-tu dire tout à l'heure, en me disant poétique ?

– ... Poétique d'une seule façon ? Une belle victime ! Je reconnais ça dans tes yeux... tu verras ce que je veux dire si un jour tu es capable de reconnaître quelqu'un.

– Considère ça comme une offrande dont je ne suis pas responsable.

– Je vais te faire conduire à Délos.

– ... Merci. Connais-tu un nommé Diitréphès, stratège avec une barbe rousse ?

– Il est à Samos en ce moment.

– Il m'a pris ma femme enceinte de moi il y a deux ans. Je voudrais avoir des nouvelles.

– Moi, je ne peux pas t'aider pour ça de façon apparente. Ça ferait des vagues. Tu vas devoir aller le trouver tout seul à Samos. Préviens-moi au plus tard demain soir si tu veux partir pour Délos... viens, suis-moi... je t'ai fait préparer un lit dans cette maison. Le gros qui joue aux dés près du flambeau là-bas va t'y conduire.

– ... Merci, seigneur. Je ne sais pas comment te remercier.

– Tu me fais espérer quelque chose aussi fortement qu'un certain Socrate... je ne sais pas quoi, mais ça me réjouit, et pourtant tu n'es pas comme lui. Et maintenant bonne nuit.

– ... Tu vas continuer à jouer de la lyre ?

– Non. Le silence avec toi me distrait plus que les discussions avec bien des gens. Bonne nuit.

## XLI

Le bien était toujours mieux cru que le mal s'il appartenait à un avenir qu'on pensait pouvoir maîtriser. Érixys avait choisi de différer son voyage à Délos. Le jeune homme avait donné sa réponse à Alkibiades dans la soirée, après une journée oisive à flâner dans Magnésie, à aider les pêcheurs du port comme il en avait l'habitude, pour finir par jouer et boire avec eux dans une échoppe. Tout ce temps il avait espéré savoir de lui-même ce qu'il allait décider. Ce jour-là, Alkibiades avait couru pour le plaisir la campagne à cheval, avec les lieutenants de Diitréphès, pour ensuite se délasser dans les bains publics en conservant toujours une escorte de protection avec lui. Il était propre et parfumé dans la cour de sa maison quand Érixys vint lui donner sa réponse.

– Je dois me hâter de trouver Diitréphès tant qu’il est à Samos. Après, je trouverai bien l’occasion de gagner Délos, maintenant que je suis avec toi, Alkibiades.

– Pourquoi fais-tu ça ?

– Je viens de te le dire.

– Ton raisonnement ne m’intéresse pas. Beaucoup trop de raisonnements sont possibles. Dis-moi le sentiment qui te domine.

– Une sorte de désir. Une sorte de doute, une vraie crainte... aucun bonheur.

– Et si tu meurs en chemin pour ce désir ? Pourquoi croyez-vous toujours que l’avenir va ressembler à vos désirs, vous les hommes ?

– Pour apprendre, je pense.

– Apprendre quoi avec un tel esprit ? Ainsi nous sommes esclaves et vulnérables. Je croyais que le plus important était de finir ton voyage... je t’offre une occasion immédiate et certaine d’aller à Délos et tu la repousses pour un imprévisible voyage à Samos !

– Heu... et bien... c’est que je conçois mon arrivée à Délos comme une sorte de... fin.

– Quoi ? Tu penses t’y installer ? Et pour y faire quoi ? Ce n’est qu’un sanctuaire.

– ...

– Tu m’inquiètes, me parles-tu de suicide ? On ne peut pas mourir sur cette île consacrée.

– Fais le compte des morts dont tu es responsable et ne t’inquiète pas de la mienne.

– ... Je viens de me retenir de te gifler ! Ceux qui m’ont suivi ont pris leurs responsabilités, ils m’attendaient, tu comprends ? C’est la jeunesse qui vivifie les rêves du monde, en réaction à l’imaginaire des vieux ! Et d’ailleurs... presque tous ceux qui meurent prématurément sont des vicieux ou des imbéciles qui de toute façon doivent mourir naturellement, et la plupart du temps je ne les vois pas descendre dans l’Hadès... Oh, et puis va où tu veux ! Mais reviens !

Érixys soupira en disant « c’est bon, j’irai à Délos puisque ton désir vaut bien le mien ». Puis il laissa Alkibiades assis dans la cour, rougissant sous le coup d’une émotion inédite pour lui, se servant un gobelet de vin qu’il avala d’un coup. Érixys alla s’allonger sur sa paille et se voua à l’oubli, avant que le sommeil ne vienne l’emporter. Deux jours passèrent, quand il eut à nouveau une conversation décisive avec Alkibiades. Ce dernier alla le réveiller au petit matin sur sa paille, alors qu’il était encore grisé d’un banquet de la veille.

– Changement de programme, jeune homme !

– ... En bon ou en mauvais ?...

– La lettre dénonçant Phrynikos, c’est toi qui vas la porter aux chefs de l’armée, à Samos.

– Pourquoi...

– J’ai réfléchi. Je ne veux pas d’un messager de Tissaphernès ou de n’importe qui. En toi j’ai confiance, cette lettre est importante.

– Si tu veux. Ainsi je verrai donc Diitréphès, peut-être.

– Quoi qu’il en soit, je demande aussi dans ma lettre à ce qu’on te conduise de Samos à Délos dans les plus brefs délais... tu partiras donc de Samos... et je demande à ce que tu reviennes, tu m’entends ? Le vaisseau qui te conduira devra t’attendre et te ramener à Samos. De là, tu me rejoindras sans tarder, tu dois me rendre compte de ta mission. Acceptes-tu ?

– ... Oui.

– Est-ce que tu vas faire des reproches à Diitréphès si tu le vois ?

– ... Je... pas avant d’avoir accompli toute ma mission.

– Bien. Aussi, ne t’attarde pas trop à Samos. Je pense que tu n’as pas besoin de trop de temps pour y trouver ce que tu dois. Oui ?

– Oui.

– Les destinées de la Grèce vont passer par toi, tu comprends ?

– Je comprends. Mais comment justifier mon voyage à Délos ?

– Par l’or que tu vas emporter avec toi. On ne te refusera pas l’affrètement d’une embarcation rien que pour toi. Tu n’as pas besoin de donner de raisons. Cet or que tu vas convoier, ce sont les subsides du Perse pour convaincre les partisans du changement de constitution que je vais sauver l’empire en leur gagnant l’amitié du Roi. Me comprends-tu ?

– Exactement.

– Alors tu pars à midi. Mais lave-toi et viens avec moi, je vais te présenter à Tissaphernès et à ceux qui t’accompagneront. Nous allons te renseigner sur les détails de ta mission.

## XLII

Je suis parti dans le secret de ma mission quand le soleil était encore bien haut dans le ciel. Trois hommes m’accompagnaient. Il y avait un Grec de Samos et deux Perses. L’or était cousu dans les plis de mon manteau, et ça pesait lourd. Nous mimes deux heures à faire le trajet en chariot jusqu’à un port. J’étais accompagné du perse qui parlait le grec, les autres rentraient à Magnésie. En mer, mon compagnon me montra le cap de la montagne Mykale. Il me demanda si je savais qu’une bataille décisive s’était déroulée là il y avait bien longtemps. Les Perses y avaient perdu l’Ionie. Je répondis que non, je ne savais pas. Il discutait avec un autre passager du nombre des années qui s’étaient écoulées

depuis cette bataille, quand je fis le rapprochement entre ce nom de Mykale et ma malheureuse cité de Mykalessos... nous arrivâmes ensuite à Samos quand la nuit tombait. Une fois arrivé dans cette ville, nous prîmes le temps de nous renseigner en toute prudence sur la façon d'aborder les bonnes personnes, et le lendemain matin après une nuit angoissante pour moi, nous étions en présence du conseil des chefs et je vis ce Phrynikos et ses ennemis. Je ne fis que donner ma lettre à un de ceux qui pouvaient la recevoir. Lecture en fut faite. Phrynikos avait l'air effrayé, il parlait de complot. Ils me demandèrent alors où était l'or, et j'enlevai mon manteau.

Coupant les coutures, je posai ça sur la table, devant une assistance m'applaudissant à tout rompre. Avant de me retirer, je rassemblai mon courage et fermement je demandai à partir pour Délos au plus tôt, le lendemain si possible. Certains me demandèrent qui j'étais en se moquant, mais celui qui tenait la lettre, et qui s'appelait Kharminos, les fit taire d'un bon mot. On me promit un départ pour Délos le surlendemain, et en quittant la salle du conseil le Perse prit aussitôt congé de moi. Je pense qu'il rentrait à Magnésie pour faire son rapport. Moi, je trouvai une auberge de fortune pour les deux nuits à venir, et j'étais heureux. Je ne me demandai même pas si j'avais agi pour une bonne et juste cause, j'avais enfin été utile, et ça me rendait heureux. Et c'est sur la paillasse de cette auberge, quand enfin l'agitation en moi s'apaisait, que je découvris soudainement que je n'avais toujours rien fait concernant Diitréphès. À cette pensée mon humeur s'assombrit, car je retombai dans un tas d'incertitudes sur l'avenir, que mon courage et mon expérience ne me permettaient pas de surmonter. Je ne savais pas ce que serait cette rencontre, je la craignais douloureuse et l'imaginer m'épuisait, mais je ne pouvais pas m'en empêcher. Me retournant sur ma paillasse quand je sortais par moment du sommeil, je passai cette nuit à décider tour à tour de tenter de le rencontrer le lendemain, pour l'instant d'après donner la priorité à mon voyage. Cette nuit passa.

Le lendemain en fin d'après-midi je rencontrai à nouveau Kharminos, demandant si les préparatifs de mon voyage avaient commencé. Il me déclara qu'il avait fait le nécessaire le matin. Je demandai des nouvelles de Diitréphès, et comme je vis Kharminos devenir soupçonneux, je racontai mon histoire dans toute sa vérité. Il me répondit alors que Diitréphès n'était pas à Samos à ce moment et qu'il n'en savait pas plus. Une autre courte nuit passa, puis je pris place à l'aube sur un vaisseau ionien. La trière quitta le port aux efforts des rameurs, et moi j'étais sur le pont à l'arrière pour contempler l'effacement de Samos dans le lointain. Ce n'était pas moi qui ramai quand le vent ne gonflait pas les voiles et je regardai la cicatrice dans la paume de ma main et j'étais reconnaissant envers les dieux. J'avais une cabine privée et j'étais considéré

comme un personnage important. Malgré ma jeunesse, ni le triérarque ni les matelots ne me posaient de questions indiscretes, ils me respectaient. La traversée dura deux jours et une nuit. Au soir, cette petite île plate fut en vue, et le vaisseau accosta dans un port mal abrité des hasards de la mer, mais le temps était clément. Je réalisai soudain que je me sentais plutôt mal. Les premiers signes de mon malaise furent des vertiges. Enfin je posais le pied sur cette terre et accomplissais l'oracle d'Apollon. Les marins s'égaillèrent dans les bouges et je dis au triérarque que je reviendrai au bateau le surlendemain soir. Je venais d'arriver, et déjà je prévoyais de repartir, et cela je venais de le décider par-dessus mes plus chers espoirs.

Il y avait encore deux heures de jour avant que la nuit ne tombe, c'était suffisant pour aller au sanctuaire. Je traversai l'agora en achetant rapidement ce que je pouvais, et c'était un pot de miel. Rapidement ensuite j'atteignis les propylées, j'invoquai le dieu pour qu'il m'entende et je pénétraï dans le sanctuaire. Il y avait trois temples sur une vaste place, tous tournés vers un autel formé de cornes de bélier. Je crois que j'étais le seul visiteur. Deux prêtres préparaient des flambeaux lentement et m'avaient vu. J'allai vers la table d'autel chargé d'offrandes, et j'y déposai mon pot de miel. Les prêtres vinrent vers moi et me proposèrent de consulter l'oracle. J'étais d'accord, même pour le prix de la taxe qui n'était pas élevé. Mais ils me dirent qu'il faudrait patienter quatre jours, et le vaisseau aurait donc à m'attendre plus que prévu. Je dis que je viendrais peut-être et je m'en allais.

Que faire ? Il y avait un mont dominant cette petite île, je le gravissais et n'y trouvais rien que le paysage de la cité dans les rayons du soleil couchant. J'avais toujours mal à la tête et buvais de ma gourde les dernières gouttes d'eau. L'instant d'après c'était moi qui redescendais et qui allais vers la mer. Cette eau n'était pas une partie de cette île consacrée. J'entrai dans l'eau pour guetter un signe, et j'eus peur de mourir follement. Je me revois courant vers la cité pour me sauver de moi-même. Arrivé près du sanctuaire, je crus devoir aller trouver les prêtres pour réserver mon tour avec l'oracle, mais les portes étaient fermées. Je fus tenté dans mon malheur, pour me rassurer et m'oublier, de me faire plaisir avec toutes les images possibles. Les étoiles qui constellaient un ciel noir et magnifique au-dessus de moi, plus splendide que dans tous mes souvenirs m'en empêchèrent. Elles me disaient que le bonheur efface les obsessions. Elles ne les effacèrent pas plus longtemps que les cent têtes renaissantes de l'hydre. Alors je recherchai le réconfort de quelque rencontre, mais ce genre de chose si évidente dans notre monde grec, je ne le trouvai pas à Délos. J'eus soudain très mal à la tête, et mon bras droit devint raide. Je compris alors que je ne trouverai ici ce que j'y amenai, et que j'y apportai mon chemin depuis Mykalessos, qui n'en finissait pas. Je me mis à pleurer en pensant qu'il en était ainsi pour chacun, et

que la mort interromprait ce voyage impossible à finir. Je m'assis près d'un olivier qui avait poussé sur un monument funéraire sur lequel des tresses de cheveux étaient posées, sans que j'en connaisse la signification. Tout était gris sous la clarté stellaire. Bientôt je roulai sur le côté pour dégager le ciel au-dessus de moi, en proie au délire fiévreux, puis je m'endormis sur la terre, cherchant à toute force à dessiner mon existence en reliant les points des étoiles. Je ne sais plus rien de ce monde après ce moment.

### *À la recherche d'Endios*

*« – Voyons voir s'il a encore évolué... Eh, oh ! Il y a quelqu'un ?*

*– Endios? ... Tout cet imaginaire dans la platitude de la vie des hommes me semble un fardeau écrasant... et j'ai encore alourdi ce fardeau... J'ai répandu le mensonge...*

*– Mais il en a toujours été ainsi... je vais te dire un secret : chez nous, quand la poésie saturait l'enceinte de la cité, nous partions fonder des colonies dans la nature.*

*– Ah ? Je croyais que c'était parce que vous étiez trop nombreux.*

*– ... Alors comme ça mon frère me rejoint tout jeune ? Il n'a pas pu être heureux ?*

*– Je n'ai pas dit qu'il était mort ce soir-là.*

*– C'est vrai, vous les symptômes, vous aimez tellement exagérer vos peurs et vos envies, que vous devriez avoir de gros doutes sur toutes les histoires que vous racontez.*

*– J'en ai Endios, j'en ai. Toi-même, as-tu seulement existé comme je l'ai raconté ?*

*– Tu m'habilleras comme tu voudras, mais nous nous échapperons toujours joyeusement de ces déterminismes qui semblent toujours si nécessaires, si tu sais les faire patienter.*

*– Que sont ces déterminismes ? Aide-moi s'il te plaît, je sens quelque chose.*

*– C'est trop tôt.*

*– Je veux dire que l'atropos opère avec les événements comme une équation mathématique fixe des ensembles de nombres dans une courbe déterminée, mais comment définir un atropos de l'extérieur ? Les événements ne sont pas simples comme des nombres !*

*– Ce qui se sent et s' imagine ne correspond souvent pas du tout à ce qui est possible, là est toute l'horreur de l'imaginaire.*

*– Mais oui, je sais bien que tu ne m'emmèneras jamais dans la connaissance immédiate de la langue gauloise ou de l'intérieur de la maison de mon voisin. Jamais cette ouverture des possibles ne me donnera la science infuse de faire à*

*l'instant du trapèze volant, par exemple. Je vois bien comment mon cerveau fonctionne, en rêve, et comment il les construit avec les images qu'il connaît, avec seulement ce qu'il sait faire, pour traduire les soucis du réveil angoissé d'avant l'aube, et tromper son unique spectateur... et me dominer toujours.*

– *Obsédé !*

– *Je ne veux pas me défendre, je préfère m'abandonner. Aide-moi !*

– *Laisse tomber tes atropos et tes mots sans âme. Dis ce que tu as vécu non pas avec ta cervelle, mais avec tes sentiments. Essaie.*

– *D'accord...je me sers du langage parce que quelque chose ne va pas dans mon monde et dans ma vie. Écrire est la meilleure chose que je puisse faire, relativement à l'endroit de la terre où je suis tombé.*

– *Pour l'instant, tu n'es jamais tombé de plus haut que ta raison le permettait, et c'est tant mieux. Parce que ta raison elle est dans ce qu'est ce monde de matière pour toi, ce que tu en fais. Et donc les souffrances et les laideurs, c'est pas de la conscience.*

– *Oh ! Endios !... Un jour, donc, en jouant au rugby, j'ai écrasé la jambe d'un jeune garçon en plaquant le ballon sur la ligne d'essai. Je lui ai fait très mal, mais nous pensions alors que ce n'était qu'une contusion. Voici ce que j'ajoutais le soir même aux ennuyeuses confessions d'un premier livre : « Je m'appelle Sostratos, j'habite Mykalessos en Béotie... ».*

– *C'était un début. Après tu l'as appelé Érixys ?*

– *Oui. J'apprenais le lendemain que j'avais fracturé le fragile cartilage de croissance de sa jambe. J'appelais ses parents pour prendre des nouvelles. Ils ont au moins trois garçons qui s'imposent à mes yeux comme talentueux et beaux. La pudeur m'empêche normalement de dire ces choses-là...*

– *On dirait que tu l'es pas toi-même, beau, quand tu parles comme ça. Ça fait un peu esclave, genre Ctésiphon. Lui, il m'agaçait.*

– *Bah... tous les hommes savent les brûlures qu'ils ont à la vue de la beauté, ils connaissent le froid de la laideur, et presque toujours ils se mentent entre eux. Moi je ne peux pas avoir été simplement talentueux, beau et heureux, sinon je n'aurai pas écrit et j'aurai inspiré quelqu'un d'autre. J'étais donc très désolé de cet accident par des raisons puissantes. La maman me rassura sur l'état de ma victime, m'expliquant que c'était les hasards du jeu. Un plâtre s'imposait et devait tout réparer. Je fis un petit cadeau que je laissais aux soins de son jeune frère, c'est-à-dire qu'un enfant qui passait par là était assez clair miroir pour me renvoyer mon reflet qui voulait devenir. Trois jours après l'accident, je me faisais involontairement une très douloureuse entorse en marchant calmement sur une plate pelouse. C'était un doux partage, non voulu. J'y pense encore, autant qu'aux moyens de nous protéger...*

– *Tu m'as trouvé, je pense. »*



## NOTES

*Adyton* : terme d'architecture qui désigne dans un temple grec antique un espace réservé à certaines fonctions, la plupart du temps religieuses.

*Agoranomes* : magistrats commerciaux de la démocratie athénienne.

*Aviso* : est à l'origine un navire de guerre, rapide et de faible tonnage, qui servait de liaison pour le commandement ou à assurer les communications entre les divers bâtiments et la terre.

*Délos* : Le rôle très important que cette petite île a joué en Grèce lui est venu de sa vocation religieuse. Vers le VIII<sup>e</sup> s. av. J.-C., l'île avait déjà un grand sanctuaire d'Apollon, qui témoignait de son importance comme centre de foires panhelléniques. Après les guerres contre les Perses, elle fut le siège d'une ligue maritime fondée par Athènes (la ligue de Délos).

*Ekklesia* : désigne l'Assemblée du peuple citoyen dans de nombreuses cités antiques.

*Épibate* : soldat de la marine grecque.

*Hellènes* : nom que se donnaient les grecs antique de l'époque classique (le terme « Grec » est d'époque romaine).

*Homoioi* : nom donné aux citoyens de Sparte dans l'Antiquité. Le terme vient du grec ancien Ὅμοιοι / Hómioi qui signifie littéralement « les Semblables » ; on emploie également la traduction « les Pairs » pour mettre l'accent sur le caractère aristocratique de Sparte.

*Hubris* : notion grecque que l'on peut traduire par démesure. C'est un sentiment violent inspiré par les passions, et plus particulièrement par l'orgueil. Les Grecs lui opposaient la tempérance, et la modération. Dans la Grèce antique, l'hubris était considérée comme un crime.

*Kalos kai agathos* : signifie littéralement « beau et bon ».

*Kéleuste* : chef des rameurs de la trière, dont il réglait la nage.

*Moirs* : dans la mythologie grecque, les Moires (en grec ancien Μοῖραι / Moîrai, littéralement les « portions de destin assignées à chaque homme ») sont des divinités du Destin implacable. Elles sont assimilées aux Parques dans la mythologie romaine.

*Navarque* : littéralement le « commandant de navire », est le titre militaire donné aux capitaines de vaisseaux de guerre dans la Grèce antique. À Sparte, c'est une magistrature importante donnant le commandement de la flotte. Mais on trouve également des navarques à Athènes.

*Pythie* : dans la religion grecque antique, la Pythie est la prêtresse de l'oracle de Delphes. Elle rendait ses oracles une fois par an, assise sur un trépied au-dessus du gouffre d'où s'échappaient les exhalaisons prophétiques.

*Stratège* : officier militaire supérieur. Un stratège peut également être un membre du pouvoir exécutif d'une cité grecque, qu'il soit élu ou coopté.

*Thratta* : nom propre typique d'esclave féminin dans la société athénienne de l'époque.

# **BRILLANT FILS DU RAYONNEMENT**



Le soleil notre étoile

*À Elliot*



**Europe, années 2010 à 2012**

– Quel plaisir de vous rencontrer, Martin ! Cela faisait si longtemps... au moins un an !

– Tout le plaisir est pour moi.

– Comment vont tes jumeaux ?

– Bien.

– Ils arrivent à se séparer ?

– Pourquoi veux-tu qu'ils se séparent, Alexandra? J'ai l'impression qu'ils ont toujours raison, ils se cautionnent d'ailleurs l'un l'autre pour tous leurs actes, et je te confirme que des vrais jumeaux qui vivent sous le même toit ont les mêmes goûts, les mêmes humeurs, les mêmes problèmes... peut-être moins de problèmes, vu qu'ils les partagent ! Enfin, dans la mesure où moi, en tant que père je me rends compte de leurs histoires...

– Oh, on en sait peu sur ce qui se passe dans la tête des autres.

« Ils vivent toujours chez toi ? », demanda encore Alexandra tout en s'éloignant de la Kermesse. Martin répondit que oui, mais que l'année prochaine cela pouvait bien changer selon l'orientation de leurs études. Leur promenade les mena bientôt près de l'aire de jeux, dans un coin du parc municipal. Il y avait là de nombreux enfants qui sautaient sur des échelles de corde, dévalaient des toboggans, grimpaient sur les toits de tours en bois. Martin, en les voyant, sentit qu'il avait les jambes lourdes. Le manque d'exercice physique, du moins en ce qui concernait les jambes, commençait à se faire sentir chez lui. Il accueillait cet engourdissement comme on accueille une bonne excuse. Dans certains moments il se disait qu'il devait réagir, car c'était peut-être là les premiers signes d'une vieillesse irrémédiable qui ne devait pas se hâter. Les enfants s'agitaient en tous sens dans un concert de cris. L'un d'eux, un gosse d'une dizaine d'années, posa les deux pieds sur la barrière de la plateforme de la tour, tentant une escalade.

– Ne lui dis rien pour le moment Alexandra, il a l'air de savoir ce qu'il fait.

– J'ai eu peur qu'il tombe...

– Mais non, ils sont adroits comme des singes à cet âge-là.

« Eh petit, fais attention ! », dit Martin à un enfant qui tentait de se hisser sur un petit toit en pente. Celui-ci le regarda un instant et, précautionneusement, pivota pour sauter sur la plateforme et filer vers le toboggan. C'est alors que Martin vit monter un enfant plus grand. Ce

jeune adolescent encore à moitié mêlé aux jeux des enfants regarda la barrière et sembla hésiter un instant, réprima un élan, puis s'élança. Agrippant de la main droite le poteau de bois et passant les deux jambes sur la barrière il se laissa tomber en bas sur le sol souple en un geste élégant, un sourire de satisfaction sur le visage, avant de partir en courant vers un ailleurs qui n'appartenait qu'à lui. Martin le suivit du regard. Il était affreusement déçu de ce qu'il avait vu.

– Euh... Alexandra, je dois rentrer maintenant. Je dois passer à la mairie avant demain. J'ai été heureux de te retrouver. À propos, que deviennent les parents de ta nièce, Paulette ?

– Tu sais bien qu'elle n'a plus que sa mère, son père est décédé.

– Donc, la maladie a fini par l'avoir. Je ne savais pas. Il est décédé il y a longtemps ?

– Plus d'un an. Paulette vient souvent chez moi, elle est très indépendante et plutôt distante de sa mère.

– Gentille fille, cette Paulette...

– Oui.

Ils finirent par se séparer et Martin regagna rapidement sa voiture. Il n'avait pas trouvé son ami le brocanteur. Tout en pensant à ses affaires pressantes, il sentit à nouveau son malaise prendre forme, et ses pieds s'arrêtèrent de marcher. C'était ridicule et à ne pas avouer à qui que ce soit, il voulait lui aussi sauter la barrière comme l'enfant. Faire le même geste... en était-il capable ? En avait-il jamais été capable ? Il aurait bien voulu se satisfaire ainsi par souvenir interposé. Il rougit, comme vexé, avec l'impression que le monde se rétrécissait autour de lui, et il s'installait dans cette obsession naissante. Pourquoi n'arrivait-il pas à se convaincre qu'elle soit idiote, pour l'oublier ? Est-ce que Alexandra pensait des choses comme ça ? Le temps passa un peu et il retourna vers l'aire de jeux désormais vide d'enfant, car Martin voulait voir de ses yeux ce qu'il ne pouvait pas comprendre. Ensuite il roulait vers la ville, et le flot des sensations routinières dans cette conduite déterminée recouvrit comme d'un mince pelliculage protecteur sa mentalité à vif. Avec presque une heure de retard sur son emploi du temps, il rencontra à la mairie l'adjoint responsable des relations publiques. Il était question de valider la maquette du journal d'information municipale, mais Martin, qui l'avait lu la veille, n'avait pas apprécié certaines choses. Il avait l'intention d'en faire la remarque à son adjoint. Ce dernier l'attendait avec l'impatience de quelqu'un pressé de rentrer chez lui.

– Enfin, je vous attendais, monsieur le maire.

– Ne croyez pas que je me promène.

- Bien sûr que non.
- Aviez-vous des différends avec le patron du restaurant de la place de la Libération, Alain ? Vous, ou quelqu'un de votre équipe ?
- Vous voulez parler de ce monsieur qui a déménagé ? Ah, bas...
- Ça ne vous semble pas désobligeant d'évoquer, dans la partie « histoire des commerces », le temps où il fut là comme une « période sans grand relief » ?
- Je ne vous savais pas aussi susceptible. Nous avons écrit la chose en commun, avec l'équipe.
- Pouvez-vous supprimer ces mots ? Je ne vous demande pas de faire des louanges, mais je ne vois pas l'intérêt d'être désobligeant comme ça.
- Écoutez, ça fait treize ans que je m'occupe des relations publiques ici. Je sais ce que je peux me permettre. Et même, pour tout vous dire, l'imprimeur attend rapidement son bon à tirer... enfin, je veux bien demander à la stagiaire de faire les modifications, monsieur le maire, mais le journal ne paraîtra peut-être pas dans les délais...
- C'est ça, essayez de me gommer ces mots malheureux.
- Le maire croisa ses pieds bien calé dans son fauteuil. Regardant par la fenêtre, il découvrit juste en dessous de lui un homme plutôt jeune sur une échelle qui posait une enseigne sur la façade de la mairie. « Voilà bien la France laborieuse », se dit-il alors que l'autre le regardait d'un visage contracté par l'effort et peut-être même un certain agacement. « Sait-on jamais ce que les gens pensent », dit encore Martin en paroles muettes, en ramenant vite sa tête dans la pièce pour échapper à ce regard. Il cherchait encore pourquoi, dans le fond, il avait réagi avec son adjoint comme il l'avait fait. Souvent il s'était dit que l'indignation était un petit mal certain et personnel. Un peu comme celui qui insulte ou calomnie prouve qu'il a ces laideurs en lui avant de prouver qu'elles sont méritées pour les insultés et les calomniés. « C'est celui qui le dit qui y est », sourit Martin en se souvenant de cette expression enfantine, un souvenir fait de prononciations de paroles articulées dans le souffle de sa respiration, mais sans amplitude sonore. Alain avait pris congé depuis vingt minutes, et lui il était toujours dans son fauteuil sans se rendre compte du temps qui passe. Demain il avait rendez-vous avec le syndicat des eaux le matin. Son téléphone sonna, c'était sa femme. « Allo ?... À quelle heure vas-tu rentrer ?... Passe prendre du pain... »

« As-tu ramené la bouteille de rosé ? », fut le mot d'accueil de Annie, la femme d'Hervé, l'ami que Martin avait espéré voir à la kermesse. Hervé, le brocanteur occasionnel, venait de rentrer chez lui après avoir conduit deux cents kilomètres ce jour-là. Il avait soif, il voulait se détendre. Avides de jouissances, ces deux-là se préparaient à mordre.

– Oh, tu m'embêtes avec ton pinard, lui répondit-il. « J'ai oublié ». Annie alluma une cigarette pendant que son homme sortit la bouteille de whisky.

– Et comme d'habitude monsieur picole...

– Et toi tu picoles bien ? D'ailleurs t'es pleine... elle est où la bouteille de ce matin ?

– Elle est dans ton cul ! Et y'a la vaisselle à faire...

– ... Passe-moi une clope.

– T'entends plus ? Y'a la vaisselle à faire !

– Tu peux pas t'en occuper, non, t'as rien d'autre à foutre...

– Comment... Comment... c'est moi qui fais tout ici, c'est moi qui paye tout...

– Et moi je fais rien, je rapporte rien ? Hervé finissait son premier whisky coca.

– Toi, tu rembourses tes dettes... je suis fatigué, moi... moi je me suis levé à cinq heures...

– Nos dettes, je rembourse nos dettes ! Et t'en as pas marre de me réveiller quand tu te lèves une fois à cinq heures du matin... parce que d'habitude monsieur ronfle, à cette heure-là.

– Et Mylène ? Elle a mangé ? Allez, t'es pleine. Je serai bien heureux quand je pourrai me débarrasser de vous. Tu me fais chier, dégage et va t'acheter ton pinard.

– Bien sûr... je fais tout ici... je fais tout.

Le visage d'Annie devint inexpressif en même temps qu'elle se drapait d'une sorte de dignité. Elle avait eu sa dose, sa vidange de nervosité. C'était dur, cette fatigue, l'absence d'espairs et ces journées... toutes les mêmes, anesthésiées par l'alcool, le tabac et la télé sans cesse ronronnant. Mais elle ne se disait pas ces choses-là, car comment critiquer du réconfort ? Elle se sentait « traitée comme une bête », et se considérait comme une victime. Et Annie se répétait aussi : « On ne lâche pas ce qu'on a, si on n'est pas sûr d'avoir mieux », et retrouvait rapidement un sentiment de satisfaction apathique après chaque crise, ce qui était finalement ce que son corps réclamait. Leur fille Mylène entra. Son sens de la répartie bien développé par les nécessités

parentales, elle calma les humeurs de ses parents en s'exprimant joyeusement

– Mais vous avez pas fini de vous engueuler... tiens, j'ai vu Saux à la brocante.

– Ah oui, répondit son père. Je lui avais dit que j'irais, mais j'ai laissé tomber. Elle rapporte pas assez cette brocante.

– Non, monsieur préfère siffler son whisky ici plutôt que travailler, précisa Annie.

– Et alors, tu bois pas toi, peut-être ? Allez, hop, un p'tit Sky. Hervé se servit un verre à nouveau. Leur fille, qui connaissait ce genre de scène, profita de ces quelques secondes de silence.

– Donc, j'ai vu Martin à la brocante, je disais.

– Ouais, et alors ?

– ... Il est monté sur l'aire de jeux et il a voulu sauter la barrière du toboggan. Un truc trop bizarre... sérieux !

– Hein ? La bouche d'Hervé arqua un grand sourire, il s'apprêtait à boire maintenant les paroles de sa fille.

– ... Il a voulu sauter la barrière et il s'est cogné les jambes dessus, c'était trop débile... après il est descendu comme un crapaud, en se tenant...

– Attends, tu parles du maire. Pourquoi il a fait ça ? » Hervé ricanait, sa fille continua.

– Mais il a pas fait ça devant tout le monde. La brocante était finie et tout le monde est parti, y'avait plus personne, sauf moi qui étais dans le bois près de l'étang...

– Je t'ai déjà dit de pas aller là-bas, un jour tu vas tomber sur des garçons et là tu vas voir, ma fille... Attends, je vais l'appeler, on va rigoler.

Annie ajouta : « mets l'ampli ». Elle avait allumé une seconde cigarette. Puis elle se ravisa : « attends... ta fille raconte peut être des histoires... laisse courir... ».

– T'as raison. C'est un pote, depuis le temps qu'on se connaît ! dit Hervé qui reposa le téléphone.

Il se leva et ouvrit son tiroir à outils car il y avait le climatiseur à réparer. Il n'avait d'ailleurs rien compris à ce qu'il venait d'entendre, et sa femme aussi, qui écrasa son mégot et le jeta dans la poubelle. « Va quand même pas nous le mettre à dos, laisse courir », dit-elle encore en commençant la vaisselle. Ce que furent les trois jours qui suivirent pour Martin, ceux qui se sont reconnus dans tout ridicule inavouable et obsédant peuvent se l'imaginer, car ce sont ceux qui ne peuvent pas

boire même sans soif l'élixir de l'oubli dans de vifs plaisirs arraché à l'ennui et l'angoisse de vivre. L'article mesquin sur l'ancien restaurateur avait paru dans le bulletin. Alain expliqua que c'était sûrement un problème de communication entre la stagiaire et l'imprimeur. Martin pensa que son adjoint se moquait de lui, mais se faire moquer par des imbéciles quand on est capable de les voir tels qu'ils sont, fait infailliblement taire les imbéciles. Aussi Martin s'amusa-t-il à le faire sentir à Alain en lui jetant un regard conscient au fond des yeux. Tout est affaire de style dans les relations humaines, les intentions se modèlent dessus comme du sens sur un texte de papier. Martin changea de sujet de conversation, afin de laisser partir son adjoint sur autre chose qu'un sentiment de frustration. Par la fenêtre montait le bruit d'un perforateur, on apercevait encore le même installateur d'enseignes sur son échelle, occupé à fixer des lettres sur la façade.

– C'est la nouvelle signalétique ? demanda Martin.

– Oui, les nouvelles lettres que nous avons commandées la semaine dernière, avec vous.

– Il avait déjà fini son travail, non ? Pourquoi revient-il ?

– Aucune idée.

– Il fait ça soigneusement en tout cas. Je me demande ce qu'il y a dans sa tête.

– Vous croyez qu'il pense à vous, lui ?

Outre son travail de maire, Martin était aussi vice-président du club de rugby local. C'était son dérivatif, son spectacle et le lieu de ses désirs optimistes au contact de la jeunesse. On lui avait offert ce titre sept ans auparavant, et c'était un des objets dont il s'occupait avec plaisir chaque fois qu'il en avait le temps. Martin s'attarda à étudier des dossiers, mais c'était pour échapper à une menace, à une douleur, à un désarroi qui venait de lui. Il prenait symptomatiquement forme dans l'idée obsédante qu'il avait de retourner dans ce manège dérisoire, pour essayer de faire à nouveau le geste de l'enfant sur la barrière. Ça semblait important, il n'arrivait pas à s'abstraire de cette nécessité. Il était pris dans une dynamique. En attente d'une évolution qui normalement ne devrait plus se faire attendre d'un corps déjà vieilli, il se formait dans le miroir du langage. Martin était un homme redevenu jeune dans la toute-puissance de ses quarante ans, mais il ne le savait pas. Il lui sembla ainsi que « son individualité était dégoûtante, une sorte d'animal égoïste », quelque chose comme un caractère fondamental de sa personnalité. Mais il commençait à se distinguer vaguement en conscience comme extérieur à lui, et ça, c'était nouveau.

Pris dans un déterminisme comme dans un courant, Martin manquait sans doute d'expériences sensibles, mais surtout de conscience. Il fallait donc qu'il éprouve le plaisir intense d'une réussite ou celui plus modéré de la connaissance de ses limites, comme un adolescent. Là où il était, c'était un peu comme le « centre du monde ». Il allait donc commencer à apprendre de façon forcée, comme tout être vivant dans ses œuvres, devenant lui-même cette expérience qui signifiait dans un enjeu de mort ou de vie la possibilité d'une évolution.

\*\*\*

Martin arriva chez lui, avec deux baguettes de pain. Deux grands garçons de dix-sept ans lui avaient ouvert la porte. C'était ses fils. Son premier mot fut de demander : « Alors, ça a été la journée ? ». Damien et Daniel ne répondirent rien à cette question exaspérante. Le père sourit et alla dans la cuisine prendre un verre de vin. Ces adolescents ressemblaient à leur mère. C'était toujours un plaisir pour Martin de les regarder, car leurs corps respiraient la santé et l'éclat communicatif du plaisir de vivre, malgré la méconnaissance de ce jeu de l'existence. Dès que la beauté que donne le sang sain et chaud s'effaçait de leurs visages, il leur posait les questions les plus franches. C'était pour lui un étrange témoin que la notion de beauté, comme une interrogation entre deux mondes. Martin, malgré quelques rudesses, avait toujours été proche de ses enfants pour les écouter, les toucher, les embrasser. Maintenant ils devenaient grands.

– Où est votre mère ?

– Elle est partie chez Alexandra. Le repas est dans le frigo. Elle a dit que tu pouvais le préparer.

– J'ai l'intention d'écrire, ce soir, merci de ne pas faire de bruit.

– Il faudra qu'un jour on te lise, dit Daniel. « Mais qu'est-ce que tu vas écrire ? Un roman ? »

– Non, pas de roman. J'ai horreur des histoires inventées.

– Alors tu vas te raconter, pas vrai ? Mais qui va te lire ? Si tu veux toucher les gens, il faut donner des émotions.

Ce père vit l'éclat de l'impatience dans leurs yeux. Il commença avec emphase, levant les bras au ciel du plafond. « Non, je ne raconterai pas des histoires de violence, de meurtres ou de culs. Cela est du poison, cela est de l'invention... ». Il jouait une petite comédie pour ses deux fils, il faisait le clown pour faire passer un message sincère et difficile à mettre en paroles... « J'ai longtemps cru que ceux qui le faisaient étaient

mal intentionnés, mais en réalité maintenant que j'écris je me rends compte que ce sont des... solutions de facilité... c'est de la médiocrité, de l'absence d'imagination, et c'est même pas réaliste... ça montre ce qui vous choque, pour vous posséder... et vous, mes enfants, vous recevez en vous ces fictions si étrangères à ce que vous êtes comme un poison ! Qui vous tue ! Je vous défendrai ! Où est la télé, que je la casse ! ».

– Non ! Pas la télé !

– ... Arrêtez de croire à ces médiocrités, éteignez la télé, libérez-vous, bande d'esclave... sur cet attachement des imbéciles malsains qui ne savent même pas ce qu'ils sont et ce qu'ils font, se font de la gloire ou de l'argent sur votre dos !

– Et c'est ça que tu vas mettre dans ton livre ? Et on doit te croire ?

« Mais ce n'est pas intéressant », dit Damien. « Même si c'est vrai » compléta Daniel. « En tout cas tu ne peux pas en faire un livre... et d'abord, un livre ou un film c'est bien une histoire de toute façon ? Pourquoi tu critiques les films et pas les livres... ton livre ? ».

– Attends, Daniel... si on te voit et qu'on t'écoute, ce n'est pas la même chose que si on t'écoute seulement. Celui qui ne te voit pas peut t'imaginer, te compléter. Alors tu lui appartiens...

– Ah oui, quand on l'entend parler on voit tout de suite qui c'est, mon frère, dit Daniel.

– Tu la fermes! répondit Damien.

– ... On peut exprimer les pensées dans le livre, continua le père. « Même les moins claires... tout est trop défini dans le film, il ne partage pas avec toi et tu attends qu'il partage alors vous restez scotché... ».

– Amen, papa, dirent ensemble les jumeaux.

– Tiens, voilà maman qui sonne. Allez l'aider.

La femme de Martin s'appelait Katy. Elle posa son sac à main sur la table du salon et demanda immédiatement si Martin n'avait pas oublié d'acheter le pain. Les garçons montèrent à l'étage. Pour Damien, les jeux du langage ne valaient pas la forme du poème que sa vie exprimait. Aux sports d'hiver, ce garçon réussissait des sauts en snow-board comme on fait de l'art, et il ne volait jamais rien. Ne pas avoir réussi ou tenté quelque chose ne le rendait pas malheureux parce qu'il avançait dans l'âge avec la découverte de ses limites, en parfaite synchronisation. Il était sans envies qui obligent et tourmentent, sans brutalité. Très à l'aise avec ceux de son âge, jamais personne ne lui avait posé des problèmes d'égo. C'était un beau et bon garçon, mais on ne se connaît pas soi-même en naissant, et ce genre de parole froide n'est pas une réponse.

Son problème majeur était de trouver ce qu'il allait pouvoir faire de son corps, et personne d'autre que lui ne pourrait le décider à sa place. Et s'il ne trouverait qu'une interminable nuit glacée en s'épuisant à attendre, il s'humilierait, s'obsèderait, se brûlerait pour s'éclairer et se chauffer jusqu'à ce qu'il obtienne des réponses. Mais pour le moment il avait encore toutes les réponses qu'il pouvait comprendre et il était heureux et sain. Ce qui est étrange, c'est que Daniel, son jumeau, n'était pas le double de son frère sur les pistes enneigées. Il était en plus grand divorce avec son corps, mais c'était encore un garçon plutôt heureux. C'était avec confiance que les fils de Martin et de Katy avançaient vers un avenir déterminé par des sociétés humaines qui ne se montraient pas pour ce qu'elles sont et ce qu'elles font. Il leur faudrait attendre l'âge des renoncements avant de réagir à cette transcendance qui agit dans l'esprit d'une vie déjà avancée. Ils croyaient naïvement qu'un jour leurs songes embrouillés se transformeraient en autre chose que des songes embrouillés. Des réponses quelque part hors de leur histoire, voilà ce dont ils ne doutaient pas, et ils se croyaient immortels.

\*\*\*

Katy revenait du supermarché, la voiture garée près de la porte. Martin jugeait pendant ce weekend sa femme comme laide et insipide. S'il avait su ce qu'elle pensait de lui en rentrant chez elle, il aurait découvert le même rejet, le même agacement. Martin sortit en ne laissant rien paraître de ses émotions, pour aider sa femme à vider le coffre de la voiture. Quand ils furent dehors, Katy lui dit : « Olga a pris contact avec moi, ce matin ». Martin s'arrêta près de la voiture. Un groupe de pigeons s'envola.

- ... Et qu'est-ce qu'elle veut ?
- Elle cherche quelqu'un.
- Ça alors... Olga... je n'aurai pas pensé en entendre parler à nouveau.
- Ah oui... tu vas pouvoir changer de femme...
- Qui on pourrait lui présenter sinon ? Henri ? demanda Martin.
- Pas Henri. Moi, si j'étais dans la situation d'Olga, je ne pense pas que je l'accepterai.
- Moi, quand je t'ai rencontrée, je n'avais rien ! Pas d'argent
- Ah oui. Mais ce n'est pas qu'une question d'argent. Non, tu sais, j'ai pensé à ton adjoint, Alain. Il est sympathique.

Ils préparèrent la table du dîner dans la cuisine. Leurs enfants étaient avec eux. Après le repas, Martin se réveilla subitement au dessert en

disant « j'ai envie d'écrire... c'est fou, chérie, comme tu m'inspires ». Les garçons étaient devenus silencieux dans leurs chambres et Katy était couchée. Martin regarda l'heure, et s'amusa qu'il soit encore 22h22. « Toujours cette heure, est-ce que j'y échapperai un jour ? » pensa-t-il en allumant son ordinateur.

*Extraits des écrits de Martin Saux*

*« La vision change quand la grosse bête est satisfaite, il faut la satisfaire en s'accordant le droit d'être heureux. Toutes les félicités du monde doivent être prises où je peux. Prendre ce que je peux qui caresse mon corps en douceur, alors un espace joyeux et fraternel s'ouvrira dans ma mentalité et je changerai ! Physiquement, mentalement je changerai ! Mon destin aussi et j'irai avec mes semblables. Bien sûr, à moins d'être fortement troublé, je ne saurai plus exprimer ces conseils puisqu'ils seront fondus en moi. Il faut partager avec les autres leurs succès. Leurs succès sont nos succès. Voilà où mène le bonheur, le choix du bonheur. Personne ne va au-delà de ses limites. Faire ce qu'on ne veut pas, sans aucune raison de le faire, sans aucune exaltation... voilà ce qui est impossible de toute façon. Aussi il me semble que toute gloire personnelle n'est pas si glorieuse que ça. Je ne nie pas le courage ni l'intelligence, je dis qu'ils ont besoin de bonnes ou de mauvaises raisons pour se manifester. »*

Martin utilise le langage comme un antidote, pour contrer tout le mal gratuit que la faiblesse et la médiocrité humaines ont répandu sur lui en imagination, parce que cela le tue. C'est ce qu'il pense, tout en étant une part du problème qu'il dénonce. Il cherche des mots qui s'accumulent et lui font du bien, longtemps il médite ses mots. Il cherche l'exactitude qui ne peut pas être verbale. Il ne sait pas trop ce qui se passe, mais il en a envie. Tout est bon à capter. Martin ne le sait pas, mais il exprime des formes d'un fond commun, avec des symptômes pour se retraduire. Il écrit pour un besoin d'agir qui ne pourra jamais être satisfait, ce sont ses œuvres qui s'accomplissent. Martin a éteint l'ordinateur, puis est allé se coucher près de sa femme avec un bonheur éphémère. Il s'endort en réclamant la compagnie d'autres anges, très beaux, très fins, plus imprégnant que ses fils. Mais Martin est toujours un enfant qui s'ennuie et qui pourrait encore les casser par jeu. Il ne les mérite donc pas pour le moment. Il ne sait toujours pas vraiment ce qui se passe quand il parle, lit, voit, sent, écoute. Il se pose des tas de

questions. Parfois il lui semble incroyable qu'il soit devenu le maire de cette petite ville, c'était sûrement une erreur. Écrivain, ça oui, il aurait aimé. Mais pour dire quoi ? Autant poser des enseignes, en attendant. Telles étaient les confuses images du rêve qui le faisait glisser dans le sommeil cette nuit-là.

À moins de cent mètres du domicile des Saux, il y a cinq jours de cela, dans la rue bordée de châtaigniers, un très vieil homme, le dernier oncle encore vivant d'Alain, est tombé d'une attaque cérébrale sur le trottoir. Que dire de lui sinon qu'au moment où il est tombé il était déjà si las de vivre ? Entre autres choses, mais ce fut pour lui la plus déterminante, il avait fait la guerre à vingt ans. Il avait voulu transmettre à son neveu « le sens de ses actes, la variété d'une époque, ce que c'était vraiment », mais il ne l'avait pas pu. Son récit simpliste et idéalisé servait à cacher des remords inavouables. Par la suite il fut déçu de la réaction de son neveu. Alain lui avait dit, quelques années plus tôt, que son engagement avait été une erreur. Très choqué, l'oncle n'avait plus rencontré son neveu indigne que très rarement, et toujours comme un reflet de lui où il voyait une image salie. Le vieil homme, l'âge venant, essayait de faire sa paix avec le monde, progressivement. Il entra en communion avec ce qui existe, rejetant tout trouble en sa pensée, assis dans son fauteuil devant la cheminée. Il marchait alors à rebours vers sa jeunesse, irrésistiblement. Et puis, là où le bonheur finissait quand même par s'exprimer en image, un voile noir tombait toujours subitement en son esprit. Il fallait qu'il se justifie devant un monde qui lui avait échappé, et il ne le pouvait pas. Il montrait par ce doute qu'il était devenu plus que ce qu'il avait été. La paix avec ce qui fut commence toujours par une mort et elle avait fini par venir ce jour-là, le libérant de l'interdépendance des êtres vivants et de leurs fantômes, d'une destinée amère qu'il avouait en ses derniers instants, déchirant ses chères vanités.

Alain laissa tomber le journal qu'il lisait au bistrot de ses habitudes, quand l'un d'eux vint lui apprendre le décès de son oncle. Il se leva après avoir joué aux cartes, but trois demi de bière, pour rentrer chez lui où il passa une soirée à se distraire comme un vieux garçon peut le faire. Le décès pourtant attendu de son oncle le sortait quand même de ses habitudes et il s'interrogeait sur le sens de sa propre vie en se disant que l'oncle, il n'aurait plus l'occasion de lui parler, plus jamais. Le lendemain, l'après-midi touchait à sa fin quand Martin alla trouver Alain dans son bureau. Il cherchait la façon de présenter ce qu'il voulait lui dire. Il la trouva autour de quelques plaisanteries sur le célibat.

– Écoutez, Katy et moi nous avons une amie qui voudrait rencontrer quelqu'un. Je sais que vous en avez parlé avec Katy. Vous aimez les filles de l'Est ?

– Elle veut partir de là où elle est. Je vois. Et quel âge a-t-elle ?

– 38 ans. Elle est divorcée. Elle a une fille de dix ans, et un jeune frère aussi. Vous y réfléchissez... tout ce que je veux, c'est son bien. Moi, je m'efface, mais si c'est oui, vous avez intérêt à être honnête.

– ... On vous invitera à la noce !

Un soir, Martin observe les corps endormis de ses deux ados. Il les voit naviguer au pays des rêves, dans une durée rythmée lentement par leurs souffles. Il remet alors machinalement les draps sur leurs corps. Semblables, les jumeaux ? Physiquement ce sont des doubles, mais Daniel est plus secret que son frère, moins communicatif. Un autre soir, Martin est devant la porte qui donne sur le jardin, regardant les plantes qu'il faut tailler. Il a plu et le parapluie est ouvert, posé sur le carrelage pour sécher. Il est fatigué, revenant de Paris, il a eu droit aux bouchons sur la route. Daniel le croisa en descendant l'escalier.

– Papa, où est maman ?

– Laisse ta mère où elle est. Pourquoi veux-tu toujours me la fourrer dans les pattes ?

– C'est bon, je ne veux pas te la fourrer dans les pattes. Où est-elle ?

– Elle passe la soirée avec une copine et Alexandra.

– T'es de mauvaise humeur ?

– Oui.

– Pourquoi ? Tu veux commettre un crime ?

– Mais non ! Mais c'est l'acte injustifié, improbable, qui m'obsède, et moi devant ça !

– C'est pour ça que tu t'amuses à sauter des aires de jeux ? Enfin, à essayer ?

– De quoi parles-tu, qui t'a dit ça ?

– Mylène, la fille d'Hervé. Et elle ne se prive pas de parler.

– Bon... je vous fais honte ?

– Non, nous on s'en fout, avec Damien. On sait comment tu es. Mais tu devrais essayer encore...

– Essayer quoi ?

– Sauter la balustrade !

Martin sentit un trouble l'envahir. « ... Je suis trop vieux », dit-il en baissant la tête. On lui mettait son obsession sous le nez et son fils le poussait vers elle, il ne lui en fallait pas davantage pour se sentir

malheureux, fragile et apeuré. Il regarda son fils qui, lui, restait disponible, et se décida à tenter la guérison d'un aveu.

– Et toi... tu... tu m'écoutes, Daniel !

– Quoi, papounet ?

– Tu l'as sautée la balustrade ?

– Non ! Mon gros papounet bêta ! Et maintenant est-ce que je peux être tranquille ?

Son père, encore plus insatisfait de lui, sortit dans le jardin et alla s'asseoir sur le banc, pensif... il fallait qu'il rajoute des mots sur des mots. « Oh, il faut que ce soir j'écrive ça dans mon livre... il ne faut pas que je l'oublie ! », alors il retourna dans la cuisine prendre du papier et un crayon et nota les pensées qu'il venait d'avoir, comme autant de béquilles pour ne pas perdre l'équilibre. Le capteur sensible qu'il était retrouvait sa finalité formatrice sous l'apparence des symptômes. Voici ce qu'il nota : « *Ce n'est pas par un acte gratuit sur un autre que soi qu'on peut modifier son individualité... le seul acte gratuit serait toujours sur soi et il est impossible à réaliser... les criminels se trompent quand ils transposent sur d'autres ce qu'ils ne peuvent pas faire sur eux... ils imitent ce qu'ils ont vu à la télévision... leurs individualités ne changent pas par leurs actions, donc leurs actions se répètent...* ».

– Daniel !

– Quoi encore ?

– Ce n'est pas par un acte gratuit que tu peux modifier ton individualité ! Euh... Ce n'est pas par un acte gratuit sur un autre que soi qu'on peut modifier son individualité.

– Est-ce que je peux... regarder la télévision tranquillement ?

– Le seul acte gratuit est sur soi et il est impossible à réaliser, figure-toi... et ta télé est un poison ! Les criminels imitent ce qu'ils voient à la télévision... c'est de l'imitation naturelle, la force de l'entraînement ! Ça te tue en réalité !

– D'accord, d'accord...

– Mais je vais l'écrire, on s'exprime toujours mal en parlant...

– Chouette ! Va l'écrire ! Martin s'éloigna, mais son fils l'interpella.

– Papa ?

– Oui ?

– Ça fait une différence si je la saute, la balustrade ?

– Non... je t'aime...

Martin médita sur la réponse qu'il venait de donner à son fils, et alla se faire couler un bain, quand une phrase lui traversa l'esprit : « ceux qui ne se cassent pas la figure sont des reproches vivants à notre propre

incapacité, et on est rassuré quand ils tombent ». C'était amer, très amer, et il valait mieux qu'il pense vite à autre chose. Les mots ne donnent pas de recette, ils sont nombreux et nous déplacent, mais Martin ne le savait pas. Il supposa la fin de ses obsessions dans un « amour des autres où l'affreux égoïste qu'il était arriverait à s'oublier », mais c'était des paroles creuses, ce n'étaient pas les siennes. Il glissa dans l'eau du bain sans arriver à « exprimer un sentiment naissant de profonde fraternité, de communion et d'attention au genre humain dans ce qu'il faisait de bien ». Mais ces mots aussi ne lui correspondaient pas, il en avait hérité et se faisait posséder sans le savoir. À l'époque, Martin n'envisageait son problème que comme une singularité personnelle, et pas comme une conséquence de quelque chose de transcendant. Sa conscience ne lui permettait pas d'échapper même un tout petit peu au puissant déterminisme de ce qu'il nommait simplement « la société où il vivait ». Son malheur était de manquer d'illusions. Et si au contraire c'était une chance, demain il prendrait soin de son corps et de ses pensées, s'habillerait de vêtements soignés, conduirait une jolie voiture, comme un monument de la conscience qui saurait porter tout ça, car il en connaîtrait le prix amer.

\*\*\*

Quand Annie entendit la camionnette de son concubin arriver, elle se coucha précipitamment. Elle éteignit la télé qui n'avait pas cessé de fonctionner depuis qu'elle était revenue de son travail, comme tous les jours, parce que ça lui faisait une « présence ». Il était onze heures du soir passé. Hervé se gara devant chez lui, un bungalow en lisière de forêt, à trois kilomètres du centre-ville. Il n'avait pas du tout envie de rentrer chez lui, et en se garant il avait dans sa tête la vision fantasmagorique d'un chien qui aboyait, un chien boxer, qui était sa femme et qui était ridicule et avait envie de le mordre. Il s'en moquait et c'est avec cette confiance en soi brutale qu'il poussa la barrière de bois de sa maison, d'un coup de pied. Il n'y a pas de bonheur sans intelligence, pas d'intelligence sans création, pas de création sans la fréquentation des belles choses. Le point de vue conscient d'Annie sur le monde, c'était une grande obstination dans des idées fixes et simples, éventuellement une lutte, pourvu qu'elles soient balancées par une autorité extérieure. Annie ne dit rien quand Hervé entra, faisant semblant de dormir. Elle avait décidé qu'elle le « cueillerait au petit matin » pour lui dire ce qu'elle pensait. Il passa devant elle pour voir si

Mylène était couchée. Puisque sa femme et sa fille dormaient, il était content d'être tranquille. « Cette feignasse a toujours pas vidé la machine, c'est le bordel comme d'habitude » pensa-t-il avec colère en voulant mettre une assiette dans le lave-vaisselle. Annie savait très bien ce qu'il pensait et elle aurait souri dans l'obscurité, s'il n'avait pas mis la lumière, exprès.

Annie ne bougeait pas, recroquevillée sous la couette. Où trouvaient-ils l'envie de vivre ? Ils ne se posaient tout simplement pas la question. C'était une question trop abstraite, trop sentimentale, qu'on ne voyait jamais à la télé d'ailleurs. Annie voyait les murs, sentait le lit sous elle, savait que son enfant dormait à côté. Son homme était rentré. Même si c'était dur, il était une de ses richesses, indispensable au décor. Hervé se coucha à ses côtés dans le canapé-lit en lui tournant le dos. Il lui mit une claque sur les fesses et elle répondit par un « Oh, laisse-moi » agacé. Tout était en ordre, ils s'étaient parlé comme on se renifle, la nuit pouvait apporter le calme enchantement de son mystère. Chacun allait glisser dans le sommeil salvateur, le psychisme réparateur des rêves, cette farandole d'imprévus non créés par le langage. Hervé se voyait chaotiquement à l'ombre d'un arbre, devant des poules et des enfoncements de route, en train de pêcher, devant un énorme brochet qui faisait tanguer sa voiture. Annie était encore cette petite fille sans mémoire, son corps se reposait. Mylène, tout à l'heure, avait vu le pinceau des phares de la camionnette balayer le plafond de sa chambre. Elle avait attendu avec la curiosité habituelle la façon dont ses parents se retrouveraient, avec l'envie de raconter après, avec l'envie de ne pas s'ennuyer, avec un peu d'inquiétude aussi. Tout ça c'était pour elle.

Quelques jours plus tard, Alexandra aurait passé une soirée peut-être encore trop tranquille, mais sa nièce Paulette était arrivée à l'improviste dans l'après-midi pour lui demander les clés du studio attenant à sa maison, et maintenant Alexandra jouissait par sa nièce interposée d'un des vifs plaisirs de l'existence, le fantasme de l'innocence découvrant la sexualité. La réalité avait juste besoin d'elle-même pour être tout à fait charmante dans la chambre de Paulette. Le garçon avec qui elle s'était dévêtue l'avait accompagné timidement, et maintenant ces deux-là continuaient de se donner à une joyeuse première fois. Ils célébraient leurs vitalités toutes craintes surmontées, et leurs fantasmes naissaient de la réalité pas tout à fait facile qu'ils avaient réussi à découvrir ensemble, par la vertu de leur jeunesse décomplexée et disponible. C'était tout ce que le monde des vieux réclamait pour être encore utile. Quant aux jumeaux, ce soir-là... Daniel était dans sa chambre et écoutait

de la musique. Peu importe ce qu'il écoutait, il ne pleurait plus, car il avait pleuré. Il s'était même senti jaloux. Car Damien n'était pas à côté de lui, ni dans la maison. Il est possible de deviner où il se trouvait.

– Où est mon fils ? demanda Martin, assis sur une chaise, à sa femme qui enfilait son pyjama.

– Ton fils est sorti, il m'a dit qu'il sortait avec sa copine et qu'il ne fallait pas l'attendre.

– Où ça ? Attends, je vais l'appeler...

– Laisse... il est tard... à mon avis il doit être avec la nièce d'Alexandra...

– Quoi ? C'est Paulette sa copine ?

– Bien sûr... Tu n'as pas envie d'aller écrire tes mémoires, ce soir ?

– Non, je suis fatigué. Et Daniel ne m'a pas embrassé... Daniel ! cria-t-il en levant les yeux au plafond. Viens faire bisou papa !

Son fils l'entendit malgré les écouteurs qu'il avait sur les oreilles, car la voix de son père était tombée dans un silence de la musique. Sans trop attendre, Martin l'entendit descendre l'escalier. Maintenant il était là, penché sur son père qui venait de se coucher près de sa femme, et qui lui caressait la tête en passant sa main dans ses cheveux. Daniel ferma les yeux en recevant un baiser sur son front. Katy lisait.

– Ça va ?

– Bof...

– Damien te manque ?

– Oui. Il est chez sa copine.

– On sait.

– Arrête de le câliner comme ça, dit Katy... tu vas en faire un gay...

– Je faisais pareil avec Damien...

– Daniel, prends exemple sur ton frère, dit Katy

– Attends, tu parles à un jumeau, répondit Martin.

– ... Un jumeau qui préfère jouer bizarrement avec son cousin Nono !

– Mais laissez-moi tranquille... Vous ne comprenez rien ! dit Daniel en se redressant.

Katy répondit « mais qu'est-ce qu'il y a à comprendre ? ». Elle posa son livre. Daniel remonta dans sa chambre et Martin repoussa rageusement les draps du lit et suivit son fils. Il le retrouva dans la chambre d'en haut.

– Ta mère va se calmer, parce que je me suis déjà calmé, Daniel... tu sais ça ?

– Papa, aujourd'hui en garant mon scooter j'ai juste touché le scooter d'un mec, qui s'est énervé tout de suite. Il était avec des potes à lui, ils m'ont entouré. J'étais mal.

- Qui c'étaient ?
- Je les connais pas.
- Qu'est-ce qu'ils ont fait ?
- Juste intimidé, humilié. C'est comme si ce que j'étais n'avait pas de valeur pour eux.
- Oui. C'est pas facile.
- Tout ça, papa, ton confort, nous, notre éducation, c'est fragile... je n'étais plus moi avec ces racailles.
- Ne parle pas comme ça.
- Si.
- Daniel, c'est l'esprit qui est ta carapace, ton bouclier. Qu'est-ce que tu crois ? Que la vie est un poème ? Que tout doit être facile ? L'enjeu, c'est ta vie et notre civilisation.
- Il ne me plaît pas, mon monde... c'est les nazis qui avaient raison...
- Oh, oh, je vois que tu es très en colère, est-ce que tu sais à quoi tiennent les phrases que tu dis ? C'est juste du dépit, tu te fais mal et tu veux faire mal. Tu as seulement besoin de satisfactions. Sois heureux.
- ... Je ne peux pas vivre en égoïste heureux pendant que le monde que j'aime s'effondre.
- Écoute, je sais bien ce que tu aimes et ce que tu veux défendre, et c'est pour ça que tu les détestais, ces jeunes... au fond tu veux défendre ton cousin Nono... Tu es un peu raciste, Daniel... tu vois, tu ne dis pas le contraire... Mais il n'en a pas besoin, va, ton cousin. Il est dans les désirs latents de tout le monde, c'est évident. Et je dis bien « de tout le monde ».
- Pas sûr, papa.
- Je suis sûr que tu te crois obligé d'aimer tout le monde, Daniel ?
- C'est obligé, si l'on n'est pas raciste. Réfléchis, on ne fait pas de différences !
- C'est toi-même qui te declares « obligé », en mêlant tes attentes amoureuses avec le respect que tu dois aux autres. Tu n'es pas le seul, d'ailleurs... mais tu n'y arrive pas... et tu deviens méchant parce que tu en as honte...
- Pourquoi est-ce que je dois subir ça, alors, pourquoi devenir méchant ?
- ... C'est tes espérances, et... et... l'affreuse contrainte collective par manque de conscience... imitée en toi... tu la nourris... nous ne vivons pas dans le meilleur des mondes possibles... Mais ne te fais pas avoir, mon fils d'amour... qui est raciste par amour...

Martin se taisait, il n'avait pas envie d'en dire plus. Son fils symptomatisait un malaise qu'il connaissait lui aussi, comme la plupart des gens, mais le père et le fils n'en avaient jamais parlé ensemble aussi franchement que ce soir-là, ni avec une prise de conscience aussi profonde pour Martin. Daniel avait été frappé des dernières paroles de son père, elles avaient une vertu explicative qui le réjouissait, comme une porte qui s'ouvre, mais il n'avait pas épuisé toutes ses émotions et il continua à parler. Il fallait qu'il vide l'abcès, qu'il évalue l'image de lui que renvoyait ce père étrange et formidable en qui il avait confiance.

« Ouf ! » fit Martin en descendant l'escalier et en se passant la main sur le front. Il retourna se coucher près de Katy qui avait éteint la lumière. Cette conversation l'avait épuisé. Le langage freine et élance à la fois, comme une marée destinée à rompre des digues. Il passa son bras sur la taille de sa femme qui se tourna vers lui et posa la tête sur son épaule. Martin recueillait avec plaisir la paix en sa demeure. Quelques instants ils restèrent dans cette agréable position. Mais il eut ce sentiment pressant d'urgence, plus fort que le plaisir, et qui était la crainte d'oublier. La marée devait inonder les champs derrière la digue, même si c'était de l'eau salée inutile à la vie. Il se releva donc et descendit allumer l'ordinateur pour écrire les traces de conscience qu'il venait d'avoir.

\*\*\*

Pour les petits enfants qui ne poussent jamais à fond toutes leurs découvertes et s'en trouvent heureux, le monde se découvrait à partir d'une grande confiance dans les choses avec lesquelles ils étaient encore mêlés par tant de rituels et d'habitudes. Mais les enfants grandissent et avec eux le langage. Chaque jour ils se dédoublent un peu plus devant ces reflets d'eux-mêmes qu'ils nomment, qu'ils découvrent. Leurs découvertes se transforment en désirs de certitudes, puis le mal s'insinue en eux sans qu'ils s'en aperçoivent, ce mal qu'ils nomment et créent eux-mêmes, et qui n'est finalement qu'un moyen très efficace de comprendre. Pour des enfants qui finissaient de devenir pubères, comme les jumeaux de Martin à ce moment-là, le monde était jeune et souple comme leurs corps, et délicieusement rempli d'espérances incertaines. Ce matin-là Daniel attendait son frère dans la cour du lycée, puisqu'il avait couché ailleurs qu'avec lui. Damien ressemblait à une tartine fumante qui venait de sortir du grille-pain, il était fatigué, détendu, mystérieux, radieux.

- À quoi tu penses quand tu couches avec ?
- ... Je pense pas, c'est avant qu'on pense !
- Bah, je me doute bien... mais dis-le.
- Chatte, cul, bitte, nichons. Tu penses à entrer, c'est joyeux.
- Berk... t'es dégoûtant.
- Non, c'est pas dégoûtant.
- Je suis pas obsédé comme toi, comment t'expliques ça ?
- T'as pas eu l'occasion. Développe tes fantasmes, j'te dis qu'c'est joyeux !

– ... Et elle, à quoi elle pense ?

– ... Ça, je sais pas. Faudrait lui demander.

Damien partit de son côté quand la sonnerie retentit, sous le regard d'un frère qui le regardait d'un air pensif s'éloigner. Mais il fit demi-tour et rattrapa en courant son frère puis lui tapa dans le dos en disant : « Ah, au fait... j'ai tout raconté aux Parents avant-hier, comme prévu, et ça les a fait bien rire. Surtout maman ! » Daniel sourit, son frère faisait allusion à un petit secret entre eux. Puis les jumeaux se séparèrent. Alors le regard de Daniel tomba par hasard sur un lycéen qu'il connaissait et qu'il considérait comme quelqu'un de solitaire, de peu communicatif. Il le regarda d'un air neutre autant que possible, mais il sentit une sorte d'angoisse. C'était un garçon brun de son âge, qui portait des lunettes, marchait les pieds en canard, et avec qui il était difficile de se situer, encore plus de communiquer. Il s'appelait Patrick. Comment parler de ce garçon, si quelqu'un avait envie d'en parler ? Daniel sentit une nouvelle tape dans son dos. Il se retourna, c'était cet autre, qui le regardait méchamment derrière ses verres de myope, et qui lui dit : « Tu m'as souri, là... ». Daniel le regarda fixement, cherchant comment réagir devant cette personne menaçante, qui semblait faible en même temps. Patrick, tellement pauvre de langage et croyant au peu qu'il avait, souffrait de n'être que ça. Son corps le lui faisait savoir en en faisant un persécuté qui se révoltait, car c'était un garçon capable de quelque chose. Pour le moment il faisait penser à Daniel qu'il aurait dû mieux jouer l'indifférence. Il aurait dû surmonter sa crainte et essayer de lui sourire gentiment, car Patrick se voyait laid dans les purs miroirs et avait juste besoin d'un ami, et Daniel était ce qu'il aurait normalement dû aimer.

– Tu arrêtes de rigoler, quand tu me vois ! reprit Patrick.

– ... Allez, laisse-moi, dit Daniel calmement en se détournant du garçon.

– ... C'est ça... Va-t'en, Danielouze...

Damien était au premier étage quand il découvrit par la baie vitrée l'attroupement qui venait de se former dans une partie de la cour. Avec surprise il vit son frère qui se roulait par terre, agrippé par un garçon. Il descendit l'escalier à toute vitesse et arriva en même temps que le surveillant pour les séparer. Daniel avait déchiré la lanière de son sac et son pantalon était déchiré au genou. Patrick saignait, un verre de ses lunettes lui avait entaillé l'arcade sourcilière. Il les ramassa toutes tordues par terre. Daniel regardait Patrick qui disait : « Il s'est... moqué... de moi ! ». Le surveillant prit leurs noms pour une convocation dans le bureau du proviseur, puis il accompagna Patrick à l'infirmerie. « Mais qu'est-ce qui s'est passé ? » C'était Mylène, la fille d'Annie et d'Hervé, jubilante de curiosité et d'excitation, qui avait posé la question avant Damien.

– Je ne sais pas, ce mec m'en veut tout le temps, répondit Daniel.

– Je vais m'en occuper, dit Damien. Je vais l'attendre à la sortie.

– Attends, il a eu son compte, tu as vu comment il saignait, dit Mylène.

Ils ne purent pas parler davantage, car ils étaient appelés à rentrer en classe. Il n'y eut pas d'explication à la sortie du lycée. Il n'y en eut pas non plus les jours suivants. La première fois que Damien croisa Patrick dans un couloir, celui-ci s'écarta du grand garçon au visage souriant qui venait de se durcir soudain à sa vue, et rasa le mur de son école des regrets, où il travaillait aussi beaucoup pour des résultats scolaires médiocres. Damien, qui en avait de bonnes parce qu'il était bien aimé et bien aimable, le regarda de côté, éprouva un sentiment qu'il n'arrivait pas à préciser, qui ressemblait quand même à une envie de l'aider. « C'est vraiment un pauvre mec, ce Patrick », pensait-il tristement. Et il ne pouvait rien y faire. Comment pouvait-il aider ce qu'il n'a jamais été ? Qui ose enlever son os à un chien enchaîné ? Il faut plus d'expériences heureuses et malheureuses qu'une vie de dix-sept ans n'en apporte pour soulager une autre vie contrariée et dépendante de tout un vaste contexte d'existence, culturel et matériel. C'était même une problématique dont n'avaient pas conscience la plupart des adultes, sauf à répéter des mots qui n'étaient pas les leurs. Mais la vérité fait son chemin inlassablement dans le monde, et une conséquence non intentionnelle de la bagarre fut que Patrick ne s'imaginait plus agressé quand il croisait Daniel. C'était un apaisement qui s'était établi entre eux pour avoir vécu la même chose, pour avoir réussi à se parler, un début de compréhension. Décidément, Patrick manquait de vocabulaire. Daniel en était soulagé, et il dit à son frère, un soir alors qu'ils rentraient chez eux en traversant le square « Ce mec me regarde

maintenant comme une fille ». Ce n'était que des mots à lui, un jeu d'imagination sans pouvoir, car Patrick ne pouvait pas imaginer une telle chose.

\*\*\*

Cette ville et cette époque... Comment en parler ? Comme un de ces livres du siècle passé qui décrit son époque ? Mais si Martin Saux écrivait un livre contemporain de son époque, il faudrait être fou à cent ans de distance pour s'imaginer la réalité selon le point de vue de Martin. Bien plus vrai à toutes les époques est ce dont on ne parle pas, car objet de tabou. Et pourtant la culture qui s'adresse à la jeunesse impose ce genre de folie conventionnelle, qui n'est rien d'autre que la limite du langage, sa toute-puissance. Mais Martin était un genre de révolté sans le savoir, et il faisait partie de la culture intemporelle. Naturellement il se portait vers les abstractions, recherchait les fondamentaux, cherchait à les montrer. Ainsi sont les révoltés qui sont sages. Mais montre-toi, Martin ! Que disais-tu de ton époque autrefois ? Il y avait ces rues vides le soir, comme une des particularités. La lumière rasante sur une agglomération humaine qui s'étendait d'année en année par l'impératif de consommer. Un grand ennui de ce qui durait trop, et même plus la tentation de l'inconnu pour une jeunesse démotivée. C'était la coexistence dans l'ignorance de son voisin, la méfiance, la crainte. Le bonheur n'existait que sur cette frontière mouvante où le conformisme rencontrait de la vie, ce lieu de contact avec d'autres développements possibles de l'esprit, c'est-à-dire que les gens les plus ordinaires et les plus malchanceux ne trouvaient plus leur bonheur que dans leur lit, qu'ils étaient vieux et que tout le reste était perdu. Là, vous étiez en fait sur la frontière commune à quelques déterminismes et vous essayiez de vous y maintenir. Les gens ne trouvaient leur bonheur que chez eux ou dans des endroits protégés, et cela devenait partout pareil. Parce que dans les supermarchés, dans les rues des villes, sur les écrans, un symbole dominant fermait les consciences par la peur.

Toutes les communautés ethniques et religieuses avaient secrètement honte de voir isolés leurs symboles de dignité, car les autres déterminismes ne s'effacent jamais complètement de la page des possibles. Les déterminismes ne s'équilibraient plus, la société de consommation faisait financer par les états l'accroissement et la survie des consommateurs pour la réalisation de profits particuliers. Une contrainte cachée pesait, et c'est elle qui engendrait l'antipathie, le

repli, les frustrations, la défiguration de l'amour. C'était toujours la même vieille envie d'un objet imaginé, pour se rassurer. Oh, bien sûr, ça permettait de vivre malgré un flot de volontés aveugles, mais jouir du monde quel qu'il soit était différent de ce genre d'envie, et cet état mental était encore bien inaccessible à Martin, qui l'entrevoyait à peine et du côté le plus sombre avec ses obsessions de sauter des balustrades. Dans ces conditions, certains pensaient qu'il ne fallait pas détruire à la légère un corps social, d'autres jouaient au hasard, pariant sur un nouveau monde idéal. Flot de haine et flot d'amour dans ces corps responsables. Mais en attendant de trouver le moyen de restreindre les appétits dévorants de la société de consommation et d'en refaire un compagnon utile et agréable, en attendant de fixer tout objectif et même celui-là, mieux valait souffrir au fond de soi de ses limitations physiques et mentales, toucher le fond de sa misère personnelle. Car c'était le seul contrepouvoir à l'imagination contente et aveugle des simples animaux.

Dans le pays où Alain allait rencontrer Olga, quelque chose d'autre avait subsisté. Les déterminismes ont leurs territoires. Dans le pays d'Olga, les esprits étaient riches d'un manque, mais ne le savaient pas. Les gens étaient habitués à l'ennui, souhaitant que le modèle occidental vînt à eux. Ils voulaient améliorer leurs conditions de vie, sans crainte de perdre ce qu'ils avaient naturellement et auquel ils ne pensaient pas, ce confort de vivre ensemble qu'ont les gens qui se ressemblent et qui ne connaissent pas l'effort exigeant et inhabituel que des individus très différents doivent faire les uns devant les autres. Pour eux, tout était encore simple. Ils n'avaient pas de symboles dominants planants au-dessus de leurs cités en s'extrayant de leurs croyances, imposant une accumulation de lois intériorisées. Mais ils approchaient doucement et inconsciemment de la frontière de la société de consommation.

Alain et Olga parlaient ensemble un soir de plus sur l'internet. Il proposa à la jeune femme qu'il vienne la voir le mois prochain. Il ne lui demanda pas si elle était contente, ça lui semblait évident. Ainsi était Alain. Elle était d'accord, elle aimait les gens décidés. Ensemble, ils définirent une date. Ensuite, chacun d'eux alla se coucher l'esprit plein de ces désirs d'avenirs qui les feraient se lever d'un cœur joyeux le lendemain. Alain se laissa bercer par un bonheur diffus qu'il avait oublié, il ouvrit son frigo, en sortit de la bière et du pâté, et s'assit confortablement devant la télé. Olga, à quelques milliers de kilomètres, sentit son cœur battre à nouveau comme chaque fois qu'un homme s'intéressait à elle et que l'avenir faisait des promesses. Sa fille la

questionna. Elle partagea cette nouveauté dans leurs vies, et s'endormit avec la petite Éva dans son grand lit, dans le long étirement du temps de sa ville, cette économie de subsistance de laquelle la société de consommation émergeait lentement. Olga s'affolait de rêves de luxe. Son frère dormait dans la pièce à côté, sa guitare et ses vêtements en désordre au pied du divan. Encore ailleurs dans le studio d'Alexandra, il y avait Damien, Paulette et une copine de Paulette nommée Dana. Cette dernière était une fille un peu plus âgée. C'était une métisse, et cela était nommable parce qu'à cette époque et dans cette ville le développement singulier et séparé d'une pensée par rapport à une autre était encore possible. Damien la rencontra pour la première fois ce soir-là. Ils sympathisèrent autour d'un verre avant de sortir épuiser la nuit. Cette grande fille était différente mais pas étrangère. Jamais il ne lui aurait fait d'enfants, car pourquoi ? Mais elle lui offrait son cœur et son corps, il la sentait disponible et cela l'émouvait, l'attirait. Paulette lui avait appris à se connaître au travers d'un reflet féminin de lui-même, lui qui jusqu'à présent aimait les vertus masculines dans des corps masculins, parce qu'il était plein de ces vertus-là. Mais le goût de la découverte est une belle vertu virile, Damien, et ce goût de la connaissance de toi dans le différent te poussait maintenant vers Dana, et tu n'obéissais qu'à toi, et ce n'était pas un enfermement de la parole. Damien, fraîchement dépuisé par Paulette, avait comme goût celui du jeu de son sexe qui était autre chose que lui. Ce fut Paulette qui suggéra d'aller en boîte de nuit. Ils y arrivèrent ensemble vers minuit. C'était surtout des jeunes femmes dans cet établissement, elles venaient s'amuser et voir si leurs désirs pouvaient prendre corps. Damien fit une remarque à Dana, en voyant ce défilé de blondes aux cheveux teints.

– Elles se ressemblent toutes...

– En tout cas pas à moi, dit Dana en lui caressant la joue.

– Comment préfères-tu les mecs, toi ?

– Bien montés si tu veux savoir. Elle rapprocha sa taille de lui.

– Ah... C'est tout ce qui compte, vraiment ? Il ne recula pas, mais elle ne fit que le taper doucement sur la poitrine, et il se sentit excité.

Souvent habitué à être admiré, Damien méprisait un peu les gens pour le pouvoir qu'ils lui avaient abandonné. Ces sympathies faisaient que depuis tout petit, il avait toujours senti comme des présences dans son dos qui exigeaient des sourires, et que depuis tout petit cela pesait sur lui sans qu'il le comprenne, comme des fantômes qui passaient. Il serait peut-être devenu vaniteux et stupide au contact sans fin de ces questions sans réponses, mais un monde plus vaste était ouvert à ses

sens, un monde cruel et contradictoire, et sans cesse il se demandait ce qu'il devait faire de son corps, sa plus grande crainte étant de ne servir à rien, de vieillir pour rien. Ce soir-là il perçut une autre réalité. Il pensa que personne n'avait rien à dire sur sa conduite, il voulait se secouer, s'affirmer en donnant sa sympathie à Dana. Il y eut le confort d'une table basse et d'un canapé. Dana n'était que seins penchés vers lui, ils se touchèrent, s'embrassèrent. Le désir sexuel retenu par l'intimité limitée n'en était que plus brûlant. Dana offrait tout ce qu'elle était, c'est-à-dire pas grand-chose. Ça lui donnait en même temps ce regard grave qui plaisait au garçon. Quand la musique changea, Paulette arriva. Dana se leva avec pour Damien la même petite tape que tout à l'heure, puis partit danser sur la scène dans un délire splendide et solitaire, grande silhouette vibrante.

\*\*\*

Les enfants sont ce qu'ils sont, avec peu d'obsessions et sans rancunes, tout débordant de confiance dans la quête de leurs visages reflétés sur d'autres. S'ils ne le trouvent pas, ils sont malheureux et dérivent dans la démesure imaginaire. S'ils le trouvent, ils partagent alors les symptômes communs aux esprits en miroirs. Grandissent ainsi toutes sortes de langages comme autant d'enchaînements. Langage du corps, de la raison, des sentiments. Mais parfois le point commun est imprévisible. Des êtres reçoivent alors les prises de conscience qui se forment sur eux. Les enfants sont alors en possibles et en devenirs plus que leurs aînés. Leur absence de rancune et leur confiance débordante donnent aux adultes qui n'ont plus ces ressources le désir de les voir grandir, le goût de l'avenir, et les vieux enfants se mettent à retrouver leur confiance perdue. Les deux frères étaient encore pleins de la vitalité de leur jeunesse, de cette confiance qui colore le monde sous l'aile protectrice de parents attentionnés et satisfaits de la splendeur de leurs enfants. Ils étaient ensemble dans leur chambre en ce dimanche après-midi, à une période singulière de leur vie qui était encore pour eux comme un petit univers sans comparatif. Pourtant, Damien en sortait doucement, laissant son frère à des journées de plus en plus souvent trop calmes, trop fades, ce qui l'attirait lui aussi sur cette même route. Daniel était entre deux mondes. Le téléphone sonna dans le salon. Quelques instants plus tard Martin décrocha le combiné, tout en retournant dans le jardin.

– Allo, Saux ? C'était une voix qu'il ne connaissait pas.

– Oui... Martin Saux.  
– On va éclater la tête de tes tarlouzes de fils, comme des bûches.  
– Ben voyons... Qui est à l'appareil ?  
– Écoute, maire de merde, tu as démoli nos familles, maintenant on va se venger.

– ... J'ai démoli... ?  
– On va venir et on va te casser la tête.  
– C'est ça, viens donc mon con, je t'attends.

Martin a raccroché. Depuis leur chambre, les jumeaux ont entendu les mots douloureux. Ils entendirent le téléphone sonner à nouveau. Les deux frères se penchèrent à la fenêtre, Martin les aperçut en décrochant, il leur fit un signe de la main et se mit à l'écart dans l'abri de jardin. Alors Martin entendit la voix d'Hervé, son ami le brocanteur.

– ... Allo, Saux ?... Tu parles pas quand tu décroches ?  
– ... Excuse-moi Hervé, je croyais que c'était quelqu'un d'autre. On vient de m'appeler juste à l'instant pour me menacer, figure-toi.

– Ah ouais ? Non !  
– Oui.  
– Et... quelqu'un que tu connais ?

– Si je savais ! Connais pas. Mais méchant. Et sur mes enfants en plus.  
– Attends, t'es sur liste rouge...

– ...  
– Moi ça m'est déjà arrivé des conneries comme ça. Il voulait baiser ma femme parce que j'aurais baisé sa sœur y paraît. Y'a des malades qu'ont rien à foutre.

– Si seulement ils savaient expliquer leurs problèmes !  
– Ouais... En tout cas viens boire un coup si tu veux, on en discutera.

Le lendemain matin, Martin était dans son bureau et racontait à Alain Maule les intimidations qu'il avait subies. Il s'en amusa, lui aussi. Martin prit son agenda et fit le point sur le planning des jours à venir. Il était prévu la semaine prochaine une rencontre avec l'imam de la ville d'à côté, pour le projet de déménagement d'une mosquée. Dans l'après-midi, les menaces que le maire avait reçues et ses contacts avec la gendarmerie étaient connus grâce à ce bavard d'Alain, qui estimait qu'un danger personnel devenait moins dangereux en devenant public.

\*\*\*

Les murailles de Martin faisaient qu'il ne pouvait plus embrasser son monde du regard sans se croire obligé d'expérimenter le saut qu'il ne

voulait pas faire, au nom de la raison ou de la conscience, comme il se plaisait à nommer les termes de cette alternative. Il y tenait très fort à ce mot tout d'abord insensé de « conscience », pour que son alternative existe et qu'il ne se fasse pas mal pour rien en sautant. Il fallait absolument qu'il sente, qu'il voie, qu'il comprenne ce qu'il fallait devenir pour ne pas s'assassiner soi-même... Et l'envie ? Elle avait été toujours en lui comme au cœur des foules qui croisaient son chemin. Envies toujours salutaires pour faire oublier ce qui ne pouvait pas être vu en face, ce besoin d'agir impossible à satisfaire dans les formes de la mentalité disponibles, dans les corps disponibles. Tout ça préfigurait la mort, la rendait plus facile. C'était le plaisir dans les cachettes faciles de l'imagination. Ce plaisir était le bonheur dont tout le monde parlait autour de Martin. Mais ensuite ? Pour ceux capables de briser les murs de leurs cachettes ? L'impossibilité de regarder en paix ce monde renaissait alors sous une autre forme dans leurs esprits obsessifs, et tout recommençait. Patrick, l'adolescent triste, croyait tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il entendait, et il s'épuisait à harmoniser ces images les unes avec les autres, comme un puzzle. Comme il y avait beaucoup trop de morceaux inadaptables aux autres, il s'était fait stupide pour avoir dans la tête au moins une petite image du puzzle. Il était stupide totalement. Patrick était fait d'enchaînements mentaux très déterminés, il était triste aussi parce que son corps n'était pas d'accord avec une telle limitation de ses possibilités, et bien sûr il ne pouvait absolument pas se le représenter en langage. Alors le pauvre garçon était hanté par des « couteaux et des images de meurtres » qu'il était poussé à imiter. Il avait peur de tuer, il avait peur de mourir en totalité. C'était le message de sagesse de son corps, mais il ignorait la cause de ses tourments. Terrorisé de lui-même il se vouait aux croyances de ses parents pour cesser d'avoir peur, ce qui l'aidait à survivre était donc précisément ce qui l'assassinait. C'était l'envie dans les cachettes de l'imagination. C'était désespérant en tout point, d'imitations en répétitions, et cet adolescent faisait fuir l'amour.

*Oh ! Patrick ! Pour vivre, et non pas survivre, tu n'auras d'autres choix que multiplier tes envies et démultiplier ton imagination, et cela tu le prendras où tu pourras avant de devoir le laisser, mais ce ne sera encore qu'un plus haut début. Oh ! Patrick ! Personne ne t'aime parce que personne ne peut partager cette mentalité que tu as trouvée en venant au jour. Tu t'épuises ainsi à désirer ce qui pourrait exister. Change ton corps porteur de ta mentalité, et change ainsi ce monde qui fait les corps*

*porteurs des mentalités dont tu es dépendant. Tu seras forcé d'essayer et si tu réussis tu auras voulu que tes œuvres soient ainsi.*

Dans les premiers temps de leur relation, Paulette avait dit à Damien en le guignant du regard : « J'aime la bière, la baise, la bonne bouffe, les bonnes choses de la vie quoi ! » et le garçon avait levé le nez, flairant avec elle d'intéressantes expérimentations objectives, de la nouveauté. Il avait déjà rendu disponible son sexe pour les satisfactions plus piquantes que la fille lui faisait entrevoir, rien ne l'ayant empêché de découvrir sa sexualité. Ces deux-là étaient des êtres heureux parce que l'envie l'un de l'autre éteint l'imagination sous le regard. La frustration objective des existences n'était pas égale pour tous. Les enfants heureux et talentueux étaient les symptômes d'échappées libératrices et joyeuses de déterminismes. Ensuite venaient les obsessions. Passaient alors les foules. Glissements d'individus les uns par rapport aux autres, beaucoup croyant que l'autre savait ce qu'il faisait et qu'il le faisait bien.

\*\*\*

- Elle a dit ça gentiment. Pourquoi tu fais la tête ?
- Je n'ai pas de compte à lui rendre. Le studio appartenait à mon père.
- Elle a souri... allez, fais pas la tête.
- Je la déteste...
- C'est toi qui me dégoûtes, là.
- Tu ne disais pas ça tout à l'heure ! Et si je te dégoûte, qu'est-ce que tu fais avec moi ?
- ... Allez, allez... viens, on passe par le square.
- Je devrais être avec ton frère. Il est plus gentil que toi.
- ... Oh ! Tu me saoules ! Casse toi !

Damien avait quitté sa copine dans la rue. La tristesse de voir gâcher un moment qui aurait dû être heureux l'amena à quelques regrets de s'être emporté, puis il considéra que cette misère leur servirait de leçon à tous deux. Il poursuivit son chemin et entra dans le square. Paulette, de son côté, savait bien qu'elle le récupérerait bientôt. Elle téléphona à une copine pour confier son malheur : « je me suis embrouillé avec mon mec ! ». Paulette s'amusait à broder sur la gamme de ses nombreuses possibilités émotives, comme une comédienne revivant la scène qu'elle avait jouée. Damien ne faisait pas tant de phrases. « Qu'elle est bête ! » se disait-il rageusement, et il se demandait s'il aimait encore être avec elle. Un ballon était sur son chemin, il shoota dedans. Voulant tirer droit,

il ne fut pas adroit et le ballon partit de travers, droit sur la tête d'Alain Maule qui en perdit ses lunettes, en criant rageusement, à son tour...

Cet homme, qu'il ne connaissait que de vue, ne l'avait sûrement pas reconnu. Alain lui lança le ballon dans le ventre et le garçon serra les poings, le regardant au fond des yeux tandis que l'autre en profitait pour extérioriser sa mauvaise humeur. Les passants craintifs se voyaient en eux à l'image de ce qui les possédait, démesurément, imaginativement. Le monde se rétrécissait autour de Damien, sa colère montait à mesure de son impuissance. Il se sentait obligé de voir à son tour la même image éclatée que l'autre possédé voyait en Damien. Alors se cassa la chaîne des symptômes. Le garçon imagina un instant la femme qu'Alain pouvait être. C'était une petite échappée étonnante et inattendue qui le fit sourire discrètement et le calma. Autour de lui, toute la population de ce jardin public s'offrit soudain à sa conscience, car il avait détourné le miroir. Damien s'échappait ainsi en permanence des obsessions sans s'en rendre compte, et autant que la beauté qu'on lui prêtait c'est ce qui le distinguait de la majorité des gens. Peut-être était-ce un effet de la conscience. Elle aurait donc été dans les corps biologiques. Mais la conscience façonnait la vie malgré la peine des hommes, et semblait aussi toujours venir d'ailleurs. Personne n'avait jamais eu à redouter du mal venant d'êtres comme Damien. Et pourtant ce dernier changerait, il ne serait pas éternellement cet adolescent et il aurait à accomplir ses œuvres. Pour le moment c'est lui qui donnait confiance aux inquiets, prêts à s'effondrer les uns sur les autres. C'est lui qui leur donnait l'envie dont ils avaient besoin, celle qui venait de plus haut au contact d'un mortel si la conscience existait et imprégnait le monde sensible. Oui, vraiment, c'était Damien l'improbable, l'invisible, le rare, et non pas toutes ces foules communautaires survivant dans leurs envies. Non pas ces foules d'apparences.

*Oh ! Damien ! Tu n'entreras jamais dans ces foules contentes d'elles-mêmes et revendicatrices, et menteuses. La folie de celui qui te regarde et te pense vient de l'esprit pesant, le grand avide de sacrifice dans la solitude de son imagination. Elle pourrait bien te forcer à devenir encore plus rare. Mais moi, je ne veux pas que tu en meures, Damien, parce que j'ai besoin de toi.*

Alain s'était maintenant calmé, il était parti. Qui savait, parmi ceux qui étaient passés autour du jeune Damien, que jamais personne n'avait pu le haïr ? C'est le miracle de la vie de grandir toujours et de se renouveler, comme un espoir inlassable. Elle donne aux parents des enfants qui naissent tout contre elle. Ils ont la vie puissante en eux, même quand

elle monte de corps disgraciés, déficients ou meurtris. Mais certains enfants gardent avec elle un lien plus court que d'autres, et devant leurs pères et mères étonnés d'une vitalité si affirmée, ils signifient qu'ils viennent d'ailleurs. Toujours de l'idéal dégénèrent les instincts mais reproduisent confusément les formes de cet idéal, et la vitalité singe encore sa forme originelle dans tout ce qui du vivant s'affaiblit et se dissout. Voici la vie qui s'épuise et le corps qui vieillit. Martin, dans sa solitude, montrait assez tout ce qu'il ignorait de son fils, et que la vie le dépassait de toute part. « Une vie un peu pénible, patiente et laborieuse », voila ce qu'il disait sur lui-même un soir de son existence pour réussir à vivre au milieu de son isolement craintif.

*Extrait des écrits de Martin Saux*

*« ... On a l'habitude de dire que personne ne va au-delà de ses limites, que nos actions sont contenues par nos peurs. Il y a d'autres choses dont on ne parle pas aux enfants, ni aux adultes, de peur d'instiller un poison dans leurs esprits. Imaginez que ce poison vous étouffe l'âme comme si vous sentiez du plomb dans votre tête, et que vous ne sachiez plus vous intéresser ni prendre plaisir à quoi que ce soit. Quelque chose vous possède, y'a-t-il quelqu'un d'autre que vous pour comprendre ce qu'elle est ? Malgré tous les traitements curatifs : psychologique, philosophique, chimique ou mécanique, le bonheur individuel est impossible à atteindre, car il n'est pas souhaitable par ces moyens. La vie fébrile ne saurait accepter d'être stérilisée dans un confort artificiel, dissipant les petits orages intérieurs d'une individualité peureuse, qu'en réalité elle tente de déborder... Ce confort est toujours trop décevant en regard d'une finalité qui la dépasse. Cette finalité qui s'exprime dans l'imprévu des événements. J'imagine que tous ceux que je rencontre, même les débiles, ont à supporter une douloureuse séparation, ou la privation d'une union idéale. Nous ne savons pas renoncer, même un seul jour. Ça nous fait hurler ou cuire d'abrutissement intérieur. Nous voulons réconcilier notre corps et notre esprit, mais ce dernier s'en échappe à chaque fois comme d'un endroit malsain, un corps trop tranquille qui n'a pas ce qu'il veut, ni rien à subir pour le distraire. Sauf le mal dont l'esprit frustré peut rêver... »*

Une ville de l'Est, un soir. Le sommeil envahissait Anton, le jeune frère d'Olga. La matière complexe bien isolée des contraintes sensuelles résorbait les excroissances incohérentes de ses réseaux de neurones. Un bruit lui parvint de l'extérieur dans son premier sommeil, qui était sûrement quelque chose qu'il attendait. La porte de l'appartement s'était refermée, c'était sa sœur qui rentrait et cela lui fit ouvrir les yeux. Il oublia tout de son rêve naissant, qui fuyait dans le fond de son esprit rejoindre cet espace mystérieux où la lumière est cachée. Le garçon rassembla les éléments de la rationalité qu'imposaient à son esprit ses sens en éveil. Il était à nouveau dans son lit, assis dans ce monde réel où l'enchaînement symptomatique domine le devenir.

– Olga ?

– Antochka ?

– C'est demain... Alien, euh...Alain avec toi ?

– Oui. Tu dormais ?

– ... Je rêvais.

– De quoi ?

– Je ne sais pas... que le papier était mon médicament.

– Tu as plein d'imagination, toi...

Anton toussa, il joignit par réflexe ses mains sur la poitrine et retomba sur l'oreiller en souriant, recevant de sa sœur deux baisers sur les yeux. Il était heureux que cet étranger vienne, il en était curieux. Il verrait ce français, peut-être donnerait-il du « bon » à sa sœur. Peut-être que ce ne serait pas comme avec les autres hommes, « tous toujours aussi pauvres qu'elle ». Anton rêvait d'un avenir insoupçonné, et puis son esprit recommença à dériver dans le monde des songes : « Il faudra rendre à Sacha les accumulateurs pour sa guitare... Les piles aussi on peut les donner au pharmacien, en échange des médicaments... Il y a des piles dans le cœur des arbres... ». Anton s'était endormi, ainsi rêve le vivant qui s'éclaire des marées montantes et descendantes de la matière. L'avion d'Alain atterrit le lendemain vers seize heures, crevant le brouillard pour découvrir une ville prise sous la neige. Il récupéra sa valise sur le tapis roulant, passa le contrôle des passeports, puis s'avança dans la salle en cherchant la fille du regard, qui lui avait dit qu'elle tiendrait une rose à la main. C'était très simple, ou elle lui « plairait et ce serait bien » ou elle ne lui plairait pas et il se serait « amusé un peu, sans regret ». Les rêves qu'il avait nourris jusqu'à ce moment en imagination ne résisteraient pas à l'expérience sensible de cette rencontre, ses rêves n'étaient finalement pour lui que des produits de consommation. Olga et Alain s'exprimaient par gestes, avec le peu

d'anglais qu'ils partageaient et les quelques mots qu'ils avaient appris ensemble lors de leurs soirées sur internet. Alain lui montra sur une feuille, qu'il avait imprimée pour ça, l'adresse de l'hôtel qu'il avait réservé et Olga l'y conduisit. Ils sortirent de l'aéroport. Un froid sec permettait aux gens et aux véhicules d'avancer sur une neige glacée et dure. Des bus assuraient les liaisons vers la ville, ils patientèrent ensemble en attendant le leur. L'enthousiasme de cet homme et son intérêt pour elle étaient tout ce dont Olga avait besoin. Elle se sentit rassurée. Elle ne le trouvait pas très beau, mais pour elle la beauté intérieure et la beauté physique étaient deux choses distinctes. Elle ne le trouvait pas malsain non plus. Alain ne fut pas long, une fois assis près d'elle dans le bus, à mettre sa main sur la sienne. Dans la désinhibition mentale que prodigue le contact avec l'étranger, il faisait des choses qui auraient été plus compliquées pour lui en France. C'était comme s'il pouvait jouer en trichant avec les règles du jeu, un peu le monde du rêve. Olga ressentait la même chose. Le bus démarra. Alain, à la fenêtre, regardait le paysage. Des tas d'immeubles gris aux façades abîmées par les étés et les hivers qui faisaient craquer le béton et le macadam des routes. Des constructions non entretenues, des infrastructures délabrées. Alain pensa : « On a beau critiquer notre système, c'est quand même plus confortable chez nous ». Il observa aussi les gens du bus, qui lui semblaient moins soucieux qu'en France. Regardant par la fenêtre, il ne voyait pas beaucoup de vieilles personnes dans les rues. Ils arrivèrent en centre-ville dans le quartier de la gare, des étals de marchands en plein air vendaient des petites choses. Cela allait de quelques cageots de fruits posés par terre, jusqu'à un stand couvert et achalandé. Il constata que les gens avaient à peu près le même type physique, et se dit que « ce peuple n'était pas encore devenu moderne parce qu'il n'était pas mélangé ». Ils descendirent du bus et marchèrent vers l'hôtel. Par endroits il fallait changer de trottoir, car des pelletées de neige tombaient des toits des immeubles dans des zones balisées. Alain traversa deux souterrains pour passer d'un boulevard à l'autre, il devait marcher plus vite que d'habitude pour suivre Olga. Ils arrivèrent à l'hôtel vers dix-huit heures. La nuit tombait. Il pensa que « c'était bien pour la suite de la journée », comme ça ils pourraient aller dîner au restaurant de l'hôtel sans trop attendre, puisqu'ils n'avaient pas grand-chose à se dire avec la parole. Après avoir rangé leurs affaires dans la chambre, il s'allongea sur le lit et ferma les yeux, cherchant comment il devait se comporter. Elle alla dans la salle de bain se laver le visage. Quand elle revint, elle trouva un spécialiste des relations publiques, un

fonctionnaire aux revenus confortables, qui fit le geste de manger, l'invitant à descendre au restaurant. Elle comprit et le suivit. Ensemble dans l'ascenseur, elle le trouva un peu minable près d'elle, mais ne le montra pas. Ils souriaient, chacun trouvant pratique d'être dispensé d'user du langage. Ils dînèrent au restaurant de l'hôtel.

Alain sentait qu'il lui fallait amuser et surprendre la fille à tout instant. Peut-être devinait-il inconsciemment qu'elle avait besoin d'un homme qui l'aime et l'admire. Peut-être avait-elle été un peu écrasée par des hommes grands et volontaires comme elle, et qu'elle cherchait des personnes à qui elle pouvait être utile. Il s'inventait des raisons de lui plaire. Ils mangèrent et burent ensemble, il choisit des gâteaux au gingembre au dessert. Olga choisit la même chose qu'elle aimait beaucoup. Il en offrit à la fille de son assiette, qui accepta en souriant. Alain s'imaginait qu'elle acceptait cet aphrodisiaque, comme on accepte une proposition à faire l'amour. Mais il avait tort. Ce n'était que politesse de la part d'Olga, qui s'effrayait de l'expression qui voulait lui dire quelque chose que l'autre tentait. Il y eut un flottement où elle s'éloigna de lui, ne pouvant interpréter sa mentalité, mais Alain remplit à nouveau leurs verres de vin français. De plus, il lui souriait amoureusement d'un air dépendant. Ça s'annonçait finalement plutôt bien, la solution d'un avenir matériel plus facile pour sa famille et elle. Ils reprirent l'ascenseur un peu ivres tous les deux, lui la serrant par la taille avec jubilation, elle riant sans complexes. Une fois dans la chambre, elle le vit s'arrêter au bord du lit et la regarder en rougissant, l'air de « quelqu'un qui avait fait une bêtise ». Ça faisait un tel contraste avec l'effet qu'il lui avait fait à l'aéroport ! Elle n'avait pas où dormir ailleurs. Elle réfléchit, son sens pratique l'emporta. Il n'y avait rien d'autre à faire qu'à passer cette nuit avec cet homme, et elle voyait déjà à ses yeux qu'il s'endormirait vite. Elle approcha sa jolie tête et bascula avec lui sur le lit. La jeune femme retourna chez elle par le train quatre jours après, avec le sentiment que quelque chose allait changer. Pour commencer, cet homme lui avait laissé l'argent désiré. C'était de la nourriture en perspective, plus que toute autre dépense, car il y avait longtemps que les gens ne pouvaient plus payer de taxes à un état affaibli, d'ailleurs corrompu d'intérêts particuliers. C'était une société en reconstruction qui était en passe d'intégrer la société de consommation par le lien de l'argent, un territoire et un peuple à englober. Quatre jours après, Olga parlait avec Katy sur internet. Elle lui apprit ce qui s'était passé et tout le bien qu'elle en espérait. Alain lui parlait chaque soir sur le réseau. Martin était chez lui avec sa femme,

puis il entra dans le champ de la caméra. Olga vit ce dernier sur son écran la saluer. Il lui demanda dans sa langue si elle était heureuse. La réponse d'Olga fut une autre question ; elle lui demanda si lui, il aimait Alain. Martin répondit, en se faisant aider par sa femme pour la traduction : « Je vous laisse vous faire du bien comme Dieu fait avec nous ». Puis il quitta la pièce après avoir souri douloureusement.

\*\*\*

Martin s'enfonçait dans les ombres inconsistantes et déterminées de son esprit, et ces imaginations qui n'épousaient aucune réalité, il n'imaginait pas qu'il les partageait dans la réalité avec tant d'autres gens. Ce malaise était réel, c'était une vérité qui contenait l'imagination elle-même. Elle s'exprimait aussi par ce que vivait Patrick, ce garçon plein de croyances et d'obéissance, qui était un enfant dérivant dans l'ignorance. Comme les autres, Patrick était né dans une bulle de prétentions à vivre et de certitudes, où il voulait faire entrer l'univers avec sa tête. Comme les autres, l'univers sortait de son corps par l'incompréhensible et la différence dans les frontières invisibles de sa bulle mentale. Le voilà qui venait d'imaginer, dans son isolement, de toucher le courant électrique. Il lui semblait que c'était possible et que cela le rendrait plus fort s'il le faisait volontairement. Ainsi il essayait dans son coin des bizarreries qui lui étaient pénibles. Son corps se vengeait d'être mentalement si incompris, c'était ce qu'il ne pouvait précisément pas mentaliser. Il n'était pas handicapé mais exprimait quelque chose de collectif dans ce monde qu'il subissait, et son innocence avait quelque chose de grand comme l'univers. Patrick ôta l'ampoule de sa lampe et comprit qu'il ne pouvait pas mettre son doigt sur la douille électrifiée. Il avait remis l'ampoule en place en essayant d'oublier, mais c'était devenu une obsession. Il sentait qu'il était possible de le faire donc il devait le faire pour comprendre, et plus il hésitait plus il avait peur. « Comprendre » était son mot, mais il ne savait pas quoi. Il était devant sa peur, il était devant son corps qui avait peur. Il tentait encore d'oublier, mais il ne pouvait pas, l'obsession étant devenu tout. Il était trop seul pour avoir des dérivatifs. Les blocages d'esprit pouvaient durer longtemps, il les combattait par des croyances, s'aliénant volontiers à des servitudes pour trouver la paix. Il se disait parfois qu'il fallait satisfaire les obsessions, sinon elles le suivraient indéfiniment toute la vie, l'une remplaçant l'autre. Mais il n'y arrivait pas. Car il était comme Martin dans la réalisation de ses œuvres.

Maintenant, Patrick, tu enlèves à nouveau l'ampoule de ta lampe de chevet, si près de toi et si présente. Certains font des choses bien plus dramatiques sur ce principe, toujours possédés par cette peur et cette désespérance dans l'enchaînement symptomatique privé de conscience. Tu te dis que tu peux essayer doucement, que tes mains ne sont pas mouillées et que ça ne te tuera pas. Sans t'en rendre compte, ta main s'approche déjà des contacts et tu sens les réflexes de ton corps malgré toi, ils sont plus forts que toi et ta main s'avance et se retire frénétiquement. Enfin, tu reçois le picotement électrique aussitôt que tu retires ton doigt. Tu essayes de faire plus franchement le geste, mais personne ne tient volontairement ses doigts sur une telle tension électrique plus d'une fraction de seconde. C'est assez que ton corps t'ait appris cela. Te voilà content, tu as l'impression d'une réconciliation. Tout simplement tu deviens prétentieux, et le mal que tu as cru vaincre va bientôt te retomber dessus. D'autres défis à ta portée t'attendent, qui n'exigent ni art, ni joie, pour te dire ce que tu n'entends pas.

Et maintenant Patrick est possédé par la croyance que Daniel s'est à nouveau moqué de lui, et il en fait la nouvelle obsession de remplacement sur laquelle il souffre. Elle se transformera toujours, passant du martyr de soi à celui de l'autre. Comment s'adresser à Daniel, qui devient un danger, quelque chose qu'il ne peut pas comprendre et qui l'attire ? Il n'y a pas de réponse exacte pour ce qui est en réalité l'analogie des murs de Martin Saux. Des réponses intelligibles peuvent être tentées par le poète, mais elles seront toujours suggérées, fluctuantes comme les accomplissements des œuvres humaines qui les emportent.

\*\*\*

Autre part, un autre moment. Martin franchissait une petite butte et s'aventurait sur un chemin se perdant dans les champs. Aussi loin qu'il pouvait voir, ce n'était que terres en friches et taillis et il faisait froid. Alors il s'étendit sur la terre le long du chemin, les bras serrés sur son manteau et regardant le vide d'un ciel où quelques étoiles l'attendaient déjà. Et voilà qu'il était par terre, allongé dans un champ, en proie au doute, parce que le résultat de tous ses efforts était insuffisant à le rendre heureux. Et bientôt il redressa le buste pour se mettre assis, il avait accepté d'être seul sous le ciel. Mais il y avait un épi de blé juste devant lui. Il regarda partout ailleurs, c'était le seul. Y avait-il un sens pour des choses comme celles-là ? Il se leva et rentra chez lui, plein de

reconnaissance pour l'épi de blé. La police, travaillant de concert avec la gendarmerie, avait mis ses lignes téléphoniques sur écoute, mais les menaces ne s'étaient pas reproduites. Alain avait repris ses fonctions à la mairie, évitant de parler d'Olga avec lui, puisqu'il était évident qu'il ne voulait pas entendre de confidences. La vie continuait, mais les évènements en gestation allaient bientôt se succéder à un rythme accéléré, prenant le contrôle des destins de la famille Saux. Martin parlait à son destin comme à un ami en qui on peut avoir confiance, il avait toujours fait ainsi, même quand l'idée transcendante s'appelait Dieu. Il continuait d'écrire comme il pouvait, par les grandes apparences et les petites, celles d'une émotivité érotique insatisfaite. À ce moment, presque chaque idée était bonne à conserver pour lui. Il accumulait celles qui venaient, comme autant de lueurs plus ou moins vives en attente d'un grand rassemblement. Les évènements, eux, allaient l'emporter dans leur dictée implacable. Les dernières lignes qu'il écrivit pour longtemps sont celles qui suivent. Il ne savait pas en quoi elles étaient vraies, mais elles lui avaient semblé belles, même en se relisant. Ses écrits n'étaient ni pires ni meilleurs que d'autres, mais le déplaçaient lentement vers ce regard vertigineux qui émerge en tout esprit entre l'imaginaire et la réalité. Martin se déplaçait à marche forcée dans ce qui lui semblait une errance hasardeuse et involontaire, il était en train d'entrer dans sa vision, et sa vision dans la réalité.

#### *Final des écrits de Martin Saux*

*« ... Pour beaucoup, l'esprit n'est pas une chose tangible comme l'eau ou la chaleur, comme l'étendue ou le temps. Pour beaucoup, l'esprit n'existe pas au dehors de soi et n'a de puissance que sur le présent comme moteur des activités corporelles. Pour beaucoup, l'esprit est seulement la mémoire des gestes et on ne peut pas l'assainir ou le polluer comme on assainit ou pollue l'air, car pour beaucoup il n'a pas d'étendue. Pourquoi ne serait-ce pas une force physique comme la gravité ou le magnétisme ? Pourquoi n'y aurait-il pas une force associée à la complexification de la matière, qui est la finalité de la vie probablement partout dans l'univers ? Parce que l'esprit ne fait pas bouger les objets de notre point de vue ? ... Notre esprit est étrangement fait. Il lui faut du neuf, mais c'est toujours des enthousiasmes après des déceptions, et une chose pensée à la fois. Je me trouve naïf et prétentieux, je le suis sûrement et j'en ai honte. Je me trouve insultant pour ceux qui trouveront grotesques les libertés que je prends avec les phrases*

*affirmatives. Je les exprime sous des airs extraordinaires, alors qu'elles sont très ordinaires et que tout le monde peut en faire autant, surtout les fous vaniteux. Comment faire pour ne pas mentir ou se tromper ? Faut-il seulement écouter ? Faut-il beaucoup apprendre avant que de parler ? Certainement. Je demande sincèrement pardon, en tant que premier à me mépriser. Et je me moque de ce qui m'arrivera. »*

\*\*\*

L'imam Hassan Badida avait rendez-vous avec le maire à onze heures ce jour-là. Comme il avait cinq minutes d'avance, il préféra patienter dans le hall plutôt que de s'annoncer à l'accueil. Martin patientait aussi dans son bureau quand les mots de « détermination psychologique » traversèrent son esprit, parce qu'il avait un peu d'appréhension de cette rencontre. Le maire se rendait compte qu'il connaissait mal l'islam. Le dialogue signifiait l'incompréhension ou la ressemblance, et Martin avait peur de l'un et l'autre choix. Il n'avait pas les mots pour dire pourquoi et c'était cela qui le rendait craintif. Il sentait qu'il avait peur d'être diminué par une violente antipathie. Comment parler dans ces conditions ? C'est cet homme troublé qui s'apprêtait à recevoir l'imam, pour lequel il imaginait les certitudes religieuses les plus fermes. Martin se parla à nouveau : « les religions sont l'expression compréhensible de réalités sectaires et cachées... surtout... que je n'ai pas honte de moi ». Tels étaient les symptômes de l'esprit de Martin, qu'il répétait et amplifiait en paroles muettes, dans la morne patience de sa vie. Toutes les oppositions étaient encore pour lui des luttes pour quelque chose, et non pas par quelque chose. La secrétaire passa un appel à Martin pour le prévenir qu'Hassan Badida était arrivé. Pendant que l'imam montait l'escalier, son regard s'arrêta sur une photo murale, montrant la campagne d'il y avait trente ans, et il se souvint de sa jeunesse, d'une autre époque. Il était né en France quarante-six ans auparavant. Il eut une prise de conscience. Une chose qu'il n'avait jamais avouée est qu'il s'était surtout protégé des gens de sa communauté, qui cherchaient toujours à s'exploiter les uns les autres, en devenant pour eux le guide qui les ferait vivre ensemble, une sorte d'arbitre suppléant au manque d'amour. L'esprit exempt de doutes religieux pour cette raison profondément réaliste, il avançait lentement vers le fond du long couloir où se trouvait le bureau de Martin. Une des images du couloir lui montrait l'ancienne université où il avait fait ses études. Il se souvint de ce qu'un de ses professeurs lui avait dit à l'époque : « Tes parents sont

mis à l'écart de la ville pour des raisons incompatibles avec la société de consommation qui va s'affirmer... vous n'avez qu'à patienter ». C'était un communiste ou un libéral, ce professeur ? Hassan ne savait plus... en tout cas il cherchait à dire ce qu'il pensait, à l'inverse de ce personnage inquiétant dont certains de ses coreligionnaires lui avaient imposé la fréquentation et qui le haïssait, Hassan le sentait. Il s'avança pour frapper à la porte, mais Martin qui s'était levé l'ouvrit complètement et l'accueillit...

– Bonjour monsieur Badida, entrez, je vous prie.

– Bonjour monsieur le maire. Merci de me recevoir, dit Hassan en lui serrant la main.

– Mais je vous en prie... asseyez-vous...

– Merci... je viens pour vous dire... que...

– ... Quoi ? Dites-moi...

– ... Je voudrais vous aider à renoncer à ce projet de déménagement de mosquée. Je le trouve contraire à l'idée que je me fais de ma religion.

Saux appuya son menton sur ses mains et Badida posa ses mains sur la table. Ils se regardaient, pensifs. L'imam lui expliqua qu'il prêchait depuis quelques semaines pour faire comprendre à ses fidèles le caractère provocateur du projet, mais que certains groupes s'étaient formés contre lui. Des plaintes avaient été émises auprès du conseil représentatif des musulmans de France, lequel n'était pas exempt de fondamentalistes religieux.

– Est-ce devant des gens raisonnables que vous devez vous justifier ? demanda Martin.

– Qu'en dit votre ministre, dont les services ont créé cette institution il y a dix ans, monsieur le maire ? Il y a des bons et des mauvais, le tout c'est de trouver des bons devant soi quand on est bon... et de rendre bon les mauvais ! Inch'Allah ! Moi, certains me reprochent de m'habiller à l'européenne même pour venir vous voir...

Martin eut un petit rire forcé. « Je crois que j'ai une idée. Vous allez continuer de prêcher le respect et la modération, et moi je vais faire passer un arrêté municipal pour interdire ce projet... Comme ça nous verrons sûrement se séparer les bons des mauvais et vous trouverez les bons fatalement près de vous ! ». Hassan, qui ne savait pas si c'était sérieux ou non, observa un silence dubitatif. C'était un sondage, un jeu de conversation pour faire avancer le débat. C'était de la poésie politique. Il y eut un instant de silence, puis Martin se leva et alla regarder par la fenêtre. Depuis des décennies il avait assisté à la transformation de son pays, au changement ethnique de la population,

au changement de la culture. À la pression croissante des lois et des règlements favorisant des corporatismes ou des intérêts privés. À la corruption de plus en plus probable dans une population divisée et à la progression des révoltes larvées de plus en plus sectaire. Son dégoût rejoignait l'expérience qu'il faisait chaque fois qu'il se cognait contre les murs, et il se sentait impuissant. Mais contre quoi tout ça venait-il buter ? Il ne voulait pas dire à l'imam ce qu'il pensait à ce moment. Il ne pouvait pas dire que ce dernier était le cancer de son corps biologique et social dégénéré. Alors, contre quoi tout ça venait-il buter ?

– Les vrais violents sont ceux qui ne supportent pas qu'on leur fasse violence... et ils se cachent toujours en faisant croire à l'existence de leurs cachettes, alors que ce qu'ils sont est écrit sur leurs figures.

– Et qui est-ce qui l'écrit sur leur figure, monsieur le maire ? Qui leur donne cette tête ? Pour accepter la violence... comme l'injustice... monsieur le maire, il faut une bonne raison !

– ... Bonne... oui...

– Vous croyez en Dieu ?

– ... À ma façon.

– Je vois. Vous ne pratiquez pas de religion.

– ... Non. Mais je m'autodiscipline pour trouver mon Dieu. Alors, je peux vous faire confiance ? Je vais faire valoir le droit de préemption de la commune sur le terrain de votre future mosquée, et vous allez continuer à prêcher la modération ?

– Vous pouvez me faire confiance, monsieur le maire.

\*\*\*

### *21 décembre*

Daniel laissait derrière lui sa dernière demi-journée scolaire avant les vacances d'hiver. C'était un jeudi et l'après-midi était libre. Il franchit la porte de l'établissement avec la foule des lycéens et prit un instant pour s'accouder à la barrière qui séparait le trottoir de la route. Il sortit alors son livre de mathématique, voulant vérifier s'il se souvenait correctement d'une leçon. C'est alors qu'il sentit une main se poser franchement sur son épaule. Il pivota légèrement sa tête, simulant un calme dédaigneux, et ce qu'il aperçut le fit sursauter de joie. C'était son cousin du nord, son « petit Nono ». Daniel le serra dans ses bras.

– Norbert ! Qu'est-ce que tu fous ici ?

– C’est les vacances !... Lâche-moi, tu m’étrangles... j’ai vu ça avec ta mère, je viens passer quelques jours chez vous. On t’a fait la surprise.

– OK mec, c’est une bonne surprise.

– OK mec, range ton bouquin !

Ces deux-là étaient vraiment heureux de se retrouver. Daniel remit son livre dans son sac, son cousin s’imposant bien plus à son esprit que ses doutes sur une série d’équations. « Allez, viens, on va à la maison », dit-il. C’est ainsi que les deux garçons commençaient à remonter le boulevard à pied, quand une grande fille les accosta dans la rue. Elle salua Daniel en le dévisageant. Il parut surpris.

– On se connaît ?

– ... Laisse, tchao. Son regard s’était fait dur et elle avait tourné les talons. Daniel la retint. « Attends, j’ai un jumeau, tu me confonds peut-être avec mon frère Damien ! ».

– Ah ?... Dana revint vers eux. « Alors c’est toi le jumeau... Daniel... c’est vrai que vous êtes jumeaux, Paulette me l’a dit ».

– Tu connais Paulette ?

– Bien sûr.

– Et donc... Norbert, je te présente une amie de mon frère et de notre copine Paulette. Norbert lui fit la bise.

– Damien ne t’a pas parlé de moi ? Je suis Dana.

– Non. Mais tu sais, on parle peu entre nous. Mais tu ne peux pas le trouver en ce moment, il est dans le nord de la France, il fait un baptême de saut en parachute. D’ailleurs, Paulette l’accompagne.

– Sans blague ! Il n’y a pas trop de neige là-bas, pour sauter ? demanda Norbert. « C’est bizarre, du parachute à Noël ! ».

– Tais-toi, pipelette.

En septembre de cette année, une amie d’Alexandra avait reçu un ticket pour un baptême de saut, dans un forum d’association. Elle l’avait donné à Alexandra. Cette dernière le garda quelques jours en n’ayant jamais eu la tentation de s’en servir, et c’est sa nièce Paulette qui le trouva dans une coupelle servant de vide-poches. « Prends-le si tu veux, ce n’est plus de mon âge », lui dit sa tante. Paulette prit le ticket et le montra à Damien au début du mois de décembre. Le garçon téléphona au club parce qu’il était curieux de s’évaluer par de nouvelles possibilités d’action. Le moniteur et président de son propre club lui expliqua que la semaine prochaine il organisait une réunion d’information. L’enthousiasme de la conversation avait renforcé sa motivation. Paulette et lui étaient allés à cette réunion, dans un gymnase d’une autre ville. Il y avait une vingtaine de volontaires dans la salle, d’âges

variés. Leur moniteur avait la cinquantaine, c'était un homme sportif, captivant l'imagination d'un public néophyte en plaisantant avec la peur de l'inconnu qu'il suscitait chez eux. Il les responsabilisait sans ménagement, car dans sa carrière et bien qu'il ait fait sauter des centaines de personnes, il avait quand même eu une fille qui s'était tuée, cinq ans avant. Elle n'avait pas pu, malgré la nécessité, ouvrir son parachute de secours. Il y eut une enquête, qui le dégagait de toute faute. Cet homme avait su relativiser ses remords et continuer d'animer son club, car c'était un homme d'action. Il leur disait que « c'était moins dangereux que conduire une voiture », mais qu'ils devaient être « conscients qu'en cas de problème dans le ciel, ils seraient seuls là-haut et n'auraient que quelques secondes pour prendre la bonne décision ». Paulette ne ressentit pas l'intérêt de se procurer des émotions comme celles-là. Damien qui avait évidemment vu là l'occasion de vivre une expérience inédite, s'inscrivit à sa place. Ce garçon n'avait pas peur, car il ne craignait pas d'avoir peur. Il avait fourni un certificat médical d'aptitude puis commencé la formation préparatrice à son premier saut. Elle consistait en entraînements de gymnastique, et, selon le mot du moniteur : « Prise de conscience progressive » de ce qui serait une découverte pour chacun de ces néophytes le jour où ils seraient à la porte de l'avion. Tous les stagiaires apprenaient le réflexe d'ouvrir le parachute de secours en cas de problème. Dix jours passèrent ainsi, pendant lesquels Damien aurait pu imaginer et surimaginer ce que serait son premier saut. Mais ce beau garçon était amoureux des choses qui lui arrivaient, il en était rempli, et ne s'inquiétait pas trop. Enfin, le jour arriva. Damien partit avec Paulette en direction de Maubeuge, dans le nord, où se trouvait leur centre de sauts. Leur moniteur avait proposé de les conduire, deux places étant libres dans sa voiture.

– Et si on allait à la maison du charbonnier, cet après-midi ? Norbert demandait cela avec enthousiasme à son cousin qui lui semblait tout lumineux, mais aussi avec une arrière-pensée.

– D'accord...

– ... Ton frère aime les métisses ?

– Les filles l'aiment.

– Oh, et toi ?

– Je ne sais pas...

La « Maison du Charbonnier » était une cabane en pierre à l'écart des chemins, en pleine forêt. Ils la connaissaient bien pour y être déjà allés ensemble. Daniel pensa qu'il ne devait pas oublier de prendre le nécessaire pour faire du feu dans la cheminée de la cabane, là-bas. Il se

disait que la première chose qu'ils feraient là-bas, quand ils seraient ensemble, son cousin et lui, ce serait de ramasser du bois. Ces adolescents ressentait un désir physique réciproque l'un pour l'autre. Ils étaient encore peu déterminés et cherchaient à se connaître. Ils poétisaient un attachement joyeux et épanouissant l'un pour l'autre, à la fleur de la fraîcheur et de l'innocence. Vers treize heures ils déjeunèrent chez Katy. Elle leur demanda comment ils allaient passer leur après-midi, ils répondirent qu'ils iraient se promener sans plus de détails. Vers quinze heures Daniel et Norbert avaient pénétré dans la forêt. Ils progressèrent pendant un demi-kilomètre au milieu des arbres dépouillés de feuilles, sur un sol humide et froid. Il avait commencé à neiger un peu.

– Tu crois que c'est une bonne idée ? On va se les cailler...

– Mais non Nono, on va se faire un bon feu.

– Pff... quand même, je te kiffe bien...

– ... Norbert, je peux te poser une question ?

– Oui ?

– Si tu m'aimes, qu'est-ce que tu fais de ceux qui ne me ressemblent pas ?

– ... Attends, je réfléchis... elle est bizarre ta question.

– Alors ?

– ...

– Alors, t'accouches ? On va arriver... Est-ce que tu détestes ceux qui ne me ressemblent pas ?

– ... Si tu es avec moi, non. Mais c'est oui, si tu n'es pas là.

Mais là où ils étaient en chemin, ils étaient tous les deux satisfaits. Ces deux garçons avaient des visages l'un pour l'autre, ils sentaient leurs muscles former l'expression de leurs yeux, comme calqués sur un modèle, en attente. Ces deux êtres abandonnaient l'inexpressivité de la soumission aux déterminismes, leurs systèmes nerveux s'unifiant comme par autant de passages. La beauté que Norbert cherchait à fonder, comme reflet de son identité, était une image de perfection qu'il enferma jalousement dans la corporalité de son cousin comme dans une statue sacrée. Le petit cousin du Nord avait la volonté obstinée de ceux qui faisaient des différences, mais au moins il savait aimer, et Daniel était pour lui un miroir parfait. Enfin ils arrivèrent à la cabane. Ils ouvrirent la porte en fer. Daniel posa son sac sur la table de pierre, dans la salle vide. La plupart des carreaux étaient cassés, mais les fenêtres étaient cloisonnées avec des planches. S'il n'y avait pas eu autant de trous dans le toit, il aurait fait vraiment sombre. « N'oublie pas qu'il fait

nuit à cinq heures », dit Norbert. « On se chauffe... et on rentre avant la nuit », répondit Daniel. Ils ressortirent pour chercher du bois qu'ils jetèrent ensuite sur le dallage près de l'âtre de la cheminée. Daniel sortit des allume-feu et un briquet de sa poche. Puis il entreprit de démarrer une flambée. Le feu avait quand même du mal à prendre, le bois n'étant pas très sec, et ça faisait de la fumée. Daniel se redressa, ils étaient tous deux debout à regarder les flammes s'étendre, silencieux. Alors Daniel sentit le souffle de Nono passer sur sa nuque, et il se mit à rougir d'émotion, continuant à fixer la fumée du feu. Nono passa son bras sur l'épaule de son cousin. Daniel se demandait quoi faire de ce bras, qui ressemblait à une liane. Il le dit à son cousin, qui ne bougea pas. Alors Daniel saisit la liane.

\*\*\*

### *Le même jour*

Dans le même temps, Damien est sur le tarmac du centre de sauts. Tous avaient enfilé les parachutes, et se dirigeaient vers la pelouse. C'est à ce moment-là que Damien reçut un appel de son père. Il lui demandait si tout allait bien et ce qu'il faisait : « avait-il déjà sauté ? ». Le garçon se mit à l'écart du groupe pour parler alors que tous les autres étaient groupés sur la pelouse. Il y eut un moment de distraction dû à l'observation de figures acrobatiques de parachutistes dans le ciel, puis un des membres du club, une jeune femme, vérifia sur eux les sangles des harnais. Le moniteur plaisantait avec les stagiaires : « Apprêtez-vous à entrer dans la légende ! ». Ça faisait rire et détendait un peu les personnes. Damien, resté en arrière derrière la porte du hangar, continuait la conversation avec son père. Il n'avait pas voulu qu'on le voie à l'écart du groupe.

– ... Non, on n'est pas encore dans l'avion. Ah, au fait, et vite fait papa parce qu'on m'attend, est-ce que maman t'a dit si Norbert est arrivé ?

– Je n'ai pas encore parlé à ta mère... juste une chose, est-ce que tu sais, toi, par hasard, ce que ton frère et Norbert font aujourd'hui ? Je n'arrive pas à joindre Daniel.

– Non, sais pas.

– Tant pis. Allez, va sauter maintenant, tu me raconteras.

Damien raccrocha et le moniteur le prit avec un premier groupe de cinq personnes qui commençait déjà à monter dans le minibus qui les emmènerait jusqu'à l'avion. Paulette le rejoignit et l'embrassa, ce qui fit sourire quelques stagiaires heureux de trouver un dérivatif à ce qui les

préoccupait déjà. Maintenant Damien était assis avec les autres, roulant vers l'avion qui les attendait, et on voyait bien que chacun luttait contre l'appréhension qui le gagnait. Ce dont on leur avait parlé se faisait réel, cet inconnu qu'ils avaient imaginé intimement pendant les dix jours derniers arrivait. La confiance s'opposait à la crainte dans des tonalités individuelles plus ou moins isolées sur la pente de destinées communes. Damien n'était pas de ceux qui étaient les plus angoissés, mais il choisit de penser à autre chose en attendant un de ces vécus inédits qu'il avait si souvent accompli, comme autant de prises de conscience le laissant ensuite joyeux. En repensant à la question de son père, il la trouva un peu bizarre. Il se demanda ce que faisait son frère en ce moment, tout en ressentant la chaleur du soleil et la vivacité des couleurs des choses, de l'autre côté du carreau du minibus. Quelqu'un fit une plaisanterie à côté de lui et il se détacha de son effort de prescience. La jeune femme qui les avait équipés de leurs parachutes vérifia encore que les récepteurs radio que chacun emportait sur leurs harnais étaient opérationnels. Enfin ils montèrent dans la carlingue et chacun s'assit sur de nouvelles banquettes en vis à vis. À mesure que l'avion s'élevait dans les airs, leur moniteur évaluait les progrès de la peur dans l'esprit de ces six personnes, de façon à mieux prendre soin de ceux qui en auraient le plus besoin. Il voyait leurs pupilles se dilater, leur disant de ne pas regarder en bas. Toutes plaisanteries oubliées, il ne restait que des mots simples devant la vanité des illusions forcées de s'effacer devant la réalité. Le moniteur paria néanmoins en lui-même qu'il n'y aurait pas de « refus » dans cette tournée. Il avait encore deux tours à faire cet après-midi, l'avion ne prenant que sept personnes au maximum à chaque fois. À mille cinq cents mètres d'altitude, le régime moteur ralentit et il ouvrit la porte coulissante de l'appareil. L'air froid envahit la carlingue et beaucoup se demandaient ce qu'ils étaient venus faire ici. Le premier qui fut choisi pour sauter fut celui qui semblait le plus sûr de lui. À l'appel il se plaça en position à la porte de l'avion, puis sur l'ordre du moniteur il disparut dans le ciel comme avalé par un aspirateur. Ensuite, les largages continuèrent selon la disposition des personnes sur les banquettes. Comme ils avaient l'air hébétés ou stressés en filant derrière les hublots, cela faisait rire certains de ceux qui attendaient leur tour. Il y eut une pause pendant laquelle l'avion fit un demi-tour dans le ciel, puis les sauts recommencèrent. Le moniteur filait dans ses mains le câble de l'extracteur, on pouvait voir les parachutes s'ouvrir et descendre lentement vers le sol. Damien fut l'avant-dernier à sauter.

Maintenant, Damien, tu es à la porte de l'avion comme au seuil d'un Nouveau Monde, mais bien sûr, tu l'ignores. Ceux qui te précèdent sont largués avec des yeux étonnés, d'autres ont des visages crispés. Tous se contentent de subir plus que d'agir, peu réfléchissent. C'est ton tour, Damien, tout entier confiant en cette jeune existence qui te promet tant et dans laquelle tu as vécu si bien adapté, avec tant de succès. Tu sens le vent près de la porte, tu vois l'aile de l'avion fendre le ciel et tu sens la carlingue vibrer. Tu ne sais pas encore à quel point toutes ces choses vont entrer en toi dans une poignée de seconde, et mieux qu'aucun amour humain n'a jamais permis à un être de les recevoir. Le moniteur a crié : « Allez ! », et Damien s'est laissé glisser dans le vide, bras tendus vers le haut, se sentant chuter. Le câble de l'extracteur qui le reliait à l'avion avait filé au-dessus de lui pour déclencher quelques secondes après l'ouverture automatique de son parachute. Soudain il sentit un choc qui le fit tourner en tous sens, ainsi qu'une forte douleur aux articulations des épaules. La pression de l'air le stabilisa. Il leva les yeux et vit une fleur rouge s'ouvrir dans le ciel bleu, puis onduler et s'éloigner rapidement de lui. Il lui sembla que les parois de son individualité se fissaient sous un soleil aveuglant et chaud. Il avait perdu son harnais. Tous les bouclages des sangles qu'on lui avait mis sur le corps avaient été faits dans le mauvais sens. Il ne croyait pas ce qui arrivait et chercha sur son corps les poignées du parachute, mais il n'y avait plus rien. Sa tension sanguine chuta et sa bouche s'assécha. Paulette vit la scène depuis le sol, il y avait ce petit point dans l'azur et cette voile informe qui ne faisaient pas comme les autres dans les airs. Elle perçut le silence horrifié autour d'elle, entendit les dénégations indignées de quelques personnes qui voyaient là se matérialiser un cauchemar commun et familial. « Non, ce n'est pas Damien », suppliait-elle, mais elle savait que c'était lui. « Numéro cinq, procédure de secours ! ». Le responsable du centre avait immédiatement passé sur les radios embarquées et dans le haut-parleur du centre ce message. Mais Damien n'avait plus ni parachute principal, ni parachute de secours sur le corps. Il n'entendait rien, le vent sifflait autour de lui et il voyait les couleurs et les formes du sol s'approcher, son cerveau mal irrigué le privant de réaction et l'empêchant de prendre conscience de ce qui lui arrivait. Il perdit presque connaissance. Au-dessous de lui il y avait des arbres. Sûrement, il avait peut-être sa chance dans les arbres, c'est ce qu'il pensa en une pensée qui sembla s'étendre à l'infini. Soudain il s'affola, il chercha à nouveau de ses mains frénétiquement les poignées de commande, puis il vit le visage de son frère. Il était Daniel, il n'était pas là, il n'était pas

seul, pas seul... Ses yeux grands ouverts accrochèrent la lumière formidable d'un immense soleil, puis son esprit ne put contenir le monde qui entraînait en lui, avec l'infinie tristesse de tout ce qu'il n'y ferait pas et l'intense pitié de lui-même. La chute avait duré moins de vingt secondes.

*Oh ! Damien ! Le soleil rayonne dans le ciel et sa lumière fait lever de la terre des êtres qui épousent le monde dans toutes ses dimensions. Les oiseaux s'agitent en tous sens dans ce ciel où la raison de ceux qui n'ont pas d'ailes t'a mené. Ceux qui marchent et ceux qui rampent, ceux qui bougent et ceux qui pensent, ceux qui vivent et ceux qui meurt. Le soleil rayonne encore sur ceux qui n'épousent pas le monde, sur toutes les murailles qui sont pensées et que tu as renversées, sur toutes les cachettes à hauteur d'animal rampant que tu as délicatement ouvertes. Ô ange humain ! Par ta chute immonde les animaux conscients sont réconciliés un instant avec leur univers, ils ouvrent leurs yeux dans la lumière intérieure. Ô ange humain, à celui qu'on aime on souhaite l'éternité, c'est en imagination que tu nais et meures.*

Le moniteur, tandis qu'il récupérait le câble de l'extracteur, avait vu ce qui était arrivé à Damien. Immédiatement il sauta pour essayer de rattraper le garçon dans les airs, mais il ne pouvait rien faire d'autre que voir à distance s'écouler une poignée de secondes qui ne laissait aucun espoir. Ce ne fut pas lui qui actionna l'ouverture de son parachute, son altimètre la déclencha automatiquement à l'altitude critique. Un instant après l'ouverture il fut tenté de tout larguer et de se suicider, car il s'identifiait à celui qui allait mourir. L'image du dernier stagiaire qui était resté dans l'avion lui passa devant les yeux, puis il vit l'impact du corps. C'était fini. Il lui faudrait assumer à nouveau ce qu'il n'aurait pas cru devoir subir une deuxième fois. La honte, le remords, le doute de soi. C'était bien l'acceptation des sacrifices qui faisait aller les hommes plus haut et plus loin. La mort de Damien était d'autant plus désolante qu'il l'avait aimé, ce garçon, tout le temps où il l'avait conduit avec Paulette dans la voiture. Maintenant il descendait lentement vers le sol, l'esprit vide, vers l'endroit où il voyait une forme grise sur le sol. Il actionna les freins à cinq mètres, mais en touchant le sol il se tordit la cheville sur la pelouse. Il cria de douleur tout en pleurant, à dix mètres du corps de Damien. Paulette voyait revenir ceux du groupe de Damien. Tous, sauf lui. Ils retournaient vers le hangar, les parachutes roulés sous les bras encore ignorants de ce qui s'était passé. « L'accident venait de l'avion de Damien » se répétait la jeune fille. Elle se mit à avancer lentement vers le point où la chose était tombée, loin devant elle, puis

se mit à courir en pleurant. Déjà le minibus avec le responsable du centre et le médecin de garde la dépassait. Elle vit le véhicule stopper à cent mètres devant elle. Quand elle arriva, le moniteur était là lui aussi, et à la façon dont il la regarda, aux boucles de cheveux de ce corps que le vent agitait, elle eut la certitude que c'était Damien. Elle se laissa tomber par terre à genoux, refusant de s'approcher davantage. Les hommes prirent soin d'elle et elle fut raccompagnée. Le mort fut laissé seul quelque temps. Il avait les yeux grands ouverts. Objet de pitié, objet de répulsion, objet de tristesse. Bientôt il y eut une ambulance, une civière. Les services de gendarmerie récupérèrent les papiers du garçon. Pour Paulette, la douleur avait laissé place à l'incompréhension. Le responsable du centre consolait le moniteur, la jeune fille était entourée de trois personnes, jusqu'à ce qu'un ambulancier vint la rejoindre. L'ambulance était stationnée près des hangars.

– Est-ce que je peux le voir ? demanda Paulette.

– Il vaut mieux que tu ne le voies pas, son corps est abîmé.

– J'ai besoin de voir encore son visage.

– Il a la moitié du visage écrasée... tu veux vraiment le voir ?

– ... Je ne sais pas...

– Les embaumeurs vont l'arranger pour que ses parents le voient, c'est tout ce que je peux te dire.

– Je veux m'approcher. S'il vous plaît... je ne le verrai plus, sinon...

L'ambulancier conduisit Paulette dans l'ambulance, ouvrant les portes arrière sous les regards de beaucoup de monde. Elle le vit relever doucement le drap qui recouvrait la tête, et il n'eut pas besoin de la découvrir entièrement pour qu'elle accepte ce qui lui semblait encore irréel. Paulette fondit en larme et il fallut la soutenir pour qu'elle ne tombe pas par terre. On lui donna des médicaments et l'ambulancier qui était venu la voir resta à ses côtés jusqu'à ce qu'un accompagnant psychologique s'occupe de la jeune fille. Une demi-heure plus tard, Paulette était nerveusement épuisée et incapable de nouvelles émotions. Alors elle décida de téléphoner à sa tante Alexandra. Cette dernière était chez elle quand elle reçut l'appel, regardant la télévision où passait un conte de Noël, comme il en est diffusé d'ordinaire à cette époque. Elle attendait le soir où elle les récupérerait tous les deux, leur ayant préparé un petit repas qui mijotait déjà dans la cuisine. Quand elle décrocha son téléphone, et en voyant le numéro s'afficher, elle parla la première.

– Alors les amoureux, vous êtes encore loin ?

– Damien est mort.

– répète voir ?

– ...

– ... Paulette ? ... calme-toi ma chérie... Paulette... que s'est-il passé ?

– ... Il a perdu son parachute en l'air...

Le gendarme qui s'approcha alors de la fille et lui prit doucement le portable des mains. Paulette le lui abandonna.

– Bonsoir madame, ici la gendarmerie.

– ... Bonjour monsieur... je suis la tante de Paulette... que s'est-il passé ?

– Un accident, madame. Je suis désolé, le garçon est décédé.

– ...

– Madame ? Madame, ça va ? Nous allons raccompagner chez vous Paulette...

– ... C'est affreux... Oh, je... J'en perds mon souffle... c'est le fils de notre maire, un très bon ami à moi... c'est horrible ! Et pour Noël !

– Pouvez-vous me dire où habitent ses parents ? Il nous faut prévenir la gendarmerie de là-bas. C'est elle qui doit les contacter. Moi, je vais raccompagner Paulette chez vous ce soir. Vous comprenez ? Vous nous attendrez ?

Comme le trajet se faisait par route ils n'arriveraient pas avant vingt heures. Le gendarme raccrocha. En s'en allant, Paulette croisa un instant le regard du moniteur et détourna vivement sa tête, ressentant de la haine pour celui-là qui restait vivant. Il se faisait interroger par les gendarmes, ainsi que la jeune femme qui avait vérifié les harnachements sur le groupe. Le malheureux ne savait qu'une chose dans le remords qui l'accablait, ce n'était pas lui qui avait vérifié les harnais cette fois-ci, c'était sa collègue qui ne comprenait pas ce qui s'était passé. Mais pourquoi, pourquoi ne les avait-il pas vérifiés personnellement ?

\*\*\*

*Le même jour*

*Ô ange humain, tu es partout où se partage la brillance et tu ne peux pas mourir. Tu es partout où la lumière se reflète intensément sur les corps. Pour elle l'univers est libre de ces distances dans lesquelles tu te déplaces. Cette même lumière entre dans l'esprit à la frontière du rêve, elle est intense et n'éblouit pas, elle ne fait pas mal au regard. Ô ange, les animaux se languissent d'amour ou de haine, de craintes ou de désirs, quand ils imaginent et agissent. Ils se croient seuls et le sont, espérant*

*la réalisation de leurs vœux dans l'action insatisfaite. Ô ange humain, c'est pour refléter quelques éclats de cette lumière qu'ils sont égarés dans les œuvres sans fin où les êtres se transforment. Mais des corps qui ont la brillance se sont déjà réunis plus d'une fois dans une même chaleur. Et la suite des œuvres dans la temporalité n'efface pas cet accomplissement pour les corps à venir.*

Martin avait prévenu sa femme en lui demandant de venir le rejoindre à la mairie. Ce jour-là il avait reçu une lettre intimidante, le matin, par un courrier adressé à l'hôtel de ville. C'était la seconde fois qu'il était menacé. Et Daniel restait injoignable. Damien non plus d'ailleurs, qui ne le rappelait pas malgré le message laissé. Alors Martin se sentait vulnérable et avait du mal à retenir son imagination. Vers dix-neuf heures il était chez lui, et il fut soulagé car Daniel était à la maison, avec Norbert.

- Katy ! Tu ne pouvais pas me dire qu'ils étaient là !
- Ils viennent de rentrer à l'instant.
- Daniel, j'ai essayé plusieurs fois de téléphoner.
- La batterie de mon téléphone était à plat, papa
- Ça va, Norbert ? Tu ne fais plus la bise
- Oh pardon mon oncle. Voilà une grosse bise...
- ...
- Et où est Damien ? demanda Katy
- Injoignable lui aussi. C'est la journée des injoignables.
- Vous n'avez qu'à appeler chez Alexandra, je sais que Paulette et le frère mangent chez eux ce soir, dit Daniel.
- Ah bon, je n'étais pas au courant.
- Mais tu n'es jamais au courant de rien, de toute façon, dit Katy.
- « Daniel, prends mon portable et appelle Alexandra s'il te plaît ».

Au même moment, Alexandra appelait Paulette qui était toujours sur la route du retour en compagnie de l'officier psychologue. Paulette fit un effort pour sortir quelques mots de son esprit, déstructurée par la perte d'une personne qui semblait morte avec le secret de son bonheur.

- Le monsieur dit qu'on est à vingt minutes de chez toi.
- D'accord ma chérie, je vous attends.
- Oh, ma tante, pourquoi tout ça arrive...
- ... Je ne sais pas, ma fille... c'est la vie... rien ne se passe pendant des années, et puis ça arrive... personne n'y comprend rien... voilà, c'est arrivé...

Alexandra entendait le signal d'un double appel dans l'écouteur. Paulette avait raccroché rapidement. Alexandra répondit avec

appréhension, c'était la voix de Daniel qui lui demandait où était son frère. Elle n'osait rien lui dire de peur de lui faire trop mal pour ce qu'il pourrait supporter, comme elle paniquait elle demanda si elle pouvait parler à Martin, et Daniel le lui passa.

– Alexandra, si tu me demandes encore si mes jumeaux arrivent à se séparer, je te dirais qu'aujourd'hui j'ai bien du mal à les réunir. Est-ce que Damien est avec toi ?

– Non. Il n'est pas là. J'attends Paulette

– Tu sais où ils en sont ?

– Martin, Damien a eu un accident... tu es chez toi ?

– Comment ça, un accident...

– Je vais venir avec Paulette, je peux venir ? Elle va raconter ce qui s'est passé, moi je n'ai pas tout compris...

– Alexandra !

Deux gendarmes de la ville ne tardèrent pas à sonner à la porte des Saux. Il y eut la stupéfaction, puis l'incompréhension des parents. Ils réclamaient des réponses à leurs questions. Il y eut la colère du père entre les murs du couloir, les sanglots de la mère. Il y eut l'incrédulité dans les yeux de Norbert, et le froid glacé dans le cœur de Daniel qui perdait son jumeau, mais n'arrivait pas à y croire.

Une heure plus tard arrivait aussi Alexandra, Paulette et l'officier psychologue. À ceux-là on demanda ce qui s'était passé. Les deux gendarmes repartirent. Personne ne dormit cette nuit-là, dans cette maison.

\*\*\*

Ce fut Noël et les cadeaux, les plaisirs de la table et les réunions de famille, mais pour les Saux il se passa tristement. Les parents de Norbert étaient venus récupérer leur fils la veille. Martin les avait dissuadés de venir plus tôt, sentant bien qu'il était utile de garder avec eux le garçon dans cette famille qui restait comme suspendue en l'air, n'acceptant pas que le temps passe. Martin faisait attention à tout, se sentait responsable de tout faire aller pour que la vie continue, et l'esprit vidé de paroles, à bout d'émotions, il s'endormait dans son lit en rêvant de ciels lumineux, de fenêtres s'ouvrant sur le soleil. Il ne se couchait plus que pour cette lumière qui venait et s'éteignait trop vite. C'était un jeu de son cerveau, pensait-il, mais il en avait fait son réconfort et il y cherchait son fils. Hassan Badida était sensible. Il se sentit personnellement concerné quand il apprit le drame qui avait frappé cet

homme qu'il connaissait. C'est ce qui le détermina à aller chez les Saux. Cet homme trouvait dans la pureté de Martin et dans la sienne le courage qu'il fallait pour venir sans se sentir un intrus, ces choses-là se font ainsi.

*Oh ! Hassan ! C'est la brillance qui nous réunit. Les déplacements des animaux et leurs imaginations, leurs paroles et leurs actes troublent la brillance. Toutes tes œuvres essayent de penser cette brillance, tous tes actes essayent de l'imiter, mais la brillance est rare et instable et tu ne l'as peut-être jamais connue. Oh, Hassan, cette vertu de l'univers se sert du désir des corps, mais c'est pour elle que se font les œuvres, pas pour ce que la parole ou l'acte se représente comme amour. Les corps sont faits pour refléter la lumière, la brillance permet le voyage immobile, la sensation de la présence de ce qui veut se réunir, et qui est la lumière pour laquelle le plus proche et le plus loin n'existent pas. Oh, Hassan, les corps qui prennent la brillance deviennent différents, leurs peaux, leurs yeux, leurs cheveux, s'éclaircissent à la lumière du soleil dans la temporalité, et ils ont besoin de se réunir. Oh, Hassan, c'est génétique à un niveau de compréhension et c'est supramental à un autre. Ces corps peuvent apprendre comment faire dans leurs œuvres pour trouver la brillance, mais ils ne le savent plus si tu décides de les en empêcher.*

L'imam alla sonner à leur porte un matin, une dizaine de jours après les faits. De son côté, Martin avait reçu de nombreux témoignages de condoléances durant ces cinq jours. Des amis, des relations, et même ce ministre qui le considérait comme un tâcheron besogneux des affaires et de la politique, l'avaient appelé. C'est Daniel qui ouvrit la porte à l'imam. Daniel était en pyjama.

– Bonjour. Je suis Hassan Badida. Je viens voir votre papa, si je ne vous dérange pas ? Sinon, je peux passer plus tard...

– Bonjour. Attendez ici, je vais le prévenir.

– Je suis sincèrement désolé pour votre frère.

– Merci.

Daniel laissa la porte entrouverte pour monter à l'étage prévenir son père. En traversant le salon où ils avaient dîné dans une sorte de tristesse mystique la veille, Daniel parlait à son frère en lui-même, comme s'il était vivant. Il eut un regard pour la porte de la chambre d'ami, où Paulette dormait peut-être encore. À l'étage il trouva son père en train de s'habiller. Sa mère était encore couchée. Martin soupira et descendit ouvrir la porte. Hassan Badida pleura doucement en le voyant et ils se serrèrent la main. Ce fut contagieux, Martin pleura aussi.

« Monsieur Badida... Entrez... ». Ils s'assirent l'un à côté de l'autre devant la table, accoudés parmi les restes du repas.

– Je ne vous sers pas de vin ? Permettez si je me sers...

– Je boirai avec vous. Un tout petit peu.

– ... Tenez.

– ... Merci. Je voulais vous dire que ma communauté et moi-même, nous sommes vraiment très désolés pour vous...

– ...

– ... Qu'est-ce que je peux faire, monsieur Saux ?

– Pour ouvrir un parachute ? Rien... Mais moi je peux sauter du toit de ma maison, parce que ma tête éclate.

– Je ne peux pas vous dire de le faire. Damien l'a fait pour vous.

– Mais il ne l'a pas voulu !

– ... Bien sûr que non, il ne l'a pas voulu. Il était raisonnable.

– Je ne peux pas être heureux dans ce monde, comme ça. Laissez-moi maintenant. C'est gentil d'être venu.

L'imam s'en alla finalement et en retournant chez lui, il avait en son esprit les contours vagues d'un ressenti qu'il allait réussir à exprimer en mots. Il se sentait inspiré pour le prêche de vendredi prochain comme jamais il ne l'avait été. Il demanda à Dieu de lui conserver les mots qui venaient, et ce soir-là il travailla à les écrire. Ce fait divers fut médiatisé dans les journaux du matin, et même aux actualités télévisées. Il en avait toujours été ainsi, cette histoire cristallisait des peurs, avant qu'une autre la remplace sans rémission.

\*\*\*

Patrick, en apprenant la nouvelle du décès de Damien, eut à nouveau envie de toucher l'électricité. Cette histoire dépassait son entendement, il pensait vouloir être tranquille et heureux. Pour Patrick, la stabilité restait impossible et il était toujours dans la fascination de son problème du moment. Il se présentait toujours de la même façon : « dominer son environnement, être le plus fort ». Mais c'est Patrick qui était toujours dominé, car son environnement était le reflet de son propre esprit. Cette obsession portait la marque d'un déterminisme qui le possédait : un déterminisme extérieur et collectif, mimé en symptômes dans son esprit, quelque chose d'impérieux et d' impatient. Mais Patrick l'ignorait et se débattait dans une réalité étouffante. Le pauvre garçon était dans l'horreur d'une poésie menteuse et imaginaire, laquelle le bouleversait chaque fois qu'il ne pouvait pas l'éviter. C'était triste. Il se demandait

souvent pourquoi il était ainsi, et s'il était seul. Il ne pouvait pas nommer son enfermement, mais comme il était dans un choc violent de déterminismes, il ne pouvait que mourir ou devenir conscient. En rentrant chez lui ce jour-là, Patrick révisa ses leçons pour un examen à la rentrée de janvier. Il le faisait sans qu'on l'y force, ne levant pas le nez de ses cahiers et faisant confiance à la façon dont ses parents l'éduquaient, à la façon dont l'école l'éduquait. Cette confiance s'étendait à la société dans son ensemble, mais elle remontait à un imaginaire formé dans l'enfance. Il croyait alors que les hommes « savaient », et faisaient la société « bonne ». Le monde, pour lui, devait être sous contrôle des adultes. Le trouble et le tumulte qui lui parvenaient parfois devaient être causés par l'opposition du bien au mal. Il essayait d'acquérir des connaissances, mais personne ne lui avait jamais dit que c'était des symptômes de prises de conscience qui furent créations vivantes de la vie, et que la création ne s'apprenait pas dans son école des regrets. Tout ce temps si long de sa vie qui se passait dans la scolarité avait des finalités qui lui échappaient. Il pensait avoir affaire avec la normalité, et ne se permettait jamais de la juger. La finalité d'un déterminisme n'a d'égale que ses obsessions stupides. Patrick perdait son temps à essayer de comprendre ce que l'apprentissage lui demandait d'imiter, mais sans joies ni succès. Il se contentait de croire.

Ce soir-là il eut une idée. Il voulut téléphoner à Daniel Saux. Plus il y pensait, plus cela lui semblait une bonne idée. Mais comment faire ? Il n'avait pas son numéro. Le pauvre garçon devait accomplir sa bonne idée qui se démultipliait comme un ordre entre les parois de ses obsessions. Il se disait simplement qu'il fallait reconforter Daniel, comme le bon croyant qu'il était. Il partit donc à la nuit tombée vers la maison du maire, mais à mesure qu'il avançait sur le trottoir son courage faiblissait. Il s'était dit qu'il rencontrerait Daniel et que facilement il s'avancerait de lui pour lui dire des mots gentils. Mais que partageait-il avec le fils des Saux ? À l'épreuve de la réalité il ne se sentit pas à sa place. Il s'immobilisa sur le trottoir, prêt à s'enfuir de peur qu'on le voie et qu'on se moque de lui. C'est alors qu'il vit sortir Daniel et Paulette. Les deux jeunes marchaient dans sa direction. Patrick, depuis le trottoir d'en face, leva la main timidement vers eux et Daniel lui répondit d'un signe de tête bref et timide, tout en continuant avec la jeune fille son chemin.

– Qui est-ce ? demanda Paulette.

– Un gars de mon bahut... un pauvre type, qui m'en veut je ne sais pas pourquoi.

\*\*\*

C'était le soir. Martin était en pyjama à sa fenêtre et regardait la ville. Il commençait à faire le deuil de son fils par le calme. Il n'y avait plus de murs pour lui, plus de tentation de l'agir non satisfait, plus de nécessité de construire la raison ou la conscience. La perte de son fils était plus grande que toutes les murailles et l'avait rempli de sens raisonnable. D'une affreuse façon, son drame était utile : le désespoir de tous ces gens si muets en apparence, mais si présents, avait réclamé une victime et l'avait obtenue. Devant toutes ces pertes massives de bonheur, il se dit que la réunion des communautés n'avait rien à aimer en commun. Il fallait un autre objet d'espoir. Soudain il sourit. Une vieille idée s'imposait de toute sa force à son amour paternel. Il sourit, il rit, et dit à haute voix devant la ville à la foule des croyants : « Je le connais, il est mort et c'était mon fils ». Cependant, cet effort de la vie, du fond du cœur d'un père déstabilisé qui s'échappait en conscience parce qu'il était tombé dans le lieu au-delà des frontières, Hassan Badida le ressentit mimétiquement. Dans le même temps il regardait lui aussi la ville depuis le balcon de son appartement, et eut la même prise de conscience. Elle fut symptomatisée autrement. Il en revint pour se couvrir le visage des mains. C'était une nuit profonde au-dessus des lumières de la ville.

\*\*\*

*Oh ! Daniel ! Ton frère est mort mais tu as son corps et tu es capable de brillance. Ce vide que tu ressens quand tu penses à l'absence ne peut pas être de la brillance, il est artificiel, il est construit par une foule d'états mentaux cherchant à se convaincre par la parole. Cet esclavage prend le contrôle de ton imagination dans l'outrance. Vois-les, Daniel. Leurs anges sont au ciel et ils n'ont pas d'apparence. Ils sont malheureux, Daniel. Oh ! Daniel ! Deviens sentiment unique purifié de ces obsessions, réfugie-toi dans la brillance avec au moins un vivant, mais ne va pas croire la parole des corps qui s'ignorent. Oh ! Daniel ! Tu ne peux pas trouver la brillance dans ce qui est mort ou non né, ce qui dort ou est distrait. Ton frère ne peut pas te parler, ne le cherche plus là où il n'est pas, tu ne rencontreras que ta solitude imaginative. La brillance abolit la distance, mais pas le temps. Tous les rayonnements ne connaissent l'univers que comme un point. La brillance est partagée simultanément*

*quand elle est là, pour elle la distance n'existe pas. La brillance est dans ce que tu connais sous le nom d'amour, mais ce mot est plein d'irréalités dans les formes de la culture actuelle. La brillance y est expérimentée aveuglément, elle n'est pas correctement représentée, mais si elle l'était, ton monde se transformerait. L'abolition de la distance spatiale serait l'enjeu principal de ce que tu nommes amour. Oh ! Daniel ! Quand tu aimais ton petit Nono à distance il t'aimait exactement pareil au même moment, mais aucun de vous ne pensait que c'était réel, alors que vous étiez dans un même état, un bref instant en dehors de vos œuvres parce que vous l'avez jugé meilleur et que vous en étiez capable. Oh ! Daniel ! Quand vous vous reverrez vous penserez à autre chose, et vos amours se porteront ailleurs ou cesseront, et vous n'aurez jamais su ce que vous avez réussi. Ô ange humain, tu as aimé pour l'ubiquité, le voyage instantané. Tu as aimé pour l'avenir, où des corps sauront et sauront que l'autre et les autres aussi savent ça, et se le raconteront et le vivront sur de vastes pelouses ensoleillées. Oh ! Daniel ! C'est un changement mental du sens de l'existence qui peut entrer dans les formes culturelles ! Oh ! Daniel ! Encore plus étrange, Damien est mort et Nono dort, mais tu as peut-être la brillance et tu mentaliseras leurs images et tu ne comprendras pas pourquoi. Et tu seras tenté de mettre du non-être dans les cieux séparés du vivant. Oh ! Daniel ! Ne t'enferme pas dans tes œuvres avec cette solution d'ignorance, car la lumière balaye large l'univers. Derrière les images illusoire du mort et de l'absent que tu peux concevoir, tu seras en réalité en brillance avec un autre de ces êtres à deux jambes de ton monde, ou bien une sorte de poisson sensible vivant à dix-mille années-lumière de ton corps. Oh ! Daniel ! C'est mieux si c'est Nono maintenant, parce que tu peux lui parler en te déplaçant vers lui. Mais à l'avenir la descendance de tes corps sera capable de se déplacer jusqu'au poisson, de mentaliser les images du monde du poisson avec les yeux du poisson. Ô anges humains, quand vous vous décomposez sous le voile du temps, vous croyez que c'est votre pensée et votre agir, mais c'est surtout que personne n'est disponible avec vous pour la brillance et qu'il vous faut patienter. Ô anges humains, refaites vos corps lumineux ! Recouvrez-les de forces et de vertus pour séduire comme la lumière et attendez que la brillance sorte de la patience. Ô anges humains, l'univers entre dans le vivant.*

Daniel était très perturbé. Il ne se passait pas de soirs sans que Paulette vienne le voir, alors ils sortaient et aucun des parents n'avait idée de ce qu'ils faisaient, où ils allaient. Ils ne le demandaient même plus. Quand ils étaient réunis ils faisaient souvent l'amour. La sexualité

était le réconfort dont ils avaient besoin, la promesse de vie devant la mort, un apaisement et une façon de faire renaître Damien. Ils le voyaient en filigrane dans tous les moments d'optimisme qui leur venaient. Il est certain que Daniel, étant le double de son frère, continuait l'existence de son frère comme s'il n'était pas mort. Martin et Katy avaient rangé soigneusement les affaires de Damien, et refermé la porte. Ils ne savaient pas combien Daniel aimait, tard dans la nuit quand il rentrait, venir dans la chambre de son frère, se coucher sur son lit et serrer contre lui des objets, des vêtements. La mort avait fait un trou dans le présent, et toutes les vanités et les habitudes qui y étaient tombées l'avaient élargi pour en faire un gouffre, ne laissant qu'un grand calme dans cette maison. Mais tout disait que ce ne serait pas une blessure sans fin, ils laisseraient le trou derrière eux et iraient de l'avant. « Je te propose de l'inhumer dans ton pays, au cimetière de ta ville... chez sa grand-mère... il est trop jeune pour être en terre près de nous... ». Katy fut d'accord. La grand-mère prendrait soin d'une tombe qu'elle imaginait déjà fleurir abondamment. Martin concrétisa son idée avec l'aide précieuse et le réconfort moral d'Alexandra. Un service de pompes funèbres fut organisé là-bas. C'était simple. Tout devenait simple. Les parents feraient le voyage après. Le dix janvier, une voiture noire avait récupéré le cercueil de Damien à la morgue de la ville, pour le conduire à l'aéroport. Ce que la vie avait quitté s'éleva dans les airs et revint ailleurs sur terre. Une autre voiture le prit en charge dans le pays de sa mère. Le reste du trajet jusqu'à la ville où lui et son frère avaient passé souvent leurs vacances d'été, se fit sur les routes de cette campagne que le garçon n'avait vu que sous le soleil, et qui maintenant était enneigée. Il fut mis dans une nouvelle morgue, en attendant le jour des obsèques, le huit janvier. Il valait mieux que Daniel quitte provisoirement la maison. Alexandra proposa de l'accueillir chez elle, afin de parer au plus pressé. Daniel partit. Le couple que formaient ses parents se ressouda, entraîné vers un nouvel avenir. Martin se persuadait que son fils allait renaître, il était dans cette vision cyclique de la vie, il la communiquait à sa femme.

– Nous n'avons pas tout perdu. Daniel nous donnera des petits-enfants... Katy ?

– Il peut bien se passer n'importe quoi, je ne peux pas pleurer davantage. C'est le destin.

– ...

– Tu as réservé les billets d'avion ?

– Oui... je te propose d'aller au cinéma, ce soir. Tu veux ?

- Je ne sais pas...
- Allez, on va y aller. Ça nous fera du bien même si c'est des bêtises.
- Il faut prévenir Daniel.

Comme il fallait quelque chose qui fasse sens, il fut prévu une cérémonie religieuse pour Damien, dans le rite orthodoxe, qui était celui du pays de sa mère. C'est ainsi que s'enchaînent souvent les évènements, dans l'urgence ils comblent les vides de l'existence. Le pope qui célébrerait l'office ne se faisait pas d'illusions là-dessus et s'en accommodait très bien. La grand-mère lui donna ce qu'il fallait pour avoir des chœurs, des fleurs. Elle voulait une belle cérémonie, et reçut assez d'argent pour l'organiser, y compris des dons spontanés de son voisinage. Ainsi elle réserva une grande salle et commanda un repas pour après la cérémonie. Compte tenu des circonstances, Martin posa un congé de douze jours à la mairie. Un des oncles de Damien serait du voyage, avec sa femme. Alexandra laissa partir Paulette avec eux. Le douze janvier, ils se retrouvèrent dans le même avion. Ils atterrirent et prirent tous un bus pour un trajet de deux cent trente kilomètres. Katy retournait dans sa ville natale, elle la reconnut, elle n'avait pas vraiment changé. Ils louèrent deux chambres à l'hôtel. Katy se retrouva avec son mari devant un lit dont la housse de parement était décorée de nuages et de petits parachutes. Martin tomba à genoux, pleurant sur le bord du lit. Ce moment d'émotion passé, ils se retrouvèrent tous dehors pour dîner, et s'en allèrent à pied à la recherche d'un restaurant. Ils n'en trouvèrent qu'un seul, et Martin tint à offrir à tous le repas. Ils passèrent un moment joyeux ensemble, dans les choses simples que sont les satisfactions de manger, de parler, de s'aimer. Quand certains pensaient à Damien, c'était pour lui offrir tout cela. Après le dîner, les jeunes partirent ensemble se promener, les autres allèrent de leur côté. La sonnerie du réveil sortit Katy et Martin d'une nuit de rêves actifs. Ils se serrèrent dans les bras l'un de l'autre, et ce geste blasé et habituel prenait une dimension nouvelle. C'était pour les enfants et par les enfants qu'avait tenu leur couple, après l'émerveillement de leur rencontre et durant le temps des tares dont chacun flétrissait l'autre. Leur couple était devenu cet isolement au sommet d'une construction artificielle de trop d'illusions, un trou dans un monde faux, et la plus forte de toutes ces illusions avait été le désir de Martin de s'en échapper pour le reconstruire ailleurs. Et maintenant il manquait un enfant. Et le trou, maintenant, ils le voyaient dans la terre.

Le pope bénissait le cercueil qui descendait maintenant dans la fosse. Une centaine de personnes avaient assisté à la cérémonie qui fut très

belle, en particulier les chants. Les ors et le cérémonial orthodoxe contrastaient avec la simplicité et la discrétion de ces gens modestes qui étaient venus. Ils partageaient la tristesse autant qu'ils pouvaient, mais pas plus. Martin s'apaisait au travers d'eux. Il faisait froid maintenant dans le cimetière, le vent soufflait et la neige tombait. Les parois de la fosse se saupoudraient de blanc. Tenant la main de sa femme, il dit : « à bientôt » à son fils quand les fossoyeurs s'avancèrent pour le recouvrir de terre mêlée de neige. Personne ne pleurait plus. Daniel partageait toujours avec son frère les couleurs des choses, la lumière du jour, le souffle du vent, le temps qui passe, et sa gémellité lui prouvait qu'il avait raison, comme le sceau de l'évidence dans sa chair. Le cortège regagna la rue, sous la conduite de la grand-mère qui veillait à ce que tous ceux qui étaient venus sachent où aller maintenant. Daniel tenait son père par la main. Les amies de Katy l'entouraient. À chacun fut témoignée de la gratitude pour sa présence. Olga embrassa Martin. Elle était venue aussi. Vers treize heures tous se rendirent dans la vaste salle qui n'était pas très loin, marchant entre des congères de neige. Une grande table à la nappe blanche était couverte de plats. Ils mangèrent, burent, parlèrent. La vodka coula, certains commençaient déjà à se saouler. Tout comme pendant le repas que les Saux avaient pris ensemble la veille, les apparences du bonheur reprenaient dans les esprits de ces gens qui, réunis, n'étaient plus abandonnés à eux-mêmes et se contrôlaient les uns par les autres. Personne ne cherchait l'isolement, car ce bon repas qu'ils avaient était une chose bonne pour les corps, une chose désirable dans leurs vies. Katy fit à nouveau la bise à Olga, de façon physique et non plus sur l'écran de sa tablette. Daniel prit soin de ceux qui ne pouvaient pas se faire comprendre, faisant l'interprète. Il y eut un moment où Olga n'était pas en compagnie, elle se servait à un coin de la table. Martin la rejoignit et l'entraîna à l'écart. Il lui parlait en anglais, parce qu'il ne comprenait sa langue. Ce qui manquait aux phrases était complété par le désir de s'écouter et de se comprendre. C'était des silences d'amour parce qu'il se voyait dans les yeux, se les détaillant clairement.

*Oh ! Martin ! L'amour entre homme et femme, ce qui est nommé par ce mot, trouve une satisfaction et une fin dans la complémentarité des sexes et la génération, mais cette satisfaction n'est pas possible à ce point entre personnes de même sexe, toujours ils se mordent et son déçus dans le feu d'un désir inassouvi. Oh ! Martin ! Dans un idéal de vie ou de mort se raconte ce que les croyants nomment homosexualité. Mais la brillance, Martin ? Crois-tu qu'un animal satisfait pourra la trouver ?*

*Oh ! Martin ! Si tu avais été vraiment amoureux une fois dans ta vie, tu aurais mis à l'horizontale toutes tes murailles. Il n'était pas nécessaire cet accident mortel pour faire disparaître les murailles, te permettre de voir ce monde dans sa splendeur et t'amener à la conscience. Oh ! Martin ! N'en fais pas un sacrifice, les seuls sacrifices sont par toi sur ton mental. Ô ange humain, tu peux te réunir aux corps qui se cherchent dans la brillance !*

– And Alain ? demanda Martin.

– Good. I like him.

– You will come to France ?

– I wait. Soon we will go to Spain, for holidays

– Very good, you are lucky... and how is Anton ?

– With the money, I can pay somme medecin, medicament, medi...

– I understand, I understand. He goes with you ?

– I want. I say it to Alain.

– I hope he's going to say yes...

– You don't like him ?

Martin crut voir autre chose au-delà de cette question, et c'était bien sûr le reflet de la façon dont il se pensait en ce moment. Car c'est toujours en face de cela que se tient le mental. Ce reflet était un peu honteux, un peu forcé, un peu peureux. Ce n'était pas de la brillance, mais un désir trouble et ordinaire conditionné aux actes. Il lui semblait évident qu'il était partagé, en voyant les yeux d'Olga s'ouvrir si grand sur lui. Le banquet se poursuivait. Daniel était très entouré. Par moment il avait des absences, le regard soudain vague. Après avoir bien bu, bien ri, les gens commençaient à partir. Cette réunion avait duré jusqu'au soir. Katy alla trouver son mari pour lui dire ce qu'elle pensait.

– De quoi parliez-vous, tout à l'heure, avec Olga ?

– ... Je suis heureux de la retrouver.

– Les gens vous regardaient ! Soyez plus discret ! Tu n'as pas honte ?  
À propos, ma mère propose qu'on dorme chez elle.

– D'accord. Mais pour les autres ?

– Ils peuvent rester à l'hôtel cette nuit, ton frère peut se débrouiller.

– Si Daniel reste avec eux, c'est préférable. Il faut lui demander. Par contre, je dois m'absenter une bonne heure, je vous rejoindrai.

– Pourquoi ?

– Anton est malade, il a besoin de médicaments. Je vais aller avec Olga à la pharmacie pour en acheter.

– ... Fais ce que tu veux...

Olga les avait vus. Elle n'avait pas compris les mots, mais avait perçu l'irritation de Katy parfaitement. Elle s'imagina en être responsable, fut très gênée et partit précipitamment. Martin restait seul, quitté maintenant des deux côtés. La grand-mère s'approcha et lui serra les mains, il l'embrassa. Croisant son fils, il lui demanda de rester dormir à l'hôtel avec son oncle, puis il alla retrouver sa femme. S'irriter contre ce qu'elle comprenait ou ne comprenait pas, se plaindre du dégoût qu'elle lui avait jeté à la figure, c'était des doutes de chacun pour soi qui s'étaient évanouis avec les années.

– ... Je vous rejoins dans deux heures.

– Deux heures, maintenant ?

– Il y a eu de l'inflation, chérie... comment vais-je faire pour la retrouver, maintenant ? Je ne connais pas le chemin...

– Débrouille-toi.

Martin s'éloigna et franchit la porte de sortie. Dans la rue il aperçut une femme, qui rentrait chez elle. Il lui demanda de le conduire jusqu'à l'appartement d'Olga. Toutes ces personnes n'habitaient pas loin les unes des autres. D'un bloc d'immeubles à l'autre, comme autant de pierres d'ancrage pour tant d'existences, ils marchèrent sur les trottoirs gelés de glace sèche, le long des façades délabrées. Dans les rues où germait une nouvelle société on leur vendait de nouveaux rêves pour de l'argent, mais cela ne dérangeait plus Martin. Il en était venu à penser que l'argent n'était pas une si mauvaise chose, qu'elle permettait de créer des objets et de développer des talents par la nécessité. Mais l'argent pour faire de l'argent, ça, il ne pouvait toujours pas le voir autrement que comme un cancer. La femme le laissa devant l'immeuble d'Olga, il monta les escaliers dont les ampoules d'éclairage avaient été volées depuis longtemps. L'ascenseur était en panne depuis longtemps. Si Olga n'était pas chez elle, il s'en irait simplement et saurait bien retrouver son chemin. Martin sonna à la porte. Ce garçon qu'il n'avait jamais vu, il le nomma comme s'il le connaissait.

– Hello, Anton.

– Priviet ! Ya nie zdayou tibia !

– Olga zdiece ?

– Niet.

– Ya Martin. Ya znayou Alain.

– Voui Franzoski ? Olga idi sitchass, padjalousta.

Et, comme il restait sur place, Olga apparut derrière lui dans la cage d'escalier. Son appartement était décoré avec soin, propre et soigné. Elle prit son manteau pour le ranger, il alla s'asseoir dans le salon. Elle

alla chercher sa fille Éva qui s’amusait avec l’ordinateur dans sa chambre. La petite le salua, curieuse, et elle dit à sa mère qu’elle devait finir quelque chose de très important dans sa chambre. Anton était assis de l’autre côté de la table basse, et semblait attendre quelque chose de Martin. Ce dernier voulait bien le lui donner, mais qu’est-ce qu’il attendait ? Comment faire ? Soudain le sentiment de sa propre misère écrasa Martin. Il eut un sanglot et voulut le cacher en détournant la tête vers la tapisserie. Il n’y réussit pas. Olga et son frère échangèrent un regard, puis la jeune femme demanda à Martin ce qu’il voulait boire. Il répondit : « pas d’alcool, j’en ai assez pris tout à l’heure ». Cet homme venait de boire aussi ses sanglots, ayant dissipé son émotion. Elle lui proposa du thé, il accepta. Pendant qu’elle partait à la cuisine, il lui dit encore qu’il avait parlé avec Katy et qu’il avait deux heures devant lui. Il se retrouva seul en face d’Anton. Le garçon lui demanda son âge, et l’homme abruti de fatigue et de gratitude rassembla les souvenirs de ses illusions pour pouvoir soutenir une difficile conversation. Anton manquait d’un père, Martin manquait d’un fils, et tous deux étaient en prise de conscience. Martin ne put supporter plus longtemps cet état. La pudeur lui fit répéter des questions vides de sens d’un air détaché, faisant croire au garçon qu’il n’avait pas été compris. Anton resta sur un regret, mais il commençait déjà à s’échapper dans d’autres possibles, il oubliait déjà les mots et gardait l’essentiel, bien conscient de son inépuisable vie en tant que jeunesse. Quelqu’un appelait sur l’ordinateur d’Éva. Olga qui était dans le couloir posa le plateau sur la table basse, et demanda à ce qu’on l’excuse un instant. La petite sortit de la chambre et entra dans le salon. C’est elle qui servit le thé. Martin crut entendre la voix d’Alain, il se leva et se rapprocha du couloir. Il mit sa main à l’oreille pour écouter, sous le regard d’Anton et d’Éva, assumant devant eux son indiscretion. La voix d’Alain lui parvenait et ce qu’il disait était ridicule : « ... Martin est là ?... Comme il est beau tu vas m’abandonner pour lui ?... Ne fais pas la maligne Olga, je te surveille... ». Olga coupa le gâteau sur la petite table et chacun en prit une part, et il sembla à Martin que chacun prenait aussi une part de la simplicité qu’elle donnait aux choses. Il porta la tasse de thé à ses lèvres, il y eut un quart d’heure de conversation assez pénible en anglais qui rappela des souvenirs. Olga lui montra des photos d’elle et d’Alain, de ses parents et d’autre chose encore. La nuit était tombée et les minutes s’envolaient, légères tant qu’elles pouvaient.

Martin repassa le seuil de la porte, accompagné d’Olga. Ils avaient tous deux remis les manteaux et les bonnets, et Martin avait embrassé les

enfants. Ils descendirent l'escalier silencieusement et lentement. Martin pensa « Alors, qu'est-ce que je vais faire maintenant... je ne peux pas plus combler mes amours que je peux achever mes rêves... j'en ai eu assez, c'est assez pour moi, j'ai envie de mourir... ». Olga le suivait en ne pensant à rien. Ils arrivèrent à la porte de l'immeuble. Elle lui dit : « Follow me, I will show you something ». Il la suivit. Elle le prit par le bras et lui montra, sous l'escalier qui menait à la porte de l'immeuble, un petit recoin. Dans la pénombre, deux boules de poils étaient blotties dans une litière, une petite assiette de quelques restes de nourriture était près d'eux. C'était des chats.

– We are some gods for them Olga. I understand why the God don't take care of us, human.

– Why ?

– These cats don't know how to speak to us.

– But they speak, if we listen.

– Then our gods don't listen.

Deux enfants, non loin d'eux, jouaient à tourner autour d'une corde qu'ils tiraient chacun dans leur sens. Le regard de Martin se posa à nouveau sur Olga, ils étaient tout proche l'un de l'autre. L'esprit des animaux ressemble au nôtre quand nous rêvons, et les petits chats pelotonnés ensemble pour de la chaleur bouclaient ce qui les possédait le temps d'une vie, sur les plus grandes ramifications des possibles que parcourait une espèce plus complexe. Comme une évidence, Martin venait de prendre la main d'Olga. Il se tourna vers elle, elle se tourna vers lui. La vie aussi avait pitié d'eux et leur proposait de se nourrir de cette nourriture d'esprit si bonne pour le corps. Un baiser cueilli sur des lèvres désirables, un baiser un peu forcé dont toute vieillesse s'était retirée, fut accompli. Rapidement ils retombèrent dans leurs avenir et se séparèrent.

Katy était assise dans la cuisine avec sa mère, dans cet appartement qu'elle avait toujours connu et où elle revenait encore une fois, avec un seul fils maintenant. La vieille maman écoutait son enfant souffrir de ne pas comprendre et de tant vouloir encore de l'existence. Daniel était dans la chambre au bout du couloir, avec le frère de Katy. La femme et la fille de ce dernier s'endormaient déjà dans une autre pièce. Il était presque minuit quand Martin sonna à la porte.

– Laisse-le dehors, ne lui ouvre pas, dit Katy.

– Katy, non...

– Laisse le dehors, je te dis !

– Qui sonne encore ? C'est papa ? dit Daniel.

Daniel alla ouvrir la porte à son père. Celui-ci entra et le serra contre lui en l'embrassant. La vieille maman se leva et commença à débarrasser la table. Elle nettoyait la vaisselle et Martin commença à l'aider, mais elle refusa. Alors Martin s'assit.

- Tu viens d'enterrer ton fils et tu as l'air bien content...
- Pourriture !
- Et qu'est-ce que tu faisais, tout ce temps ! Pourriture !
- J'étais avec Olga.
- Tu es sans moralité, tu me dégoûtes.
- Il ne s'est rien passé entre nous, si c'est seulement ça qui t'intéresse en ce moment. Je vais me coucher. Bonsoir.
- Ça ne m'intéresse pas ce que tu fais. Mais évite mes copines s'il te plaît, c'est honteux. Tu es qui pour Olga ?

Martin était parti. Katy pleurait doucement dans les bras de sa mère. Elle avait dit ce qu'il fallait et se sentait soulagée, mais un peu plus tard elle prit la couette du lit de Martin et alla dormir avec sa maman. Martin se retrouva seul dans la petite pièce et s'allongea bras et jambes en croix, fixant le plafond dans une demi-obscurité. Il pensa : « Mais pourquoi je ne fais pas l'amour à Olga alors qu'un enfant veut naître ? C'est la faute à ma saleté de femme... ». Par toute sa sensibilité, Martin subissait l'avalanche de déterminismes contraires temporisant la révolte et la haine dans une répétition sans fin. Tout se résumait dans la beauté fragile d'un enfant. Par cet enfant qui le guidait, il renonça à se défendre. Le lendemain, la paix était possible entre Katy et Martin. Ils se croisèrent dans le couloir en voulant aller aux toilettes.

- Ça va mieux depuis hier ?
- ... Et toi... tu t'es calmé ?
- Oui. Je m'excuse pour hier.
- ...
- Allez, je vais t'aider à préparer le petit déjeuner pour tout le monde.
- ... Tu sais ce que j'ai pensé ?
- Non ?
- Je voudrais faire...
- Quoi ?
- ...une croisière dans les îles grecques...
- Tiens ? Et pourquoi ?
- Je ne sais pas. Nous avons besoin d'un voyage, il faut se changer les idées ou alors elles vont nous changer n'importe comment.

Après ces quelques jours hallucinants ils étaient à nouveau chez eux, et leur maison semblait moins insupportable. Daniel devait passer son bac dans cinq mois, après ce serait sûrement une classe préparatoire. Quinze jours passèrent pour les parents, occupés à choisir pour lui la location d'un studio. Sa relation avec Paulette était stabilisante et lui donnait envie de s'émanciper.

– Je travaillerai le samedi, ce sera toujours moins d'argent à dépenser pour vous.

– Bravo, dit Martin

– Ne mets pas trop vite Paulette chez toi. Amuse-toi et découvre d'autres personnes.

– ... Et Norbert ? demanda Katy.

– Je vais chez lui du vingt au trente avril. Mais c'est sûrement la dernière fois que je fais le gamin chez ses parents pendant les vacances.

– C'est dommage, on voulait te proposer de venir avec nous en voyage...

– Où ?

– Une croisière dans les îles grecques.

– Zut !

– C'est bête, nous avons pris le tarif pour trois personnes au même prix que pour deux. Il y a une place de libre.

Les parents passèrent quelques instants à imaginer à qui ils pourraient offrir de faire ce voyage avec eux. Mais il ne trouvait pas. Daniel était sorti dehors. Lui aussi, il cherchait à qui de ses amis il allait proposer ce voyage. Deux jours après, Patrick avançait en sens inverse de Daniel aux abords du lycée et ils s'aperçurent. Daniel changea de trottoir.

– Daniel ! cria Patrick.

– Quoi ?

– Daniel, attends-moi, j'arrive... je voudrais te dire, Daniel... je voudrais te dire...

– Quoi ?

– Que je suis très désolé pour ton frère... mes condoléances...

– Merci... qu'est-ce que tu fais pendant les vacances ?

– Ma passion c'est l'astronomie... je regarde les étoiles et je prends des photos. Est-ce que tu sais que nous vivons dans une galaxie de cent milliards d'étoiles, et que le nombre de galaxies est infini !

– Veux-tu faire un voyage en Grèce ?

– Oh ! Ça m'intéresserait beaucoup ! Athènes ! Le Parthénon !

– Mes parents vont faire une croisière là-bas pendant les vacances d’hiver et ils ont une place de libre. S’ils n’ont pas déjà trouvé quelqu’un, je peux leur en parler.

– D’accord !

– Ça ne te dérange pas de voyager avec mes parents ?

– Pourquoi ?

– ... Attends de savoir si c’est possible pour en parler aux tiens.

– Oui. Merci, Daniel.

– Salut.

Cela se fit. Les Saux avaient débarqué à Délos, leur navire avait accosté au vieux port de la cité antique. Ils firent le circuit touristique au milieu des ruines, passèrent par ce qui fut l’agora et arrivèrent à ce qui fut le sanctuaire. Ils étaient dans le groupe de ces touristes qui suivait un guide, lequel s’exprimait en anglais. Martin regardait Patrick qui restait en arrière du groupe, s’éloignant souvent au milieu des ruines, l’air rêveur. « Tu crois qu’il comprend quelque chose à tout ça ? », demanda Katy.

– Il a l’air de s’ennuyer...

– À propos, j’ai une nouvelle à t’annoncer...

– Quoi ?

– Tu vas probablement devenir grand-père.

– Ah ? Ça y est ?

– Tu es content ?

– Je veux Damien.

– Tu ne penses pas qu’ils sont trop jeunes ?

– Bah, on dirait que tout est redevenu stable à présent.

Le regard de Martin se fit profond sur le paysage alentour et il sourit. Patrick demanda si l’on pouvait monter sur la petite montagne. Martin lui répondit que non, puisque le bateau ne les attendrait pas. Ils visitèrent ensuite le musée, et Martin fit remarquer à l’adolescent le texte de l’inscription inscrite sur le propylée du sanctuaire : « Le juste est le plus beau; la santé, le meilleur; obtenir ce qu’on aime est le plus doux au cœur ». Martin lui demanda ce qu’il en pensait. Patrick dit qu’il comprenait très bien. Il lui demanda alors s’il avait ces trois désirs : « le juste, la santé et l’amour », et le garçon lui répondit qu’il n’avait aucun désir. « Je te plains », répondit Martin. Ils rejoignirent ensuite le groupe qui était déjà sorti du musée et s’apprêtait à regagner le bateau. Le soleil plongeait à l’horizon dans une nappe de nuages.

– ... Patrick, tout à l’heure j’ai eu tort de te plaindre. Parce que tu as l’air de chercher à dire la vérité sur toi.

- Je ne sais pas.
  - Qu'est-ce que tu vas faire quand tu vas retrouver tes parents ?
  - Je garderai un souvenir magnifique de ce voyage.
  - Est-ce que tu as changé ?
  - Non...non, je n'ai pas changé. Pourquoi changer ?
  - Parce que Daniel m'a dit que tu n'étais jamais heureux.
  - Mais qu'est-ce qu'il dit, Daniel ? Bien sûr que je suis heureux !
  - Est-ce que tu fais du sport ?
  - J'aime pas les sports collectifs. J'ai fait du judo quand j'étais petit.
- Ô ange humain, comme les étoiles rayonnantes naissent du noir de l'espace, la brillance naît des œuvres. Trouve-là. Tu es attendu.*



